

Studia graeco-arabica

7

2017

Editorial Board

Mohammad Ali Amir Moezzi, École Pratique des Hautes Études, Paris
Carmela Baffioni, Istituto Universitario Orientale, Napoli
Sebastian Brock, Oriental Institute, Oxford
Charles Burnett, The Warburg Institute, London
Hans Daiber, Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt a. M.
Cristina D'Ancona, Università di Pisa
Thérèse-Anne Druart, The Catholic University of America, Washington
Gerhard Endress, Ruhr-Universität Bochum
Richard Goulet, Centre National de la Recherche Scientifique, Paris
Steven Harvey, Bar-Ilan University, Jerusalem
Henri Hugonnard-Roche, École Pratique des Hautes Études, Paris
Remke Kruk, Universiteit Leiden
Concetta Luna, Scuola Normale Superiore, Pisa
Alain-Philippe Segonds (†)
Richard C. Taylor, Marquette University, Milwaukee (WI)

Staff

Cristina D'Ancona, Elisa Coda, Giulia Guidara, Issam Marjani, Cecilia Martini Bonadeo

Submissions

Submissions are invited in every area of the studies on the transmission of philosophical and scientific texts from Classical Antiquity to the Middle Ages, Renaissance, and early modern times. Papers in English, French, German, Italian, and Spanish are published. Prospect authors are invited to check the *Guidelines* on the website of the journal, and to address their proposals to the Editor in chief.

Peer Review Criteria

Studia graeco-arabica follows a double-blind peer review process. Authors should avoid putting their names in headers or footers or refer to themselves in the body or notes of the article; the title and abstract alone should appear on the first page of the submitted article. All submitted articles are read by the editorial staff. Manuscripts judged to be of potential interest to our readership are sent for formal review to at least one reviewer. *Studia graeco-arabica* does not release referees' identities to authors or to other reviewers. The journal is committed to rapid editorial decisions.

Subscription orders

Information on subscription rates for the print edition of Volume 7 (2017), claims and customers service: redazione@pacineditore.it

Web site: <http://learningroads.cfs.unipi.it>

Service Provider: Università di Pisa, ICT - Servizi di Rete Ateneo

ISSN 2239-012X (Online)

Registration at the law court of Pisa, 18/12, November 23, 2012.

Editor in chief Cristina D'Ancona (cristina.dancona@unipi.it)

Mailing address: Dipartimento di Civiltà e Forme del Sapere, via Pasquale Paoli 15, 56126 Pisa, Italia.



© Copyright 2017 by Industrie Grafiche Pacini Editore, Pisa.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the Publisher. The Publisher remains at the disposal of the rightholders, and is ready to make up for unintentional omissions. *Studia graeco-arabica* cannot be held responsible for the scientific opinions of the authors publishing in it.

Cover

Mašhad, Kitābhāna-i Āsitān-i Quds-i Raḡawī 300, f. 1v
Paris, Bibliothèque nationale de France, *grec* 1853, f. 186v

Un cours sur la syllogistique d'Aristote à l'époque tardo-antique: le commentaire syriaque de Proba (VI^e siècle) sur les Premiers Analytiques

Édition et traduction du texte, avec introduction et commentaire

Henri Hugonnard-Roche

Abstract

The aim of this article is to provide a new edition, with translation and commentary, of the treatise on the *Prior Analytics* by Proba, an archiatros (chief physician) and archdeacon of Antioch, composed probably in the second half of the 6th century. The commentary examines in detail Proba's Syriac text by comparison with the main Greek sources on the subject, namely the commentaries by Ammonius and Philoponus, but also with the text of an author most probably contemporary of Proba, that is the commentary by Elias. Proba's treatise is clearly a school text, the first part of which is modelled on the exegetical Greek commentaries, whereas most of the second part is a presentation of the concludent moods of the Aristotelian assertoric syllogistic. Among other topics, it is interesting to underline the use by Proba and Philoponus of the Porphyrean theory of the predicables for the description of the syllogistic moods.

Introduction

C'est au début du VI^e siècle de notre ère qu'apparaissent en syriaque les premières œuvres qui prennent des textes du corpus aristotélicien comme objet d'étude. Il s'agit, en particulier, des premières traductions en syriaque – conservées anonymement – de textes de logique, que sont les *Catégories* ainsi que l'*Isagoge* de Porphyre, qui fait partie du corpus aristotélicien par sa place en tête de l'*Organon* dans le cursus des études.¹ Deux commentaires sur les *Catégories* furent aussi composés vers la même époque par Sergius de Reš'aina (mort en 536) qui étudia à Alexandrie, probablement auprès du chef de l'école néoplatonicienne, Ammonius, et qui contribua largement à la diffusion du savoir grec en syriaque, entre autres choses par ses traductions de traités médicaux de Galien, et par celles des œuvres théologiques du pseudo-Denys l'Aréopagite.²

¹ Sur la composition des corpus anciens de logique contenus dans les manuscrits syriaques, nous nous permettons de renvoyer à notre étude sur "Les traductions syriaques de l'*Isagoge* de Porphyre et la constitution du corpus syriaque de logique", *Revue d'histoire des textes* 24 (1994), p. 293-312, repr. dans H. Hugonnard-Roche, *La logique d'Aristote du grec au syriaque. Études sur la transmission des textes de l'Organon et leur interprétation philosophique*, Vrin, Paris 2004 (Textes et traditions, 9), p. 79-97. On peut lire une présentation synthétique de la tradition syriaque de l'*Organon* dans S. Brock, "The Syriac Commentary Tradition", dans Ch. Burnett (ed.), *Glosses and Commentaries on Aristotelian Logical Texts. The Syriac, Arabic and Medieval Latin Traditions*, Warburg Institute, London 1993 (Warburg Institute Surveys and Texts, 23), p. 3-18.

² Sur Sergius, voir notamment H. Hugonnard-Roche, "Sergius de Reš'aina, traducteur du grec en syriaque et commentateur d'Aristote", dans Hugonnard-Roche, *La logique d'Aristote* (cité à la note 1), p. 123-42; voir aussi une synthèse récente dans Sergius of Reshaina, *Introduction to Aristotle and his Categories, Addressed to Philotheos*. Syriac Text, with Introduction, Translation, and Commentary by S. Aydin, Brill, Leiden-Boston 2016 (Aristoteles Semitico-Latinus, 24), p. 3-66.

Un peu plus tard dans le siècle, des commentaires sur l'*Isagoge* de Porphyre, sur le *Peri Hermeneias*, et sur les *Premiers Analytiques* d'Aristote furent composés par un certain Proba. De cet auteur, également connu sous le nom latin de Probus dans la littérature érudite, nous ne savons presque rien, sinon ce que nous apprennent les manuscrits: dans deux d'entre eux, il est présenté comme prêtre, archidiaque et archiâtre (médecin chef) d'Antioche.³ C'est sans doute de cette activité professionnelle que témoigne d'ailleurs l'emploi d'exemples relevant de l'art médical, comme celui du scalpel, dans le commentaire sur les *Premiers Analytiques*, édité et traduit dans cet article, au lieu que les commentateurs grecs sur le même ouvrage d'Aristote donnent d'autres exemples, empruntés à d'autres arts, comme l'exemple traditionnel de l'enclume utilisée par le forgeron.⁴

Longtemps, sur la base de l'association du nom de Proba avec ceux de Hiba et Kumi dans le catalogue d'auteurs syriaques composé par 'Abdisho' (métropolitain de Nisibe, mort en 1318), on a pensé que Proba avait appartenu à l'École d'Édesse au V^e siècle.⁵ F. Zimmermann, le premier, a mis en relation les "questions" à examiner avant l'étude d'un ouvrage, telles qu'elles se présentent chez Proba, avec celles qui se rencontrent chez Ammonius, ce qui conduisait à placer l'activité de Proba au VI^e siècle.⁶ À partir de critères internes, ses œuvres peuvent de fait être datées approximativement de la seconde moitié du VI^e siècle: on a pu remarquer, en effet, qu'elles ont pour sources des commentaires néoplatoniciens appartenant à la tradition alexandrine, issue d'Ammonius. Nous ne reviendrons pas ici sur cette question, déjà traitée en d'autres lieux.⁷ Nous ajouterons seulement que l'on trouverait aisément des éléments pour conforter cette hypothèse dans les deux commentaires de Proba, portant l'un sur le *Peri Hermeneias* d'Aristote,⁸ l'autre sur l'*Isagoge* de Porphyre.⁹ Et l'étude, ci-dessous, du commentaire sur les *Premiers Analytiques* apportera encore d'autres éléments à l'appui de cette thèse.

³ Berlin, *Sachau* 226, fol. 12v-13r (souscription d'une partie du commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre, cf. l'édition Baumstark citée ci-dessous, n. 9, p. 12 [syriaque], 156 [allemand]); et *Mingana Syr.* 606, fol. 141r (souscription de la traduction du *Peri Hermeneias* attribuée à Proba). Une mise au point sur les questions de datation et d'identité qui se rapportent à Proba a été proposée par S. Brock, "The Commentator Probus: Problems of Date and Identity", dans J. Lössl – J.W. Watt (eds.), *Interpreting the Bible and Aristotle in Late Antiquity. The Alexandrian Commentary Tradition between Rome and Baghdad*, Ashgate, Farnham 2011, p. 195-206, qui renvoie (p. 199 n. 17) à plusieurs de nos études dans lesquelles nous aboutissons aux mêmes conclusions que l'auteur. Voir aussi la notice bio-bibliographique de H. Hugonnard-Roche, "Probus", dans R. Goulet (éd.), *Dictionnaire des Philosophes Antiques* [désormais *DPhA*] Vb = P 283, CNRS-Éditions, Paris 2012, p. 1539-42.

⁴ Voir ci-dessous la traduction, p. 129, et les notes 11 et 13.

⁵ Voir un bref rappel des opinions émises par les savants J.F.G. Hoffmann, A. Baumstark et A. Vööbus, sur ce point, dans Brock, "The Commentator Probus" (cité à la note 3), p. 202.

⁶ Cf. *Al-Farabi's Commentary and Short Treatise on Aristotle's De Interpretatione*, Translated with an Introduction and Notes by F.W. Zimmermann, Oxford U.P., London 1981, p. xci, n. 2.

⁷ Voir Brock, "The Commentator Probus" (cité à la note 3), et nos propres études mentionnées *ibid.*, p. 199 n. 17, et dans Hugonnard-Roche, "Probus" (cité à la note 3).

⁸ Une édition partielle, avec traduction latine, notes et un très utile glossaire des termes syriaques, a été procurée par J.F.G. Hoffmann, *De Hermeneuticis apud Syros Aristoteles*, I.C. Hinrichs Bibliopola, Leipzig 1869. Nous préparons une nouvelle édition complète du texte, avec traduction et commentaire. Sur un point particulier, on peut lire H. Hugonnard-Roche, "La théorie de la proposition selon Proba, un témoin syriaque de la tradition grecque (VI^e siècle)", dans Id., *La logique d'Aristote* (cité à la note 1), p. 275-91, originellement paru dans Ph. Büttgen - S. Diebler - M. Rashed (éd.), *Théories de la phrase et de la proposition de Platon à Averroès*, Éditions Rue d'Ulm, Paris 1999 (Études de littérature ancienne, 10), p. 191-208.

⁹ Le texte est encore inédit dans son ensemble, et seul un extrait a été publié par A. Baumstark, *Aristoteles bei den Syrern vom 5. bis 8. Jahrhundert*, Teubner, Leipzig 1900, repr. Scientia Verlag, Aalen 1975, p. 4-12 (syriaque), p. 148-56 (traduction allemande). On peut lire une première introduction à ce texte dans H. Hugonnard-Roche, "Le commentaire syriaque de Probus sur l'*Isagoge* de Porphyre. Une étude préliminaire", *Studia graeco-arabica* 2 (2012), p. 227-43.

Les traductions syriaques des Premiers Analytiques

Deux traductions syriaques des *Premiers Analytiques* sont aujourd'hui conservées. L'une est anonyme dans les manuscrits, l'autre est l'œuvre de Georges des Arabes († 724). Cette dernière, qui couvre le texte entier du traité, est contenue dans un manuscrit unique, London, British Library, *Add.* 14659, qui daterait du VIII^e ou du IX^e siècle, et elle a été éditée dans deux publications successives par G. Furlani, "Il primo libro dei *Primi Analitici* di Aristotele nella versione siriana di Giorgio delle Nazioni", et "Il secondo libro dei *Primi Analitici* di Aristotele nella versione siriana di Giorgio delle Nazioni", *Atti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei, Memorie Cl. Sc. Mor.* VI, v, 3 (1935), p. 143-230, et VI, vi, 3 (1937), p. 229-87.

La traduction anonyme, qui ne couvre que les sept premiers chapitres du traité d'Aristote, est aujourd'hui conservée dans au moins six manuscrits, dont le plus ancien est le Vat. *sir.* 158, datant du VIII^e ou du IX^e siècle. Cette traduction a été éditée partiellement (jusqu'à 25 b 23) par I. Friedmann, *Aristoteles' Analytica bei den Syrern*, Diss. Erlangen, Berlin 1898; et entièrement par A. Nagy, "Una versione siriana inedita degli *Analitici* d'Aristotele", *Atti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei, Rendiconti Cl. Sc. Mor.*, V, 7 (1898), p. 321-47.

D'autres traductions ont existé, aujourd'hui perdues, dont la trace est attestée dans les *marginalia* du manuscrit Paris, BnF, *ar.* 2346, qui contient une "édition" ancienne de l'*Organon* logique d'Aristote: quelques notes mentionnent les noms de traducteurs plus tardifs, Athanase de Balad († 686), Théophile d'Édesse († 785), puis Ḥunayn ibn Ishāq († 873) et Ishāq ibn Ḥunayn († 910).¹⁰

A. Baumstark a proposé d'attribuer la version anonyme, comme celle du *Peri Hermeneias* qu'elle suit dans les manuscrits, à Proba.¹¹ Dans son étude sur la tradition textuelle des *Premiers Analytiques*, L. Minio-Paluello dresse un appareil critique du texte aristotélicien, dans lequel il intègre en particulier les leçons des deux traductions syriaques, et il conserve à cette occasion l'attribution à Proba, à titre d'hypothèse.¹² Il fait de même dans sa publication de l'édition Ross, parue par la suite.¹³ L'attribution à Proba est reprise par Peters.¹⁴

La comparaison de la traduction anonyme avec les passages du commentaire de Proba qui apparaissent comme des citations d'Aristote permettent toutefois d'exclure que cette traduction anonyme soit l'œuvre de Proba. Ainsi, dans la liste des questions à examiner citée au début du traité, la traduction anonyme distingue la question τί (dans τί ἐστι πρότασις καὶ τί ὅρος καὶ τί συλλογισμός) de la question ποῖος (dans ποῖος τέλειος καὶ ποῖος ἀτελής)¹⁵, en traduisant le premier mot par le pronom interrogatif *mun* ("quoi"), qui correspond au grec, et en traduisant le

¹⁰ Sur cette "édition" de l'*Organon*, voir H. Hugonnard-Roche, "Une ancienne 'édition' arabe de l'*Organon* d'Aristote: problèmes de traduction et de transmission", dans J. Hamesse (éd.), *Les problèmes posés par l'édition critique des textes anciens et médiévaux*, Univ. catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve 1992 (Publications de l'Institut d'études médiévales, Textes, études, congrès, 13), p. 139-57.

¹¹ A. Baumstark, *Geschichte der syrischen Literatur*, A. Marcus und E. Webers Verlag, Bonn 1922 (réimpr. W. de Gruyter, Berlin 1968), p. 102.

¹² L. Minio-Paluello, "Il testo dei *Primi Analitici* d'Aristotele: Le tradizioni antiche siriana e latina", *Rivista degli Studi Orientali* 32 (1957), p. 567-84, repr. dans Id., *Opuscula. The Latin Aristotle*, Hakkert, Amsterdam 1972, p. 310-27.

¹³ *Aristotelis Analytica Priora et Posteriora*, recensuit W.D. Ross, Praefatione et appendice auxit L. Minio-Paluello, Oxford U.P., Oxford 1964, p. 2 (Sigla).

¹⁴ P. Peters, *Aristoteles Arabus. The Oriental Translations and Commentaries on the Aristotelian Corpus*, Brill, Leiden 1968 (Monographs on Mediterranean Antiquity, 2), p. 14.

¹⁵ Cf. Arist., *An. Pr.* I 1, 24 a 11-13.

second mot par l'interrogatif *ayno* ("quel"), qui correspond encore au grec. Dans le commentaire de Proba, au contraire, les deux mots grecs sont rendus par le même mot syriaque *mun* ("quoi").¹⁶

La suite du texte grec offre un exemple plus caractéristique encore de divergence entre la traduction anonyme et la citation de Proba, car elle se rapporte à des expressions techniques. Soit l'expression grecque: τί τὸ ἐν ὅλῳ εἶναι ἢ μὴ εἶναι τόδε τῷδε.¹⁷ Dans la traduction anonyme, on lit: *mun itawhi b-kuleh aw lo itawhi hono b-hono* ("qu'est-ce que: ceci est ou n'est pas dans cela tout entier"), qui est une traduction quasi littérale du grec.¹⁸ Dans le commentaire de Proba, on lit: *mun kulonoyo aw mun lo kulonoyo* ("qu'est-ce que 'universel' et qu'est-ce que 'non universel'"), ce qui n'est pas une traduction littérale, mais une traduction interprétative du grec.¹⁹ De même, la traduction anonyme et le commentaire diffèrent un peu sur la manière de rendre καὶ τί λέγομεν τὸ κατὰ παντός ἢ μηδενὸς κατηγορεῖσθαι: la traduction anonyme écrit: *w-mun 'omrnan d-'al kul aw 'al lo medem metqatreg* ("ce que nous voulons dire <par> être prédiqué de tout ou n'être prédiqué d'aucun"); tandis que Proba écrit: *w-mun 'al kul w-mun w-lo 'al had* ("qu'est-ce que <être dit> de tout et <être dit> d'aucun").²⁰ Dans le commentaire de Proba, le mot grec κατηγορεῖσθαι n'est pas rendu, mais surtout la manière de rendre κατὰ μηδενός est très différente de celle de l'anonyme: Proba utilise, comme il le fera tout au long de son ouvrage, l'expression *w-lo 'al had*. Au lieu de *medem*, dans l'expression *lo medem* ("non quelque chose"), Proba calque en quelque manière l'expression grecque μηδενός à l'aide de la formule *lo had*, dans laquelle *had* ("un") reprend la signification de la partie εἷς / ἓν du mot grec μηδεὶς / μηδέν.

Sur la base de ces différences, portant en particulier sur des expressions techniques, il paraît légitime de soutenir que la traduction anonyme n'est pas l'œuvre de Proba. Resterait évidemment à faire une comparaison plus systématique que celle que nous venons d'esquisser.

Les sources du commentaire

Le commentaire de Proba sur les *Premiers Analytiques* a trouvé sa source dans la tradition des commentaires grecs alexandrins, comme l'attestent les nombreux parallèles entre le texte de Proba, et ceux qui proviennent de l'enseignement d'Ammonius sur le traité d'Aristote, qu'il s'agisse du commentaire anonyme ou du commentaire rédigé par Philopon.²¹ On en trouvera les exemples signalés dans nos notes tout au long du commentaire, que nous avons donc régulièrement confronté avec ceux d'Ammonius et de Philopon, en y ajoutant à l'occasion Alexandre, spécialement lorsque sur un point particulier la comparaison s'avérait fructueuse, parce que la source de Proba pouvait s'être inspirée plus particulièrement d'Alexandre, ou avoir fourni à Proba une thèse reprise par ce dernier. Remarquons d'ailleurs qu'Ammonius et Philopon n'ont pas manqué de s'inspirer largement d'Alexandre, comme l'a signalé J. Barnes.²² Nous n'avons pas convoqué toute la littérature antique

¹⁶ Cf. Arist., *An. Pr.* I, 1, 24 a 13-14; pour la traduction syriaque anonyme, voir Nagy, "Una versione siriaca" (cité à la p. 107), p. 322. Pour la traduction de Proba, voir ci-dessous, p. 132.

¹⁷ Arist., *An. Pr.* I 1, 24a13-14.

¹⁸ Cf. Nagy, "Una versione siriaca" (cité à la p. 107), p. 322.

¹⁹ Voir ci-dessous, p. 132.

²⁰ Cf. Arist., *An. Pr.* I 1, 24a14-15; pour la version anonyme, voir Nagy, "Una versione siriaca" (cité à la p. 107), p. 322; pour la version de Proba, voir ci-dessous, p. 132.

²¹ Soit respectivement: Ammonii *In Aristotelis Analyticorum priorum librum I commentarium*, ed. M. Wallies, Reimer, Berlin 1899 (*CAG* IV.6), et Ioannis Philoponi *In Aristotelis Analytica priora commentaria*, ed. M. Wallies, Reimer, Berlin 1905 (*CAG* XIII.2).

²² Cf. *Alexander of Aphrodisias. On Aristotle Prior Analytics* 1.1-7, transl. by J. Barnes et al., Duckworth, London 1991, p. 7.

sur les sujets abordés par Proba, mais seulement les commentaires qui semblaient les plus propres à éclairer le texte, et à le placer dans la tradition des complexes de questions et réponses développés dans l'école d'Ammonius.

Toutefois, comme nous l'avons déjà noté à propos des œuvres de Sévère Sebokht (VII^e siècle), les textes aujourd'hui conservés sous les noms d'Ammonius et de Philopon ne représentent pas nécessairement toute la tradition issue de l'école d'Alexandrie,²³ et Proba, comme plus tard Sévère, a pu avoir accès à un autre état de cette tradition, ou à plusieurs états de ladite tradition. On en trouvera deux exemples remarquables, plus bas dans notre traduction, à propos de la définition du "terme" et de celle du "syllogisme" par Aristote: dans le premier cas, Proba fait appel à l'emploi du mot "terme" par Euclide, dans le second, il mentionne un exemple de syllogisme rhétorique mettant en scène Eschine. Pourtant ni Euclide, ni Eschine, ne sont mentionnés par Ammonius ni Philopon, dans les contextes des définitions en question.

L'écriture du commentaire

La tradition codicologique a divisé le commentaire en deux portions, qui sont signalées dans les manuscrits par des notes de copistes telles que: "Fin de la copie du commentaire de la première section", ou bien "Je transcris maintenant le commentaire de la deuxième section du livre des *Analytiques*". De fait, les deux portions ont chacune leur autonomie dans les manuscrits et sont séparées l'une de l'autre, la seconde étant souvent placée avant la première, l'une des raisons possibles de ce fait étant que les deux portions ainsi distinguées sont assez différentes dans leur écriture même, comme on le verra. Et cette division reflète partiellement la division interne du commentaire, celle établie par l'auteur lui-même.

Du point de vue de son contenu, le texte se divise en trois sections. Il commence par une introduction, portant sur les points à examiner avant toute étude d'un texte, qui débute ainsi:

Il y a sept points principaux qu'avant <l'explication de> tout ouvrage il convient de poser, comme nous l'avons appris dans le traité qui précède celui-ci: le but, l'utilité, le rang <dans l'ordre de lecture>, par qui il est composé, la raison du titre, la division en chapitres, à quoi il se rapporte.

Cette introduction reprend les fameux points à examiner avant l'étude d'un texte, selon le schéma néoplatonicien, qui s'est progressivement installé dans la tradition scolaire. Nous ne nous y attarderons pas, sinon pour marquer que, dès le début, le commentaire de Proba s'inscrit dans cette tradition.²⁴

Vient ensuite la première partie qui a tous les caractères d'un commentaire *ad litteram*, comportant des lemmes extraits du texte d'Aristote, en traduction syriaque. Elle commence par ces mots:

"Explication du livre des *Analytiques*". Venons-en donc au corps du livre. Il nous faut savoir que dès l'abord <Aristote> cherche à nous enseigner le but du livre, et l'énumération de neuf points qui se rapportent au but, et ce qu'est la proposition. Il dit donc que son but est de traiter du syllogisme apodictique.²⁵

²³ Cf. H. Hugonnard-Roche, "Questions de logique au VII^e siècle. Les épîtres syriaques de Sévère Sebokht et leurs sources grecques", *Studia graeco-arabica* 5 (2015), p. 53-104, à la p. 55.

²⁴ Ainsi qu'on le lira ci-dessous, dans le commentaire *ad loc.*, la quasi-totalité de cette introduction manque dans les manuscrits.

²⁵ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 133.

Ces lignes reprennent exactement le début du texte d'Aristote:

Πρῶτον εἰπεῖν περὶ τί καὶ τίνος ἐστὶν ἡ σκέψις, ὅτι περὶ ἀπόδειξιν καὶ ἐπιστήμης ἀποδεικτικῆς.²⁶

Puis, un peu après, le texte se poursuit ainsi:

L'énumération de neuf points qui a été dite est celle-ci: qu'est ce que la proposition? qu'est-ce que le terme? qu'est-ce que le syllogisme? [...] Les six autres points sont ceux-ci: qu'est-ce que le syllogisme parfait? qu'est-ce que le syllogisme imparfait? qu'est-ce que "universel" et qu'est-ce que "non universel"? qu'est-ce que <être dit> de tout et <n'être dit> d'aucun?²⁷

La première partie du traité de Proba se rapporte donc aux lignes introductives des *Premiers Analytiques* I 1, 24 a 11-15, dans lesquelles Aristote énonce les points à étudier dans sa recherche sur le syllogisme, ses parties et ses espèces. Cette partie se présente alors comme un commentaire exégétique du premier chapitre des *Premiers Analytiques* dans lequel Aristote répond aux questions posées.

La deuxième partie du traité de Proba commence par ces lignes:

<Les propositions> qui se convertissent sont au nombre de trois: la négative universelle, l'affirmative universelle, l'affirmative particulière. La négative particulière, en effet, ne se convertit pas.²⁸

Proba reprend ici le point traité par Aristote dans le deuxième chapitre des *Premiers Analytiques*, à savoir la conversion des prémisses. Puis, après l'exposé sur la conversion, il expose tous les modes concluants des trois figures syllogistiques, qui sont décrits par Aristote dans les chapitres 4 à 7 des *Premiers Analytiques*. Il faut noter que Proba ne commente pas le contenu du chapitre 3 d'Aristote, qui porte sur la conversion des propositions modales, puisqu'il n'exposera pas la syllogistique modale, dont Aristote traite dans les chapitres 8 à 22 des *Premiers Analytiques*. La deuxième partie, d'un style d'écriture différent de celui de la première partie, se présente donc comme une explication de la forme syllogistique (propositions, termes, figures), suivi d'un sommaire des modes concluants des trois figures syllogistiques.

Nous avons dit que le commentaire était, dans la première partie, de type exégétique. Pour préciser ce point, examinons-le de plus près, sur quelques exemples. Proba reprend la définition de la proposition par Aristote, comme ceci:

La définition de la proposition est: "phrase affirmative et négative <disant> quelque chose de quelque chose, qu'elle soit universelle ou particulière ou indéfinie".²⁹

La définition de Proba suit de près le texte grec d'Aristote, *An. Pr.* I 1, 24 a 16-17:

Πρότασις μὲν οὖν ἐστὶ λόγος καταφατικός ἢ ἀποφατικός τίνος κατὰ τίνος· οὗτος δὲ ἢ καθόλου ἢ ἐν μέρει ἢ ἀδιόριστος.

Aussitôt après Proba soulève l'aporie suivante, avec les réponses correspondantes:

Certains blâment cette définition comme défectueuse selon la qualité et la quantité. La qualité est défectueuse car, lorsqu'il a dit "quelque chose de [*al* = sur = *κατά*] quelque chose", il n'a

²⁶ Arist., *An. Pr.* I 1, 24 a 10-11.

²⁷ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 133.

²⁸ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 141.

²⁹ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 133.

pas ajouté “quelque chose [*men* = (séparée) de = ἀπό] de quelque chose”, ce qui est le propre de la négation.

Nous répondons que premièrement il a mentionné la négation, en disant “négative”; que deuxièmement ce qu’il a dit “quelque chose de quelque chose” est <à entendre> en commun de l’affirmation et de la négation.

La quantité, d’autre part, est défectueuse parce que, lorsqu’il a dit “universelle ou particulière ou indéfinie”, il aurait fallu qu’il dise “et singulière”.

Nous répondons que peut-être, en disant “particulière”, il y a inclus la singulière; ou bien, ce qu’il est vrai de dire, il n’a pas mentionné la singulière, parce que les philosophes s’occupent de choses générales, et les choses qui sont mentionnées à l’aide d’une particulière sont générales en quelque manière: “quelque”, en effet, et “non tout” se disent en commun de “homme”, de “taureau” et de “cheval”.³⁰

Plus loin, Proba écrit:

Après avoir fait porter son enseignement sur la proposition, <Aristote> cherche à nous enseigner ce qu’est le terme, et il dit: “j’appelle terme ce en quoi se résout la proposition, ainsi ce qui est prédiqué et ce dont cela est prédiqué, que ‘est’ ou ‘n’est pas’ réalise soit l’adjonction <d’un terme à l’autre> soit leur séparation”.³¹ Le fait qu’il a dit “j’appelle” montre que, même s’il n’a pas lui-même institué le nom “terme”, il l’a le premier utilisé pour <désigner> la partie de la proposition.

Ces exemples, et une multitude d’autres de même nature que l’on pourrait ajouter, suggèrent deux remarques. Il est manifeste, tout d’abord, que le commentaire de Proba ne peut s’entendre, et qu’on ne peut en suivre le développement, que si l’on a le texte d’Aristote sous les yeux. Il en résulte que le commentaire de Proba a, selon toute vraisemblance, fait l’objet d’un enseignement, plus précisément d’un enseignement oral, sur la base d’une lecture suivie du texte d’Aristote. On peut observer d’autre part que les traductions des parties du texte d’Aristote sont extrêmement littérales. Nous avons écrit plus haut qu’une traduction anonyme des *Premiers Analytiques* composée au VI^e siècle est conservée, mais que la traduction des lemmes dans le texte de Proba ne correspond pas à cette traduction anonyme. Il est alors vraisemblable que Proba ait effectué lui-même sa propre traduction des *Analytiques* pour ses auditeurs, dont les lemmes inclus dans le commentaire nous conserve le texte. On ne peut pas non plus exclure que l’explication du texte d’Aristote ait été faite, au moins partiellement, à partir du texte grec en même temps que d’une traduction, dans un milieu encore largement hellénophone comme celui d’Antioche au VI^e siècle.

Notre seconde remarque se rapporte à la mise en forme que Proba impose parfois au commentaire. Celui-ci, de type exégétique, nous l’avons dit, se présente fréquemment sous une forme aporétique, comme chez les commentateurs grecs, dans sa première partie du moins. Mais le passage que l’on vient de lire plus haut, à propos de la définition de la proposition, de sa qualité et de sa quantité, qui énonce des apories empruntées à la tradition d’Ammonius et Philopon, montre que Proba superpose, en quelque sorte, à la forme aporétique de l’exposé, une forme que l’on peut dire dialogique, par questions et réponses. À de nombreuses reprises au long du commentaire, il adopte cette mise en forme soulignée par des formules du type: “certains sont dans le doute ... nous

³⁰ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 133-5.

³¹ Traduction littérale d’Aristote, *An. Pr.* I 1, 24 b 16-18: ὅρον δὲ καλῶ εἰς ὃν διαλύεται ἡ πρότασις, οἷον τὸ τε κατηγορούμενον καὶ τὸ καθ’ οὗ κατηγορεῖται, προστιθεμένου ἢ διαιρουμένου τοῦ εἶναι ἢ μὴ εἶναι.

répondons que”; “certains blâment cette définition ... nous répondons que”; “certains recherchent pourquoi ... nous répondons que”, etc. Lisons encore ce petit dialogue implicite:

Tout syllogisme a donc deux propositions, l'une majeure et l'autre mineure. Laquelle est la majeure? Celle qui a le terme majeur. Le terme majeur est celui qui est prédiqué dans la conclusion. Laquelle est la mineure? Celle qui a le terme mineur. Le terme mineur est celui qui est sujet dans la conclusion.³²

Et dans le sommaire des modes concluants, on trouve aussi, au cours de la démonstration de leur validité, des formules de type dialogique, qui ne se trouvent pas comme telles dans le texte d'Aristote, ni dans les commentaires d'Alexandre ou de Philopon, par exemple :

[...] si quelqu'un dit qu'il n'y a pas conclusion, convertis la négative qui dit aucune pierre n'est animal, et dis: aucun animal n'est pierre; et dis ensuite: aucun animal n'est pierre, tout homme est animal, et conclus: aucun homme n'est pierre.

Il paraît assez clair que cette forme dialogique était liée à l'enseignement, auquel le commentaire a servi de support. Eu égard à sa forme, en effet, le commentaire dans son ensemble, nous l'avons dit, ne peut guère se lire sans le texte des *Analytiques*, en traduction syriaque, voire en version grecque accompagnée d'une traduction syriaque. Les formules que nous venons de relever, dans la description des modes syllogistiques, viennent confirmer, nous semble-t-il, que le texte de Proba est à lire comme un résumé du cours portant sur les *Analytiques*, qui porte la marque d'une relation de maître à élève. On ne sait rien d'un enseignement supposé que Proba aurait pu dispenser à Antioche, ni de la sorte d'auditoire qu'il aurait pu y avoir. Toutefois l'auditeur-lecteur devait avoir reçu un minimum de connaissance en logique, et avoir acquis un minimum de vocabulaire technique, et avoir lu, ou avoir suivi un enseignement sur les *Catégories* et le *Peri Hermeneias* très probablement. Rappelons qu'au début de son traité Proba écrit que “Il y a sept points principaux qu'avant <l'explication de> tout ouvrage il convient de poser, comme nous l'avons appris dans le traité qui précède celui-ci”, faisant certainement allusion au commentaire qu'il a lui-même composé sur le *Peri Hermeneias*, et dans lequel on retrouve l'énumération des sept points à examiner, dont il parle.

Le texte de ce cours, tel que nous le possédons, semble parfois incomplet, ou allusif, voire carrément obscur, surtout en quelques passages de la dernière partie, et il ressemble alors plutôt à des notes qu'à un cours rédigé. Cet aspect se remarque par exemple dans les dernières lignes du commentaire à propos des figures ne produisant pas de syllogismes, qui ne sont introduites par aucune explication et sont simplement ajoutées à la fin du sommaire de la syllogistique.³³

Les deux parties du commentaire de Proba semblent ne pas avoir exactement la même visée. La seconde partie est une sorte de grammaire de la syllogistique, en ce sens qu'elle fournit les éléments unitaires dont se composent les syllogismes, les termes, qui sont le sujet et le prédicat, lesquels se composent en propositions affirmatives ou négatives, universelles ou particulières, deux propositions formant ensuite un syllogisme. La grammaire indique les règles de composition des propositions et de formation des syllogismes, en figures et modes; les règles de la grammaire syllogistique permettent de former ensuite des déductions syllogistiques concluantes, dans chacun des modes des trois figures. C'est cette grammaire des énoncés syllogistiques bien formés dont les préceptes sont décrits dans la seconde partie. Il suffit donc de suivre les règles pour être capable de construire les syllogismes dont

³² Cf. ci-dessous notre traduction, p. 143.

³³ Voir ci-dessous notre traduction, p. 151-3.

Aristote a fourni en quelque sorte le catalogue dans les *Premiers Analytiques*, aux chapitres 4 à 6. Et cet exposé ne se prête pas, du moins dans la présentation de Proba, à l'examen d'apories relatives aux questions abordées. Il est vrai que, dans le commentaire de Philopon, par exemple, certaines apories sont soulevées, à propos par exemple de la conversion des propositions assertoriques, mais Proba ne les mentionne pas et se contente d'énoncer très brièvement les règles qui gouvernent les conversions.

La première partie a une visée différente. Il s'agit d'une étude sémantique des définitions des éléments de la syllogistique, données par Aristote dans le premier chapitre des *Premiers Analytiques*: qu'est-ce qu'une proposition? Qu'est-ce qu'un terme? Qu'est-ce qu'un syllogisme? Quelles sont les significations de ces mots et que désignent-ils? Pour cette étude, Proba se fonde sur la tradition reçue du commentarisme alexandrin, auquel il emprunte notamment les apories soulevées à propos de ces désignations. Mais il ne conserve qu'une faible part des développements auxquels ont donné lieu les solutions de ces apories chez un Philopon, par exemple. En outre, ces apories sont lues et résolues en dehors de tout arrière-plan historique. Nous voulons dire que telle aporie pouvait avoir été soulevée par tel auteur, que d'ailleurs Ammonius ou Philopon ne mentionne pas, mais dont ils connaissaient sans doute eux-mêmes le plus souvent l'origine. Et la réfutation de telle ou telle position critique avait sa place dans la défense de la doctrine aristotélicienne. Chez Proba, en revanche, les apories, détachées d'un tel contexte, font plutôt fonction de support à une mise en forme dialogique de l'enseignement.

Nous ne possédons pas d'autre commentaire syriaque sur les *Premiers Analytiques*, de même sorte que celui de Proba, pour la même époque. Pourtant il y a lieu de penser qu'il représente un exemple ordinaire, pourrait-on dire, de l'enseignement sur les *Analytiques*, tel qu'il devait être pratiqué dans les milieux syriaques hellénisés de la Syrie (occidentale) au VI^e siècle.

Ceci amène à la fameuse question, soulevée par les exégètes, de l'arrêt supposé des études syriaques à la fin de la logique assertorique dans les *Premiers Analytiques*, au terme du chapitre sept du premier livre. Nous n'entendons pas revenir longuement sur ce point ici. On a déjà fait remarquer qu'il n'y avait pas lieu de faire crédit à l'histoire recomposée, attribuée à al-Fārābī, qui mettait en avant la défiance des autorités chrétiennes à l'égard de la logique modale.³⁴ Plutôt que de s'interroger sur ce qui manquerait à un commentaire tel que celui de Proba, il nous semble plus judicieux de s'intéresser à sa composition et à la visée que cette composition indique. Le commentaire de Proba, dans ses deux parties, n'a pas pour objet, en réalité, d'explicitier le texte des *Premiers Analytiques*, mais bien plutôt d'exposer la constitution d'une logique prédicative assertorique, dont la finalité est l'apodictique. La seconde partie énumère les modes concluants des trois figures aristotéliciennes, et la démonstration de la validité de ces modes. C'est par leur moyen qu'est censée s'établir toute démonstration scientifique. Quant à la première partie, elle vise manifestement à lever toutes les objections touchant les définitions et l'usage des éléments de la construction syllogistique, et ceci dans la suite des commentaires d'Ammonius et de Philopon. Nous pensons donc que le commentaire de Proba est adapté à son propos et que celui-ci n'est certainement pas propre à la tradition syriaque. Le commentaire a été composé dans un milieu fortement hellénisé, dans lequel on lisait Aristote et les commentaires alexandrins dans le texte grec: les emprunts de Proba sont faits directement aux versions grecques, et non pas à des versions syriaques que rien n'atteste à cette époque. Et il n'y a pas de raison de penser que l'enseignement de Proba fût différent de celui que l'on pouvait dispenser dans une école grecque. En somme, nous pensons que le texte de Proba, qui est manifestement la mise par écrit d'un cours introductif à la syllogistique, reflète

³⁴ Sur cette histoire, on peut lire l'étude critique de J.W. Watt, "Al-Fārābī and the History of the Syriac *Organon*", dans G.A. Kiraz (ed.), *Maphono w-Rabo d-Malphone. Studies in Honor of Sebastian P. Brock*, Gorgias Press, Piscataway 2008, p. 751-78, où l'on trouvera la bibliographie des études sur le sujet.

un type d'enseignement que l'on pouvait suivre dans une école syriaque, mais aussi dans une école grecque: dans l'un et l'autre cas, le cours était centré sur la logique assertorique. Le texte de Proba en est un témoin exceptionnellement conservé, pour des raisons liées sans doute à la constitution de la tradition syriaque, alors que des témoins grecs auront disparu.

À la suite de la vue d'ensemble que nous venons de présenter, nous ajouterons quelques remarques ponctuelles qui se rapportent encore à l'écriture du commentaire.

Description des modes syllogistiques

Pour exprimer la relation de prédication entre deux termes, Aristote emploie généralement le verbe *κατηγορεῖσθαι*, dans une formule du type τὸ Α κατὰ παντός τοῦ Β κατηγορεῖσθαι, mais il peut aussi utiliser les formules équivalentes construites avec les verbes *λέγεσθαι* ou *ὑπάρχειν*. D'autre part, Aristote décrit comme équivalentes les deux formulations τὸ ἐν ὅλῳ εἶναι ἕτερον ἐτέρῳ et τὸ κατὰ παντός κατηγορεῖσθαι θάτερον θάτερον.³⁵ À propos de ces deux formulations, Alexandre écrit qu'Aristote les emploie toutes deux, mais que τὸ κατὰ παντός est premier par nature, tandis que τὸ ἐν ὅλῳ est premier pour nous:

χρηται δὲ τῷ κατὰ παντός και τῷ κατὰ μηδενός ἐν τῇ διδασκαλίᾳ, ὅτι διὰ τούτων γνώριμος ἡ συναγωγή τῶν λόγων, και ὅτι οὕτως λεγομένων γνωριμώτερος ὁ τε κατηγορούμενος και ὁ ὑποκείμενος, και ὅτι πρώτον τῇ φύσει τὸ κατὰ παντός τοῦ ἐν ὅλῳ αὐτῷ, ὡς προείρηται.³⁶

Mais il ajoute aussitôt après:

ἡ μέντοι χρῆσις ἡ συλλογιστικὴ ἐν τῇ συνηθείᾳ ἀνάπαλιν ἔχει· οὐ γὰρ ἡ ἀρετὴ λέγεται κατὰ πάσης δικαιοσύνης, ἀλλ' ἀνάπαλιν πᾶσα δικαιοσύνη ἀρετὴ. διὸ και δεῖ κατ' ἀμφοτέρας τὰς ἐκφορὰς γυμνάζειν ἑαυτούς, ἵνα τῇ τε χρῆσει παρακολουθεῖν δυνώμεθα και τῇ διδασκαλίᾳ.³⁷

Pourtant l'usage syllogistique se fait habituellement en sens inverse: la vertu n'est pas dite de toute justice, mais à l'inverse 'toute justice est vertu'. C'est pourquoi il faut nous exercer aux deux formulations, afin de pouvoir suivre l'usage habituel et l'enseignement <d'Aristote>.

Il semble bien que la recommandation d'Alexandre ait trouvé un écho dans les milieux de l'enseignement, car Proba décrit systématiquement chacun des modes syllogistiques, ceux de la première figure au moins, tout d'abord selon l'usage habituel, soit le τὸ ἐν ὅλῳ, suivi d'un exemple, puis selon la manière du τὸ κατὰ παντός, suivi du même exemple reformulé selon cette seconde manière.³⁸

Représentations graphiques des figures syllogistiques

Les manuscrits grecs conservent parfois des représentations graphiques des formules syllogistiques sous forme de diagrammes, qui servaient à l'exégèse des *Premiers Analytiques* dans la tradition scolaire. D'après ces sources, les formulations d'Aristote induisaient en général une

³⁵ Sur le commentaire de Proba à propos de ces formules, voir ci-dessous nos remarques, dans le paragraphe intitulé *De omni et nullo*, p. 122-3.

³⁶ Alex. Aphr., *In An. Pr.*, p. 54.21-25 Wallies.

³⁷ *Ibid.*, p. 54.25-29 Wallies.

³⁸ Voir la traduction, ci-dessous, p. 145. Philop., *In An. Pr.*, p. 73.24-27 Wallies, donne le même exemple (substance, animal, homme) selon les deux formulations pour le premier mode de la première figure, sans toutefois signaler que la formulation dans laquelle on part du terme mineur est désignée par le syntagme τὸ ἐν ὅλῳ dans le texte d'Aristote.

représentation graphique horizontale, au moyen de figures en formes de lunules: on peut en trouver des exemples dans les textes du Pseudo-Ammonius, qui encadrent le commentaire d'Ammonius, dans le *Parisinus gr.* 2054.³⁹ Plusieurs exégètes modernes des textes d'Aristote ont d'ailleurs noté que le philosophe lui-même faisait usage de termes tels que *διάγραμμα*, *σχῆμα*, ou *διάστημα*, qui appartenaient à la terminologie géométrique, et renvoyaient à l'analyse géométrique d'un problème. Et certains ont tenté de reconstruire les figures géométriques qui ont pu servir à l'analyse par Aristote des figures syllogistiques.⁴⁰

Mais d'autres dessins ou d'autres formulations correspondent, non pas à des représentations horizontales, mais plutôt à des représentations verticales, comme c'est le cas d'une remarque que l'on peut lire dans le commentaire de Philopon sur les *Premiers Analytiques*. En effet, le commentateur expose comment les trois figures se distinguent selon la position que le moyen terme occupe, à la fois comme prédicat et sujet des deux autres termes, respectivement, dans la première figure, comme prédicat des deux autres termes dans la deuxième figure, et comme sujet des deux autres termes dans la troisième figure, et il ajoute une brève description en terme de représentation graphique. Voici ce texte:

(...) διὰ τοῦτο πρῶτον μὲν λέγεται σχῆμα, ὅταν ὁ μέσος ὅρος τὴν ἑαυτοῦ φυλάττων τάξιν τῷ μὲν ὑπόκειται, τοῦ δὲ κατηγορεῖται· δεύτερον δὲ σχῆμα ἐν ᾧ ἀμφοτέρων κατηγορεῖται, ἐν ᾧ καὶ δευτέραν μὲν ἀμείνονα δὲ τῆς λοιπῆς ἀπέλιπε τάξιν· τρίτον δὲ σχῆμα ἐν ᾧ ὁ μέσος ὅρος ἀμφοτέροις τοῖς ἄκροις ὑπόκειται, ἔνθα καὶ τὴν ἐσχάτην τάξιν ἀπέλιπε. διὸ κατὰ μὲν τὸ πρῶτον σχῆμα ἐπ' εὐθείας γράφεται τοῖς ἄκροις ὁ μέσος ὅρος, κατὰ δὲ τὸ δεύτερον ὑπεράνω, κατὰ δὲ τὸ τρίτον ὑποκάτω.⁴¹

Citant ce passage dans une étude sur des diagrammes syllogistiques trouvés dans des scholies byzantines à la *Rhétorique* datant vraisemblablement du XII^e siècle, C. Rambourg juge que cette allusion à une représentation graphique "apporte un élément nouveau par rapport au texte d'Aristote, utilisant la dimension verticale pour répartir les termes", mais elle estime cette indication trop mince

³⁹ Voir l'édition de ces textes dans Ammon., *In An. Pr.*, p. x, et p. 39-42 Wallies.

⁴⁰ Voir, en particulier, M. Wesoly, "ΑΝΑΛΥΣΙΣ ΠΕΡΙ ΤΑ ΣΧΗΜΑΤΑ. Restoring Aristotle's Lost Diagrams of the Syllogistic Figures", *Peitho / Examina Antiqua* 1.3 (2012), p. 83-114, qui reprend et corrige un article précédent, "Aristotle's Lost Diagrams of Analytical Figures", *Eos* 74 (1996), p. 53-64. On peut trouver aussi quelques représentations figurées sommaires, constituées de segments de droites, dans Aristoteles, *Erste Analytik. Zweite Analytik*, herausgegeben, übersetzt, mit Einleitungen und Anmerkungen von H.G. Zekl, Felix Meiner Verlag, Hamburg 1998, p. 550 n. 196-198. Sur l'emploi par Aristote de termes techniques empruntés au domaine des mathématiques, lire B. Einarson, "On Certain Mathematical Terms in Aristotle's Logic", *The American Journal of Philology* 57 (1936), p. 33-54, 151-72; selon l'auteur, ce sont des lignes horizontales qui auraient servi à Aristote à représenter les figures syllogistiques, mais sa reconstruction est très sommaire.

⁴¹ Philop., *In An. Pr.*, p. 65.16-22 Wallies "(...) c'est pourquoi une figure est dite première, lorsque le moyen terme conservant sa même position est sujet d'un <extrême>, prédicat de l'autre; la deuxième figure est celle dans laquelle le moyen est prédiqué des deux <extrêmes>, c'est-à-dire dans laquelle il occupe la deuxième position, mais supérieure à celle des deux autres <termes>; la troisième figure est celle dans laquelle le moyen terme est sujet des deux extrêmes, c'est-à-dire où il occupe la position inférieure. C'est pourquoi dans le cas de la première figure le moyen terme est inscrit sur la même ligne droite que les extrêmes, dans la deuxième il est au-dessus <des deux extrêmes>, et dans la troisième au-dessous d'eux)". On trouverait dans le commentaire de Philopon d'autres brèves allusions à des représentations figurées des explications d'Aristote touchant les figures syllogistiques; cf. par exemple *In An. Pr.*, p. 73.11-13 Wallies: βούλεται ἡμᾶς ὁ Ἀριστοτέλης καὶ ἐν αὐτῇ τῇ καταγραφῇ σώζειν τὴν τοῦ μέσου τάξιν, ἵν' ἐπ' εὐθείας τάξαντες τοὺς τρεῖς ὅρους τῷ μέσῳ τὴν μέσῃ ἀποδοῦμεν χώραν (cf. Arist., *An. Pr.* I 1, 25 b 35-36: καλῶ δὲ μέσον μὲν (...) ὁ καὶ τῆ θέσει γίνεται μέσον).

pour confirmer l'emploi d'une telle schématisation pour représenter les figures syllogistiques.⁴² La "dimension verticale" à laquelle fait allusion Philopon se trouve pourtant confirmée par les formulations employées par Proba – lequel, on l'a dit, s'inspire clairement des commentaires de la tradition alexandrine –, qui invitent à penser que les représentations en usage dans son enseignement étaient verticales. Ainsi, la formulation de l'équivalence entre les deux expressions "être dans une chose tout entière" et "être prédiqué d'une chose tout entière" donne lieu à un commentaire de Proba, qui suppose manifestement que le sujet se trouve en bas par rapport au prédicat, qui est au-dessus de lui. Voici ce texte:

C'est une même chose, dit-il [Aristote], qu'une chose soit dans une autre tout entière et qu'une chose soit prédiquée d'une autre tout entière, parce que les <deux formules> se disent de la même proposition. Lorsque, en effet, on commence par le bas, il faut que le sujet participe de la totalité du prédicat, et non pas d'une partie seulement, par exemple: "tout homme est animal, tout animal est substance", tout homme participe de l'animal tout entier, c'est-à-dire de la respiration et de la sensation et de l'être. Lorsqu'à l'inverse on commence par le haut, il faut que le prédicat soit prédiqué de tout le sujet.⁴³

On trouve une autre claire allusion à une représentation graphique du syllogisme, dans la justification donnée du second rang attribué à la figure dans laquelle le moyen est prédicat dans les deux prémisses, dans la phrase suivante:

Puisque, d'autre part, le moyen, qu'il soit prédiqué des deux <autres termes> ou qu'il soit sujet relativement aux deux <autres termes>, tombe alors hors de sa position de moyen au sens propre, c'est à juste titre que la deuxième figure est celle dont le moyen est prédiqué des deux <autres termes>, c'est-à-dire celle dans laquelle il se trouve en position supérieure.⁴⁴

La "position supérieure" du moyen est manifestement celle qu'il occupe dans le schéma servant à illustrer la seconde figure syllogistique. Les allusions de Proba à une semblable représentation verticale confirment l'allusion de Philopon, et attestent, sans ambiguïté, l'usage de cette représentation dans l'enseignement scolaire – enseignement qui est le but du commentaire de Proba, comme nous l'avons exposé plus haut.

C'est le lieu de rappeler que, dans une étude antérieure sur une épître syriaque du philosophe et savant Sévère Sebokht (VII^e siècle), portant sur quelques points de logique, nous avons rencontré une description explicite de représentations graphiques "verticales" des syllogismes, accompagnée de dessins dans les manuscrits. En voici le texte:

[...] il faut savoir qu'il [Aristote] a tiré ce nom [i.e. de figure] de la géométrie, car lui aussi inscrit les liaisons des propositions sur certaines figures géométriques, tout comme les géomètres font pour leurs

⁴² C. Rambourg, "Les diagrammes syllogistiques des scholies à la *Rhétorique* d'Aristote (CAG XXI.2)", *Classica et Mediaevalia* 63 (2012), p. 279-315, à la p. 285. Ces scholies, mises sous le nom d'un certain Stephanos dans le manuscrit *Vaticanus gr.* 1340, ont été éditées sous le titre *ἑτέρα σχόλια τοῦ κυροῦ στεφάνου*, par H. Rabe: *Anonymi et Stephani in Artem rhetoricam commentaria*, ed. H. Rabe, Reimer, Berlin 1896 (CAG XXI.2), p. 263-322: voir des schémas en formes de "lunules", p. 264-5, et p. 300, qui illustrent des syllogismes rhétoriques; de même, dans le *Fragmentum commentarii in Aristotelis Rhetorica*, édité dans le même ouvrage, on trouve des schémas de même type p. 324-326 Rabe.

⁴³ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 141.

⁴⁴ Cf. encore ci-dessous notre traduction, p. 143.

démonstrations: <comme eux> à partir de lignes il fait soit une figure rectiligne, soit comme une sorte de triangle, et sur les sommets des droites ou des angles il inscrit les termes, comme tu peux le voir en bref à l'aide des dessins ci-dessous.⁴⁵

Questions de logique

Nous nous proposons ici de reprendre de manière synthétique deux sujets abordés plus ponctuellement dans les notes de notre commentaire.

Divisions du syllogisme

Voulant décrire le but, ou la visée (*nīšo*, qui rend le grec σκοπός), du traité d'Aristote, dans la première des questions préliminaires au commentaire proprement dit, Proba divise le syllogisme en trois sortes: apodictique, dialectique, sophistique. Ce faisant, il reprend une division traditionnelle présente chez Alexandre, Ammonius et Philopon.⁴⁶ Toutefois, le texte de Proba tel qu'il est conservé présente une lacune, aussitôt après la tripartition énoncée, et on ne peut connaître le parti que l'auteur a pu tirer, ou ne pas tirer, de tout le commentaire d'Ammonius qui, dans la suite, distingue les traités syllogistiques des traités de logique non syllogistiques, que sont la *Rhétorique* et la *Poétique*.⁴⁷ Pourtant les diverses divisions annexées par Proba à la fin de son introduction éclairent sur ce sujet. Toutes ces quatre divisions visent, en effet, à justifier la triple division susdite à l'aide de différents critères qui se rencontrent, pour trois d'entre eux, au début du commentaire de Philopon, dans la partie précisément qui traite du *skopos* du traité. Partant de l'affirmation que la démonstration est un certain syllogisme (ἡ ἀπόδειξις συλλογισμὸς τῆς ἐστὶ)⁴⁸, Philopon met en place une argumentation, qui vise à expliquer pourquoi il ne peut y avoir que trois sortes de syllogismes. Le fil de l'argumentation est celui-ci: le syllogisme est une sorte de connaissance, qui est en position moyenne entre celui qui connaît et la chose connue. L'analyse de chacun de ces éléments conduit au résultat recherché: la division des facultés cognitives de celui qui connaît, comme la division des choses connaissables et celle de la connaissance elle-même, mettent toutes trois en évidence qu'il n'y a que trois sortes de syllogismes.⁴⁹ Cette grille d'analyse s'est transmise dans une tradition d'école, comme en fait foi par exemple sa reprise dans le manuel de logique byzantin intitulé *Συνοπτικὸν σύνταγμα φιλοσοφίας* (connu sous le nom d'Anonymus Heiberg, d'après le nom de son éditeur).⁵⁰ Elle est aussi à l'œuvre

⁴⁵ Cf. Hugonnard-Roche, "Questions de logique au VII^e siècle" (cité à la note 23), p. 66-7, 91-2, où nous avons déjà rapproché ce texte de Sévère Sebokht du passage de Philopon cité plus haut.

⁴⁶ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 129 et n. 5.

⁴⁷ Sur ce point, lire D. Black, *Logic and Aristotle's Rhetoric and Poetics in Medieval Arabic Philosophy*, Leiden, Brill 1990 (Islamic Philosophy and Theology, 7), p. 31-4. Dans la mesure où Proba ne s'occupe nullement de la question de l'intégration de la *Rhétorique* et de la *Poétique* dans la logique, nous ne prendrons en considération dans l'ouvrage de D. Black que ce qui touche à la tripartition qui nous intéresse ici.

⁴⁸ Philop., *In An. Pr.*, p. 1.12 Wallies.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1.15-4.14 Wallies. On peut lire une analyse de l'argumentation de Philopon dans S. Ebbesen, *Commentators and Commentaries on Aristotle's Sophistici Elenchi. A Study of Post-Aristotelian Ancient and Medieval writings on Fallacies*, vol. 1, *The Greek Tradition*, Brill, Leiden 1981 (Corpus Latinum Commentariorum in Aristotelem Graecorum, De Wulf-Mansion Centre, VII, 1), p. 91-4.

⁵⁰ Cf. *Anonymi logica et quadrivium cum scholiis antiquis*, ed. J.L. Heiberg, Andr. Fred. Høst & Søn, København 1929 (The Royal Danish Academy of Sciences and Letters, Historical-Philological Class, vol. 15, pt. 1). Voir la présentation de l'argumentation telle qu'elle se trouve, un peu modifiée, dans ce manuel, dans Ebbesen, *Commentators* (cité à la note 49), p. 102-5.

dans le commentaire d'Élias et, en sous-main peut-on dire, dans les tableaux de divisions annexés par Proba à son introduction.

Ces divisions de Proba, cependant, ne reprennent pas exactement la grille d'analyse mise en œuvre par Philopon, et l'on trouvera dans les notes attachées aux divisions en question, plus loin dans notre traduction, des remarques sur les différences de détail, entre la présentation de Proba et les commentaires de Philopon, ou encore d'Ammonius et d'Élias. Nous nous attacherons ici plutôt à une vue d'ensemble des démarches respectives de Proba et des commentateurs grecs.

La première différence concerne le fait que Proba propose, en préalable à l'énoncé de la grille d'analyse du syllogisme "du point de vue de celui qui connaît, de la connaissance, et de ce qui est connu" (grille empruntée à la tradition d'Ammonius et de Philopon), une première division du syllogisme selon les valeurs de vérité: l'apodictique toujours dit vrai, le dialectique dans la plupart <des cas> dit vrai, le sophistique dans la plupart <des cas> dit faux. Il est remarquable que Proba en fasse, en quelque sorte, une division préalable à tout autre examen, qui s'appuie sur une division préliminaire du vrai et du faux qui s'attribue à un énoncé (ici le syllogisme) selon une modalité exprimée dans les termes de "toujours" ou "dans la plupart des cas".

Cette division est proche, pour une part, de celle qu'Élias place au début de son analyse de la division des syllogismes, en s'appuyant comme Proba sur une division du vrai et du faux, si du moins l'on omet le "entièrement faux" qui se dit du poétique, et le "également vrai et faux" qui se dit du rhétorique, dans la division d'Élias en cinq parties.⁵¹

Cette division elle-même apparaît comme intermédiaire entre la division de Philopon d'une part, selon laquelle "toujours vrai" se dit de l'apodictique, "non toujours vrai" et "parfois faux" se disent du dialectique,⁵² et "toujours faux" se dit du sophistique, et la division d'Élias d'autre part, selon laquelle "toujours vrai" se dit de l'apodictique, "plus vrai que faux" se dit du dialectique, et "plus faux que vrai" se dit du sophistique. Le même complexe de questions et de réponses produit ainsi des divisions différentes, selon la présence et le poids donné par le commentateur à telle ou telle variable figurant dans le complexe: "toujours", "parfois", "plus ... que", "dans la plupart des cas".

Pour ce qui concerne, dans le texte de Proba, la place de la division du syllogisme selon son degré de véracité, on trouve encore, dans la tradition postérieure à Philopon, un point de comparaison possible. Chez Philopon, on l'a dit, c'est la distinction entre les facultés psychiques de celui qui connaît qui est la première source de division des syllogismes. En revanche, dans des versions postérieures de l'argumentation philoponienne, c'est le degré de véracité des prémisses qui est le fondement premier de la division.⁵³ Ainsi Élias établit la classification des cinq sortes de syllogismes sur la base des degrés de vérité des prémisses, dans son commentaire sur les *Catégories*, comme ceci: πέντε γὰρ εἰσιν εἶδη τῶν συλλογισμῶν, ἀποδεικτικὸς διαλεκτικὸς ῥητορικὸς σοφιστικὸς ποιητικὸς. καὶ εἰκότως, ἐπειδὴ καὶ αἱ προτάσεις ὅθεν λαμβάνονται πέντε εἰσίν· ἡ γὰρ πάντη ἀληθεῖς εἰσιν αἱ προτάσεις καὶ ποιοῦσι τὸν ἀποδεικτικόν, ἡ πάντη ψευδεῖς καὶ ποιοῦσι τὸν ποιητικόν τὸν μυθώδη, ἡ πῆ μὲν ἀληθεῖς πῆ δὲ ψευδεῖς, καὶ τοῦτο τριχῶς· ἡ γὰρ μᾶλλον ἀληθεύει ἤττον δὲ ψεύδεται καὶ ποιεῖ τὸν διαλεκτικόν συλλογισμόν, ἡ πλεον ἔχει τὸ ψεῦδος τοῦ ἀληθοῦς καὶ ποιεῖ τὸν σοφιστικόν, ἡ ἐπίσης ἔχει τὸ ἀληθὲς τῷ ψεύδει καὶ ποιεῖ τὸν ῥητορικόν.⁵⁴

⁵¹ On peut lire le texte d'Élias, cité plus bas, dans la note 18 de la traduction à la p. 155.

⁵² Philop., *In An. Pr.*, p. 2.31 Wallies: ὅς (i.e. συλλογισμός) οὐ πάντως ἀεὶ ἀληθεύσει, ἀλλὰ ποτὲ καὶ ψεύσεται.

⁵³ Ce point a été noté par Black, *Logic and Aristotle's Rhetoric* (cité à la note 47), p. 39, d'où nous reprenons les références à Élias.

⁵⁴ Cf. Élias, *In Cat.*, p. 116.35-117.8 Busse. On peut lire une division semblable dans le commentaire d'Élias sur les

Commentant la division d'Élias, D. Black fait observer que la rhétorique et la poétique n'y sont nullement des subdivisions de la dialectique, mais qu'un glissement s'est produit dans le spectre des valeurs de vérité, dans leur relation aux arts logiques, et elle le décrit ainsi:

The result of this shift is that poetics in Elias's scheme has taken over the characterization that Philoponus had assigned to sophistic, whereas sophistic itself assumes a place among the syllogisms that possess a mixture of truth and falsity.

Au lieu donc que le "toujours faux" caractérisait le syllogisme sophistique chez Philopon, il caractérise chez Élias le syllogisme poétique, tandis que le syllogisme sophistique chez Élias est caractérisé par le "plus faux que vrai". On peut observer alors qu'un glissement semblable est aussi à l'origine de la division de Proba, dans la mesure où le syllogisme dialectique de Proba qui dit vrai dans la plupart des cas est assimilable au syllogisme dialectique d'Élias qui dit plus vrai que faux, et où le syllogisme sophistique de Proba qui dit faux dans la plupart des cas est assimilable au syllogisme sophistique d'Élias qui dit plus faux que vrai. La différence entre Élias et Proba est que ce dernier ne dit rien des syllogismes rhétorique et poétique.

Dans les divisions suivantes touchant les diverses sortes de syllogismes, qui reprennent les critères de la grille d'analyse de Philopon, on observe à nouveau des glissements dans les relations établies entre les syllogismes et les critères de classement, par rapport aux relations établies par Philopon. Ainsi, s'agissant des facultés de celui qui connaît, "l'imaginative et le sens font le syllogisme sophistique" selon Proba, tandis que ni l'une ni l'autre ne fait de syllogisme selon Philopon, qui précise toutefois que la *διάνοια* produit les syllogismes sophistiques à partir de prémisses reçues de la *φαντασία*. Pour Proba, en revanche, "la pensée discursive fait le syllogisme apodictique". Mais la différence essentielle entre Proba et Philopon, est que le premier ne cherche en aucune façon à concilier la division tripartite en syllogismes apodictiques, dialectiques, sophistiques, avec une division qui inclurait également les arguments rhétoriques et poétiques, comme le font Philopon et Élias. Le point central autour duquel s'articule alors la différence est le rôle accordé à la *διάνοια*. Pour Proba, "la pensée discursive fait le syllogisme apodictique", alors que pour Philopon, la *διάνοια* est la faculté productrice de toute argumentation logique, dont les espèces sont déterminées par la qualité épistémique des prémisses, selon qu'elles sont reçues du *νοῦς*, de la *δόξα* ou de la *φαντασία*.

La division suivante du syllogisme par Proba, selon le second critère de la grille d'analyse de Philopon, la nature de la connaissance, se distingue encore de celle de Philopon. Selon ce dernier, comme chez Ammonius, ce sont les notions sémantiques de toujours vrai, toujours faux, tantôt vrai tantôt faux, qui caractérisent chacune des trois sortes de syllogismes, à savoir respectivement apodictique, sophistique, et dialectique. Mais, dans sa toute première division – celle qu'il a placée en préalable comme nous l'avons dit plus haut –, Proba a déjà utilisé ce type de critère sémantique, sous une forme un peu différente il est vrai de celle de Philopon. Par suite de ce premier glissement, il fait appel alors à un nouveau critère que l'on pourrait dire plutôt pragmatique, à savoir la "solidité" de la connaissance et la facilité ou non de la défaire. Cette division semble suggérée par l'adjectif *ἀπταιστος*, par lequel Philopon qualifie la connaissance toujours vraie.⁵⁵ On ne trouve pas cette

Premiers Analytiques: voir le texte cité ci-dessous, dans la note 18 de notre traduction du texte de Proba, p. 155. À la différence d'Élias, Proba s'en tient à la division des syllogismes en trois sortes: apodictique, dialectique, sophistique.

⁵⁵ Philop., *In An. Pr.*, p. 4.9 Wallies. Une expression comparable peut se lire dans les scholies aux *Premiers Analytiques*, cf. *Scholias in Aristotelem*, ed. A. Brandis, Reimer, Berlin 1836, repr. De Gruyter, Berlin 1961 (Aristotelis Opera ex recensione I. Bekkeri), p. 142.44.

division de Proba dans les commentaires grecs conservés, mais on doit envisager la possibilité qu'elle ait eu quelque antécédent dans le commentarisme de tradition alexandrine.

Quant à la dernière division selon la nature des choses connues, celle de Proba ne diffère de celle de Philopon que par son expression en termes de modalités logiques, et non en termes de modalités temporelles.

Prises donc dans leur ensemble, les divisions de Proba, non seulement excluent la rhétorique et la poétique des arts de la logique, mais tendent à donner au syllogisme apodictique sa définition la plus stricte: il dit toujours vrai, à partir d'une connaissance solidement établie, à propos de choses nécessaires, et il est le produit de la pensée discursive et de nulle autre faculté.

Dictum de omni et nullo

À la fin du premier chapitre des *Premiers Analytiques*, Aristote explique les expressions grecques qui signifient l'attribution universelle de la manière suivante:

τὸ δὲ ἐν ὅλῳ εἶναι ἕτερον ἐτέρῳ καὶ τὸ κατὰ παντὸς κατηγορεῖσθαι θατέρου θάτερον ταυτὸν ἐστίν. λέγομεν δὲ τὸ κατὰ παντὸς κατηγορεῖσθαι ὅταν μηδὲν ἢ λαβεῖν [τοῦ ὑποκειμένου] καθ' οὗ θάτερον οὐ λεχθήσεται· καὶ τὸ κατὰ μηδενὸς ὡσαύτως.⁵⁶

Qu'une chose soit dans une autre tout entière et qu'une chose soit prédiquée d'une autre tout entière, c'est la même chose. Nous disons qu'<une chose> est prédiquée <d'une autre> tout entière lorsqu'on n'en [du sujet] peut rien prendre dont l'autre ne se dise pas; et il en est de même pour <la prédication> d'aucun.⁵⁷

Afin d'éclairer le commentaire de Proba sur ce passage, dont il reproduit littéralement la première phrase, il est bon de se reporter à l'exégèse d'Alexandre d'Aphrodise, qui cite la seconde formulation de l'attribution, en même temps qu'il l'explique, comme suit:

τὸ οὖν κατὰ παντός, φησίν, ἐστίν, ὅταν μηδὲν ἢ λαβεῖν καθ' οὗ θάτερον οὐ λεχθήσεται, τοῦτ' ἐστίν, ὅταν μηδὲν ἢ λαβεῖν τοῦ ὑποκειμένου, καθ' οὗ τὸ κατηγορούμενον οὐ ῥηθήσεται· ἐπεὶ γὰρ πᾶσα πρότασις κατηγορικὴ ἐξ ὑποκειμένου ὅρου ἐστὶ καὶ κατηγορούμενου, τότε λέγεται ὁ κατηγορούμενος κατὰ παντὸς τοῦ ὑποκειμένου ἀληθῶς, ὅταν μηδὲν ἢ λαβεῖν τοῦ ὑποκειμένου, καθ' οὗ οὐ ῥηθήσεται τὸ κατηγορούμενον, οἷον τὸ ζῶον κατὰ παντὸς ἀνθρώπου· οὐδένα γὰρ λαβεῖν ἐστίν ἀνθρώπου, καθ' οὗ τὸ ζῶον οὐ ῥηθήσεται.⁵⁸

il dit donc <qu'une chose est prédiquée d'une autre> tout entière, lorsqu'on n'en peut rien prendre dont l'autre ne se dise pas, c'est-à-dire lorsqu'on ne peut rien prendre du sujet dont le prédicat ne se dise pas; puisque en effet toute proposition prédicative est composée d'un terme sujet et d'un terme

⁵⁶ Arist., *An. Pr.* I 1, 24 b 26-30.

⁵⁷ Dans l'introduction à la traduction d'*Alexander of Aphrodisias. On Aristotle Prior Analytics* (cité à la note 22), les auteurs mettent en garde contre une interprétation, qui serait fautive, de l'expression ἐν ὅλῳ εἶναι, et ils écrivent: "Now you might expect 'A is in *holōi tōi* B' to mean 'A is in the whole of B', i.e. A is found everywhere in B, or A holds of every B. But in fact the Greek means exactly the opposite: A is in *holōi tōi* B if B is true of every A. B is, as it were, a whole for A. To make this reasonably clear, we have followed the customary – and *awkward* – translation, writing 'A is in B as in a whole'". Nous avons, pour notre part, adopté une traduction simplifiée, en écrivant "A est dans B tout entier", mais en précisant ici qu'il faut aussi la comprendre comme signifiant que A est dans B comme dans un tout, conformément d'ailleurs à l'explication qu'en donne Alexandre, dans le texte que nous citons immédiatement après.

⁵⁸ Alex. Aphr., *In An. Pr.*, p. 24.27-25.2 Wallies.

prédicat, alors le prédicat est dit en vérité du sujet tout entier, lorsque on ne peut rien prendre du sujet dont le prédicat ne se dise pas, par exemple l'animal est dit de l'homme tout entier; on ne peut en effet prendre aucun homme dont animal ne se dise pas.

Puis Alexandre explicite la première formulation d'Aristote comme suit:

οὕτως δὲ ἐχόντων ὁ ἄνθρωπος ἐν ὅλῳ γίνεται τῷ ζῳῳ, τοῦτ' ἔστι περιεχόμενον ὑπ' αὐτοῦ ὡς ὅλου· μέρος γὰρ πως τοῦ καθόλου τὸ ἐν ὅλῳ· τὸ γὰρ ἐν ὅλῳ σημαντικόν ἐστι τοῦ μὴ ἔξω πίπτειν τι τοῦ λεγομένου ἐν ὅλῳ εἶναι ἐκείνου, ἐν ᾧ λέγεται εἶναι ὡς ἐν ὅλῳ.⁵⁹

Les choses étant ainsi, homme est dans animal tout entier, c'est-à-dire est inclus par lui comme par un tout; en effet, ce qui est dans un tout est d'une certaine façon partie de l'universel; être dans un tout, en effet, signifie que rien de ce qui est dit être dans le tout ne tombe en dehors de cela dans quoi il est dit être comme dans un tout.

Une interprétation traditionnelle de la syllogistique d'Aristote considère que l'énoncé prédicatif universel, pour prendre cet exemple qui correspond à ce dont il est question dans les textes qu'on vient de citer, identifie ce qui est désigné par les termes sujets à des ensembles d'individus, auxquels serait attribuée la propriété désignée par le prédicat: en d'autres mots, l'énoncé "tout homme est animal" signifierait qu'à tous les hommes, ou à chacun des individus hommes, est attribué le prédicat "animal". Ou encore, si l'on commence par ce qui est prédiqué de manière à intervertir l'ordre des termes, pour reprendre la manière d'écrire de Proba, le prédicat "animal" s'attribue à chacun des individus de l'ensemble des hommes. Ainsi donc que l'écrit G. Granger, selon l'interprétation usuelle, "La proposition prédicative universelle: B appartient à tout A, serait représentée dans un champ comprenant des 'individus' subsumés sous le sujet A, et un prédicat B attribué à chacun de ces individus".⁶⁰ Pourtant il n'est pas évident que la prédication universelle d'Aristote puisse toujours aisément s'interpréter en terme de quantification sur des individus, les lettres utilisées par le philosophe comme symboles de termes ne représentant nullement des variables au niveau du calcul syllogistique, comme on l'a désormais reconnu.⁶¹ Et, ainsi que le remarque encore Granger, Aristote, dans sa syllogistique, traite manifestement sujet et prédicat "comme des concepts de même type, et dont les fonctions sont permutable, comme il arrive nécessairement dans le jeu des trois termes".⁶² Selon l'interprétation de

⁵⁹ *Ibid.*, p. 25.2-5.

⁶⁰ G.-G. Granger, *La théorie aristotélicienne de la science*, Aubier Montaigne, Paris 1976 (Analyses et Raisons), p. 118.

⁶¹ Les lettres utilisées par Aristote dans ses formules syllogistiques sont aujourd'hui plutôt considérées comme des lettres porteuses d'une signification non encore spécifiée, et appelées "dummy letters" par les auteurs de langue anglaise: sur ce point, voir notamment C. Kirwan, *Logic and Argument*, Duckworth, London 1978, p. 1-8, et K.L. Flannery, *Ways into the Logic of Alexander of Aphrodisias*, Brill, Leiden-New York-Köln 1995 (Philosophia Antiqua, 62), p. 114-116 (où l'on trouvera la bibliographie antérieure). Pour sa part Granger, *La théorie aristotélicienne* (cité à la note 60), p. 116, expliquait déjà que "les symboles de termes introduits par Aristote au moyen de lettres ne sont pas *stricto sensu* des variables au niveau du calcul syllogistique. Ce sont des lettres syntaxiques, des symboles d'indéterminées, dont il n'est pas nécessaire de préciser l'identification. La notion de variable est alors reportée au niveau métalinguistique des modèles. Un énoncé prédicatif universel est tel que toute représentation qui le satisfait a même structure que l'emboîtement de deux classes, la représentation du sujet étant incluse dans celle du prédicat. Mais ces classes figuratives des termes doivent être prises en bloc, et nullement identifiées à des classes d'individus: seules les propriétés apparaissent comme des indéterminées du calcul, et le champ des objets d'une représentation est un champ de propriétés".

⁶² Granger, *La théorie aristotélicienne* (cité à la note 60), p. 118.

Granger, les termes d'une proposition prédicative désignent tous deux des propriétés, et "leur rapport est une relation entre propriétés qui constitue le lien spécifique de prédication et n'est envisagé, *dans le syllogisme catégorique*, ni comme exprimant le rapport fonctionnellement dissymétrique d'un individu à une propriété, ni comme sous-tendant le rapport de deux classes d'individus".⁶³

Dans la perspective de ces questions, il est intéressant de relever l'explication proposée par Proba du *dictum de omni et nullo*. Commentant le texte d'Aristote, il écrit:

C'est une même chose, dit-il, qu'une chose soit dans une autre tout entière et qu'une chose soit prédiquée d'une autre tout entière, parce que les <deux formules> se disent de la même proposition. Lorsque, en effet, on commence par le bas, il faut que le sujet participe de la totalité du prédicat, et non pas d'une partie seulement, par exemple: "tout homme est animal, tout animal est substance", tout homme participe de l'animal tout entier, c'est-à-dire de la respiration et de la sensation et de l'être.⁶⁴

Si fugitive soit-elle, cette remarque suggère que Proba s'inscrit ici dans une tradition où ce qui est pris en considération dans l'interprétation d'Aristote, ce ne sont pas des classes d'individus, mais des classes de prédicats ou de propriétés. Le sujet "homme", selon l'explication de Proba, est inclus dans le prédicat homme tout entier, en ce sens que "homme" participe de toutes les propriétés du genre supérieur "animal", dans lequel l'espèce homme est incluse. Proba mentionne la respiration et la sensation, de manière sans doute quelque peu hasardeuse: si cela est vrai pour la sensation, que possède tout animal, cela n'est pas le cas pour la respiration, si l'on s'en rapporte aux travaux sur les animaux d'Aristote, qui faisaient autorité à l'époque de Proba. Du moins, l'idée générale semble être celle-ci: toute chose dont une autre est prédiquée, ou mieux toute chose dont la désignation est en position de sujet pour un prédicat, participe des propriétés de la chose dont la désignation est prédiquée. Et cette interprétation, ainsi que le mot que nous avons traduit par "participer", renvoient selon toute probabilité à l'*Isagoge* de Porphyre, dont la théorie des prédicables sous-tend le commentaire de Proba. Reste encore à comprendre ce que veut dire la déclaration de Proba que "homme" participe de "l'être" de "animal": on pourrait peut-être comprendre l'expression *hoy d-itawhi* comme un équivalent de οὐσία, "substance", c'est-à-dire le genre supérieur à "animal", bien que la mention de "substance" après la respiration et la sensation paraisse un peu déplacée. Peut-être l'expression en question signifie-t-elle simplement "ce qu'il est", signifiant par là toutes les autres propriétés du genre "animal".

Il n'y a dans le commentaire de Proba qu'une brève remarque qui semble signaler un héritage porphyrien, et l'on en pourrait alors douter. Mais le témoignage d'une lecture des modes syllogistiques à travers la hiérarchie porphyrienne des genres et des espèces se manifeste clairement dans le commentaire de Philopon, comparé à celui d'Alexandre. Alors que ce dernier décrit le premier mode concluant de la première figure dans un pur langage aristotélicien, en faisant appel aux lettres et aux termes désignés comme "majeur extrême, mineur extrême, et moyen", Philopon reprend simplement l'énoncé aristotélicien du mode, puis ajoute l'exemple traditionnel (absent en ce lieu chez Aristote et Alexandre), qui rend l'exposé plus clair:

ἐπὶ τῶν ὑλῶν δὲ σαφέστερος ὁ λόγος· οἷον οὐσία κατὰ παντός ζῶου, ζῶον κατὰ παντός ἀνθρώπου, καὶ συνάγεται οὐσία κατὰ παντός ἀνθρώπου· καὶ ἀνάπαλιν πᾶς ἀνθρώπος ζῶον, πᾶν ζῶον οὐσία, πᾶς ἀνθρώπος ἄρα οὐσία (*In An. Pr.*, p. 73.24-27 Busse).

⁶³ Granger, *ibid.*

⁶⁴ Cf. ci-dessous notre traduction, p. 141.

Ensuite il ajoute encore cette remarque touchant la “fabrication” de ce mode syllogistique:

δῆλον δὲ ἐπὶ τούτου τοῦ σχήματος ὡς δεῖ ἐπὶ τοῦ πρώτου τρόπου λαμβάνειν ὄρους, πρῶτον μὲν γενικώτατον, δεύτερον ὑπάλληλον γένος καὶ τρίτον εἰδικώτερον τοῦ μέσου εἶδος (*In An. Pr.*, p. 73.27-30 Busse).

S’agissant de la première figure, il est apparaît clairement comment, dans le premier mode, il faut prendre les termes: pour le premier le genre le plus général, pour le second le genre qui lui est inférieur, et pour le troisième l’espèce la plus inférieure du moyen.

Les mêmes types d’explication qui mettent en œuvre les prédicables porphyriens propres à guider la composition des syllogismes se trouvent aussi dans le commentaire de Philopon à propos des autres modes et des autres figures, moyennant les modifications appropriées pour chacun d’eux. Ce recours à la théorie porphyrienne des prédicables pour décrire les modes syllogistiques manifeste la prégnance de l’*Isagoge* dans la lecture faite de certains aspects de la logique aristotélicienne par certains philosophes dans l’antiquité tardive. Philopon en porte le témoignage exemplaire dans les textes auxquels nous avons fait allusion. Pour sa part, Proba en conserve une trace légère dans sa remarque citée plus haut à propos de l’interprétation du *dictum de omni*.

Les manuscrits

Quatre témoins du texte sont identifiables:

– Bedjan (Bdj) Édition procurée par A. van Hoonacker, à partir d’un manuscrit en sa possession, dont la trace est aujourd’hui perdue malheureusement.⁶⁵ Dans ces conditions il est d’autant plus regrettable que l’éditeur, s’il donne une description du contenu du manuscrit, ne se prononce pas sur la datation de la copie. Il reproduit toutefois une brève notice portée à la fin du manuscrit, qui indique que celui-ci provenait des couvents de Saint-Georges et Sainte-Barbe de la ville de Karamlish. Ce manuscrit, écrit en caractères “nestoriens” sur papier, selon van Hoonacker, contenait une suite de traités consacrés à la logique:

- une traduction des *Catégories* d’Aristote, sans nom d’auteur, mais identique, selon van Hoonacker, à celle que contient le manuscrit de Berlin, *Sachau* 226, fol. 11-32. Nous savons donc aujourd’hui qu’il s’agit de la version de Jacques d’Édesse.⁶⁶

- deux scholies sur les *Catégories*, dont la seconde est attribuée à Eusèbe d’Alexandrie. Ajoutons aujourd’hui que cette scholie est, selon toute vraisemblance, identique à celle qui a été éditée, avec la même attribution, par G. Furlani.⁶⁷

⁶⁵ Toutes nos informations proviennent, sauf ajout de notre part, de la préface de A. van Hoonacker, “Le traité du philosophe syrien Probus sur les *Premiers Analytiques* d’Aristote”, *Journal Asiatique* 16 (1900), p. 70-166, aux p. 70-4, où l’on trouvera une description plus détaillée. Sur le possesseur du manuscrit, voir la notice de H.L. Murre-van den Berg, “Bedjan, Paul (1838-1920)”, dans *Gorgias Encyclopedic Dictionary of the Syriac Heritage*, Gorgias Press, Piscataway NJ 2011, p. 65-6.

⁶⁶ On peut trouver une liste des manuscrits contenant la traduction des *Catégories* par Jacques d’Édesse, avec une étude des relations entre ces manuscrits, dans D. King, *The Earliest Syriac Translation of Aristotle’s Categories*. Text, Translation and Commentary, Brill, Leiden-Boston 2010 (Aristoteles Semitico-Latinus, 21), p. 282-96.

⁶⁷ G. Furlani, “Uno scolio d’Eusebio d’Alessandria alle *Categorie* d’Aristotele in versione siriana”, *Rivista Trimestrale di Studi Filosofici e Religiosi* 3 (1922), p. 1-14. Cette même scholie se trouve dans le manuscrit de Berlin, *Petermann* 9 (n° 88 dans le catalogue de E. Sachau, *Verzeichnis der syrischen Handschriften der Königlichen Bibliothek zu Berlin*, A. Asher & Co.,

- le commentaire de Paul le Perse sur le *Peri Hermeneias*, traduit du persan en syriaque par Sévère Sebokht, évêque de Qennesrin.⁶⁸ Selon la description de van Hoonacker, ce commentaire était suivi d'un appendice comprenant deux textes:

1. "des éclaircissements composés par Abraham à l'usage des étudiants".

2. "un court supplément d'explication par Jesubokht".⁶⁹

- la lettre de Sévère Sebokht à Aitilaha, évêque de Ninive, où l'auteur traite "des propositions dans le livre *Peri Hermeneias*". Cette lettre a été éditée, traduite et commentée par nous-même.⁷⁰

- L'"explication du traité sur les *Analytiques* composée par Proba", dont nous proposons, dans la présente étude, une édition révisée, avec une nouvelle traduction et un commentaire.

- Le "traité sur les syllogismes d'après les *Premiers Analytiques*" par Sévère Sebokht.⁷¹

Le village de Karamlish, situé à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Mossoul, fut un centre nestorien important à l'époque du patriarche syro-oriental Denha II († 1381/2), habité également par des populations syro-orthodoxes et arméniennes.⁷² Entre le XVII^e et le XIX^e siècle, un grand nombre de manuscrits y furent copiés, notamment pour les églises de Saint-Georges et de Sainte-Barbe, et une importante collection fut ainsi constituée en ces lieux.⁷³ Il y a donc des raisons de penser que le manuscrit qui fut en possession de Bedjan datait de la période des XVIII^e/XIX^e siècles.

Le cœur du manuscrit contient des textes sur les *Catégories*, sur le *Peri Hermeneias*, et sur les *Premiers Analytiques*. Il représente clairement un cursus scolaire, touchant l'essentiel de l'étude de la logique aristotélicienne. À noter à ce sujet un petit texte en vers "signalant au maître les défauts auxquels il pourra reconnaître le disciple incapable ou indigne".⁷⁴

On notera que, d'après les indications de pagination de van Hoonacker, les deux parties du commentaire se suivaient selon l'ordre normal, dans le manuscrit Bedjan.

- Berlin, Staatsbibliothek, *Sachau* 226 (B), (no 89 dans le catalogue Sachau⁷⁵), fol. 79r-87v pour la première partie du commentaire de Probus sur les *Premiers Analytiques*, et fol. 55v-63v pour

Berlin 1899, vol. 1, p. 321-35, aux p. 326-7); voir aussi H. Hugonnard-Roche, "Eusèbe d'Alexandrie?", dans Goulet (éd.), *DPhA*, III (2000), p. 356-58.

⁶⁸ Sur ce traité, on peut lire H. Hugonnard-Roche, "Sur la lecture tardo-antique du *Peri Hermeneias* d'Aristote: Paul le Perse et la tradition d'Ammonius. Édition du texte syriaque, traduction française et commentaire de l'*Élucidation* du *Peri Hermeneias* de Paul le Perse", *Studia graeco-arabica* 3 (2013), p. 37-104.

⁶⁹ À Isho'bokht de Rev Ardashir, évêque métropolitain de Fars, sont attribuées des scholies sur les *Catégories*: voir A. Baumstark, *Geschichte* (cité à la note 11), p. 215-6, et n. 2 p. 218 pour l'indication des manuscrits contenant ce texte. Sur l'auteur, voir L. Van Rompay, "Isho'bokht of Rev Ardashir", dans *Gorgias Encyclopedic Dictionary* (cité à la note 65), p. 216.

⁷⁰ H. Hugonnard-Roche, "L'épître de Sévère Sebokht à Aitilaha sur le *Peri Hermeneias*. À propos des propositions métathétiques et privatives, et de l'existence du possible", in A. Straface - C. De Angelo A. Manzo (éd.), *Labor limae*. Atti in onore di Carmela Baffioni, Prefazione di W. Madelung, *Studi magrebini* N.S. XII-XIII, Napoli 2014-2015, p. 337-60.

⁷¹ Van Hoonacker, *Le traité* (cité à la note 65), signale (p. 74 n. 2) que le même traité se trouve dans le manuscrit de Berlin, *Sachau* 226; d'autres manuscrits sont signalés par Baumstark, *Geschichte* (cité à la note 11), p. 246 n. 11, auxquels il faut ajouter le manuscrit de Birmingham, *Mingana syr* 44.

⁷² Cf. J.M. Fiey, O.P., *Assyrie chrétienne. Contribution à l'étude de l'histoire et de la géographie ecclésiastiques et monastiques du nord de l'Iraq*, vol. 2, Imprimerie catholique, Beyrouth 1965 (Recherches publiées sous la direction de l'Institut de lettres orientales de Beyrouth, 23), p. 400-15; A. Harrak, "Karamlish", *Gorgias Encyclopedic Dictionary* (cité à la note 65), p. 242.

⁷³ Cf. D. Wilmshurst, *The Ecclesiastical Organisation of the Church of the East, 1318-1913*, Peeters, Louvain 2000 (Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium, 582, Subsidia 104), p. 8-15, 218-21.

⁷⁴ Cf. van Hoonacker, *Le traité* (cité à la note 65), p. 71-72.

⁷⁵ *Sachau*, *Verzeichniss* (cité à la note 67), vol. 1, p. 335-38.

la seconde partie. Le manuscrit contient aussi le commentaire de Proba, désigné comme prêtre, archiâtre et archidiacre d'Antioche, sur l'*Isagoge* de Porphyre; deux vies d'Aristote, dont le texte est édité par Sachau dans son catalogue, p. 335-336; la traduction syriaque des *Catégories* d'Aristote par Jacques d'Édesse; la traduction syriaque de la grammaire de Denys le Thrace par Joseph Huzoyo; le traité sur les syllogismes de Sévère Sebokht; l'épître du même Sévère Sebokht à Aitilaha. La souscription du dernier texte, l'épître à Aitilaha, indique que le manuscrit a été copié par un certain Elias Hôhô d'Alqoš. La copie daterait vraisemblablement de l'année 1882 selon Sachau, qui s'appuyait sans doute sur la comparaison de ce manuscrit avec d'autres manuscrits provenant d'Alqoš à pareille époque.

Le contenu du manuscrit montre, à nouveau, qu'il représente une tradition scolaire, qui couvre la partie de l'*Organon* "aristotélien" traditionnel, allant de l'*Isagoge* aux *Analytiques*.

– Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, *Vaticanus sir.* 593 (V), fol. 181r-186r pour la seconde partie du commentaire de Proba, fol. 186r-192v pour la première partie du même commentaire. Ce manuscrit de 234 folios numérotés est formé de trois parties, dont la troisième (fol. 155r-234v) contient le texte de deux vies d'Aristote, la traduction des *Catégories* par Jacques d'Édesse, la version syriaque de la grammaire de Denys le Thrace par Joseph Hūzāyā, le traité de Proba sur les *Analytiques*, et le *Livre du commerce des commerces* de Bar Hebraeus. La première partie porte un *colophon* au fol. 62r, indiquant que la transcription du texte qui précède (une explication des offices due à Mar 'Abdisho' bar Brikha) fut faite à Mossoul et achevée en 1917.⁷⁶ La troisième partie qui contient le traité de Proba n'est pas de la même main, mais elle est copiée sur le même papier quadrillé, de type "écolier", et elle a très vraisemblablement été copiée à une date proche.

– Alqosh, Notre-Dame des Semences, 55 (A), dans le catalogue de Jac.-M. Vosté, "Catalogue de la bibliothèque syro-chaldéenne du couvent de Notre-Dame des Semences près d'Alqoš (Iraq)", *Angelicum* 5, fasc. 1 (1928), p. 3-36, à la p. 24. D'après la description de Vosté, ce manuscrit contiendrait l'"explication du deuxième livre des analytiques" attribuée à Probus; le traité sur les syllogismes attribué à Sévère Sebokht; "l'explication des analytiques par Probus", c'est-à-dire certainement la première partie de l'"explication" susdite; la lettre de Sévère Sebokht "à un évêque de Ninive sur la *prūtāsīs* dont il est question dans le *peri-hermeneias*", c'est-à-dire une copie de la lettre à Yonan⁷⁷; le *Livre du commerce des commerces* de Bar Hebraeus. D'après la description de Vosté, ce manuscrit fait partie d'un groupe de cinq manuscrits de logique, datant tous de la même époque que le premier d'entre eux (numéroté LI dans le catalogue), qui a été écrit en 1822.⁷⁸ Les manuscrits de Notre-Dame des Semences ont été un temps emportés et déposés au monastère de Saint-Georges à Mossoul, puis au monastère chaldéen de Bagdad,⁷⁹ d'où ils ont été retirés, mais leur trace est aujourd'hui perdue. Nous n'avons donc pas eu accès au manuscrit A.

⁷⁶ Voir la description détaillée du manuscrit par Arn. Van Lantschoot, *Inventaire des manuscrits syriaques des fonds Vatican (460 [corr. ex 490] – 631), Barberini oriental et Neofiti*, Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano 1965 (Studi e Testi, 243), p. 121-23. Sur 'Abdisho', voir la notice de J.W. Childers, "'Abdisho' bar Brikha", *Gorgias Encyclopedic Dictionary* (cité à la note 65), p. 3-4.

⁷⁷ Édition et traduction, avec commentaire, par Hugonnard-Roche, "Questions de logique au VII^e siècle" (cité à la note 23), p. 53-104.

⁷⁸ Vosté, *Catalogue*, p. 22-23.

⁷⁹ Cf. King, *The Earliest Syriac Translation* (cité à la note 66), p. 283 n. 3.

Comparaison des manuscrits

On remarquera d'abord la semblable disposition, dans Bdj, B et A, des deux parties du commentaire de Proba sur les *Analytiques*, qui enserrant le traité de Sévère Sebokht sur les *Analytiques*, la seconde partie de l'ouvrage de Proba étant placée en tête de cet ensemble. Les manuscrits B et A provenant d'Alqosh, et ayant été écrits vers la même époque, on est porté à attribuer à Bdj une semblable provenance, à moins que ce dernier ne soit l'une des sources des écrits logiques copiés à Alqosh au tournant des XIX^e et XX^e siècles. Dans V, le commentaire de Proba n'est pas accompagné du traité de Sévère, mais il est remarquable que les deux parties du commentaire soient écrites à nouveau dans l'ordre inverse de leur ordre normal de lecture.

D'autre part, les trois manuscrits Bdj, B et V, présentent la même importante lacune dans la description des points à établir avant l'examen de tout ouvrage, – lacune qui commence au cours de l'exposé du but et qui ne prend fin que dans celui de la division en chapitres. Ce sont presque entièrement six des sept points qui manquent dans le texte, soit l'équivalent probablement du contenu d'un folio du manuscrit source, peut-on supposer. Ces trois manuscrits ont donc un ancêtre commun, et il y a tout lieu de penser qu'il en allait de même du manuscrit A, qui appartenait au même milieu d'origine que B et V (et sans doute Bdj), comme on vient de le voir.

Une autre lacune commune atteste de même la parenté des manuscrits Bdj, B et V (note 28 de l'édition, et note 83 de la traduction). De même, une itération commune atteste la parenté de Bdj et B (note 11 de l'édition), mais les omissions de quelques mots, propres à Bdj ou à B, montrent qu'aucun des deux n'est une copie de l'autre. Des omissions plus ponctuelles, comme on peut les lire dans l'apparat, montrent en outre qu'aucun des trois manuscrits Bdj, B et V, n'est la copie directe d'un autre d'entre eux.

L'édition du texte

L'édition de A. van Hoonacker a été faite sur la base du manuscrit Bdj, avec quelques variantes en notes, tirées du manuscrit B. Notre propre édition est faite sur la base de celle de Bedjan, car il nous a paru inutile de chercher à donner la priorité à l'un ou l'autre des deux autres manuscrits (B ou V), dans la mesure où ceux-ci sont très tardifs et ne peuvent guère être considérés, en tout état de cause, comme antérieurs à celui utilisé par Bedjan, ou représentant une tradition antérieure à ce manuscrit, même si nous ignorons la date de ce dernier. En outre, les variantes entre les manuscrits B et V, et le texte de Bedjan, sont minimales et ne remettent pas en cause le sens du texte. Il était donc plus sage de partir du texte déjà édité, auquel nous apporterons peu de modifications. Nous n'avons pas jugé indispensable de normaliser l'orthographe, et nous reprenons celle de Bdj, sans relever dans l'apparat les variantes purement orthographiques, comme l'absence d'écriture du *yūdh* dans le mot *eskimo*, par exemple, ou celle du *yūdh* encore dans l'écriture de la lettre *bēth* (*byt*). Nous n'avons pas relevé non plus certaines ponctuations diacritiques manifestement fautives, marquant à tort un pluriel, par exemple.

Note sur la traduction

La traduction de van Hoonacker est dans l'ensemble de bonne qualité. Nous avons librement repris parfois certaines formules heureuses de sa traduction, sans chercher à nous en démarquer pour le simple souci de la renouveler. En revanche nous nous sommes attachés à corriger les erreurs et nous avons adopté un certain nombre d'expressions techniques, plus précises ou plus conformes à la théorie syllogistique aristotélicienne. D'autre part la traduction de van Hoonacker ne comporte que

peu de notes, si ce n'est dans un nombre de cas limité, en particulier là où le texte est de prime abord peu compréhensible. Notre effort a donc porté tout particulièrement sur le commentaire du texte, et nous avons entrepris de le confronter systématiquement avec les textes des commentateurs grecs de la tradition néoplatonicienne alexandrine, représentée par Ammonius et ses successeurs. Les résultats de ces comparaisons figurent dans le commentaire qui fait suite à la traduction.

Nous ferons ici deux remarques sur des points particuliers de traduction. Nous utilisons en parallèle les mots “analyse” et “synthèse” d'une part, “résolution et composition” d'autre part, selon le contexte, en privilégiant notamment le mot “résolution” pour préserver la parenté linguistique du mot syriaque ainsi traduit avec d'autres mots syriaques de même racine, traduits aussi par des mots apparentés en français comme “résoudre”. Sur ce sujet nous pouvons nous prévaloir, pensons-nous, des équivalences énoncées dans les *Réponses aux secondes objections* qui accompagnent les *Méditations métaphysiques* de Descartes, où l'on peut lire: “La manière de démontrer est double: l'une se fait par l'analyse ou résolution, et l'autre par la synthèse ou composition”.⁸⁰

Nous traduisons le mot *prūtāsīs*, pure transcription du grec *πρότασις*, en général par “proposition”, mais lorsqu'il désigne la proposition spécifiée dans le rôle de prémisses d'un argument, nous le traduisons par “prémisse”. Nous suivons en cela l'usage qui a été celui des traducteurs des premiers chapitres du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise sur les *Premiers Analytiques*.⁸¹ Comme le remarquent les traducteurs, il n'est pas toujours aisé de savoir si le mot *πρότασις* signifie “prémisse” plutôt que “proposition” dans le texte d'Alexandre, mais le lecteur sait que la traduction représente le grec *πρότασις*. Il en va de même pour *prūtāsīs* dans le texte de Proba, et l'on peut faire une remarque analogue à propos de notre traduction.

⁸⁰ Descartes, *Ceuvres*, IX.1, *Méditations*, trad. française, éd. Ch. Adam et P. Tannery, nouvelle éd. mise à jour par B. Rochot, Vrin - CNRS-Éditions, Paris 1964, p. 121.

⁸¹ Cf. *Alexander of Aphrodisias. On Aristotle Prior Analytics* (cité à la note 22), trad. Barnes, p. 22.

<Explication du livre des Analytiques>

Avec l'aide de notre Seigneur, je transcris l'explication du livre des *Analytiques*, composée par le savant Proba.

Il y a sept points principaux qu'avant <l'explication de> tout ouvrage il convient de poser,¹ comme nous l'avons appris dans le traité qui précède celui-ci:² le but, l'utilité, le rang <dans l'ordre de lecture>, par qui il est composé, la raison du titre, la division en chapitres, à quoi il se rapporte.³

Le but. Le but donc de ce livre est de nous enseigner le syllogisme en général.⁴ En effet, il y a trois sortes de syllogismes: apodictique, dialectique, sophistique.⁵ [lac]

Telle étant donc la division en chapitres, il nous faut savoir que le titre de ce livre est *Analytika*, c'est-à-dire "résolution". Et l'on demande, étant donné que <l'auteur> divise <son ouvrage> en trois chapitres, pourquoi il a laissé de côté le premier et celui du milieu, et a nommé <l'ouvrage> d'après le dernier.⁶ Nous disons que c'est soit parce que <ce chapitre est celui> dont il a le plus fréquemment fait usage, soit en raison de sa difficulté.⁷ Lorsque, en effet, il y a composition et résolution, parfois la composition est plus difficile que la résolution, et parfois la résolution est plus difficile que la composition. Mais lorsque les deux sont difficiles, la résolution est plus difficile que la composition. Par exemple, la composition de la maison est plus difficile que sa résolution, et la résolution de l'eau et du vin est plus difficile que la composition. Alors, en effet, que la construction de la maison est difficile, et que la résolution de l'eau et du vin est difficile, la résolution de l'eau et du vin est beaucoup plus difficile que la construction de la maison.⁸

A quoi <le livre> se rapporte. On demande à quoi se rapporte ce livre. Nous disons qu'il se rapporte à la logique. Mais on demande ce qu'est la logique: or donc une partie de la philosophie ou bien un instrument de celle-ci? En effet, les stoïciens disent qu'elle est une partie de la philosophie, Aristote qu'elle est un instrument, Platon qu'elle est un instrument et une partie.⁹

Les stoïciens cherchent à montrer qu'elle est une partie de la philosophie au moyen de deux arguments. Le premier argument est que toute chose dont une discipline fait usage, et qui n'est en aucune façon partie d'une autre discipline ni partie d'une partie de la discipline qui en fait usage, est nécessairement une partie de la discipline qui en fait usage. Ainsi l'astronomie fait usage de la logique, en tant que celle-ci est une partie de la philosophie. Que la logique ne soit pas une partie d'une autre discipline, ils l'ont laissé comme évident. Mais qu'elle ne soit pas partie de partie, ils cherchent à le montrer comme ceci: la philosophie se divise en théorie et pratique, et chacune d'elle a un sujet et une fin. Par exemple, de même que l'art de la médecine a pour sujet les corps des hommes et pour fin la santé – tout son soin en effet est de produire ou de conserver la santé dans les corps humains –, de même la théorie a pour sujet toutes les choses qui sont et pour fin la connaissance vraie de ces choses. Quant à la pratique, elle a pour sujet les âmes des hommes et pour fin leur ornement. Or la théorie et la pratique font pareillement usage de la logique, qui n'est partie d'aucune d'elles. Donc la logique n'est pas partie de partie de la philosophie.¹⁰

Nous leur disons: votre division est incomplète. Il vous fallait dire en effet que toute chose dont une discipline fait usage et qui n'est pas partie d'une autre discipline, ni partie de partie de celle-ci, ni instrument <de la discipline en question>, est une partie de celle-ci. Soit en effet l'art de la médecine: elle fait usage du scalpel, qui n'est pas partie d'une autre discipline, ni partie de partie de celle-ci, ni partie de l'art de la médecine. Votre division donc ne tient pas.¹¹

Le second argument, les stoïciens le disposent de la manière suivante: toute chose qu'une discipline produit est une partie de celle-ci. Nous disons que cette division non plus ne tient pas.¹² Soit en effet l'art de la médecine: comme on l'a dit, elle produit le scalpel, qui n'est pas partie d'elle.¹³

Aristote, d'autre part, cherche à montrer que la logique est instrument de la philosophie de la manière suivante: toute chose dont une discipline fait usage et qui est en vue de cette discipline est nécessairement inférieure à la discipline qui en fait usage; par exemple, l'art de l'équitation fait usage de la fabrication des rênes. Si donc la grammaire et la rhétorique et ces autres <disciplines> font usage de la logique, qui est aussi en vue d'elles, il se trouverait une partie de la philosophie qui serait inférieure à la grammaire et à la rhétorique, ce qui est absurde.¹⁴

Platon, d'autre part, dit que <la logique> est instrument et partie, instrument lorsque nous considérons les règles en tant que règles, par exemple <la règle> que de deux affirmatives universelles on conclut une affirmative universelle;¹⁵ partie, lorsque nous étudions l'universel et le particulier au point de vue de ce qui les rapproche et que nous étudions aussi l'universel et le particulier au point de vue de ce qui les éloigne l'un de l'autre¹⁶ – ce que la philosophie est seule à connaître. Non seulement, en effet, les choses sont connues, mais aussi la ressemblance et la distance qu'elles ont entre elles. Et il n'est pas absurde non plus que la mère de toutes les disciplines fasse un instrument à son propre usage et à celui des autres disciplines, en vue de leur institution et de leur conservation. Ce qu'il fallait dire avant <l'étude de> ce livre, nous l'avons dit.

Fin des prolégomènes au commentaire qui explique la raison du livre des *Analytiques*.

Espèces du syllogisme¹⁷

- apodictique: celui-ci toujours dit vrai
- dialectique: dans la plupart <des cas > dit vrai
- sophistique: dans la plupart <des cas> dit faux¹⁸

Autre exposé sur le syllogisme du point de vue de celui qui connaît, de la connaissance, et de ce qui est connu.¹⁹

Les <facultés> cognitives sont <les suivantes>:

- l'intellect n'a pas besoin du syllogisme pour connaître
- la pensée discursive fait le syllogisme apodictique
- la puissance de conjecture fait le syllogisme dialectique
- l'imaginative et le sens font le syllogisme sophistique.²⁰

Toute connaissance quelle qu'elle soit:

- est ou bien solidement établie et elle fait le syllogisme apodictique
- ou bien difficile à défaire et elle fait le syllogisme dialectique
- ou bien facile à défaire et elle fait le syllogisme sophistique.²¹

Tout ce qui est

- ou bien est nécessairement et fait le syllogisme apodictique
- ou bien est possible et fait le syllogisme dialectique
- ou bien est impossible et fait le syllogisme sophistique.²²

5 אֲנִי מֵעַתָּה אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי
 10 וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי
 15 וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי
 20 וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי
 25 וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי
 30 וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי
 35 וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי
 40 וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי כִּי אֶפְתָּח אֶת-פִּי וְאֶבְרַח אֶת-לִבִּי

24 אבד Bdj] אבד BV || 37 אבד BdjV] אבד B.

Explication du livre des *Analytiques*.

Venons-en donc au corps du livre. Il nous faut savoir que dès l'abord <Aristote> cherche à nous enseigner le but du livre, et l'énumération de neuf points qui se rapportent au but, et ce qu'est la proposition.

Il dit donc que son but est de traiter du syllogisme apodictique. On demande comment, alors que lui-même a dit que son but est de traiter du syllogisme apodictique, nous pouvons dire que son but est de traiter du syllogisme en général.²³ Nous disons que, de même que le scalpel a pour but premier de faire la saignée, et pour but second de procurer la guérison, de même Aristote a pour but premier de traiter du syllogisme en général, et pour but second de traiter du syllogisme apodictique.²⁴

L'énumération de neuf points qui a été dite est celle-ci: qu'est ce que la proposition? qu'est-ce que le terme? qu'est-ce que le syllogisme? C'est à bon droit qu'il a examiné ces points: la proposition est étudiée en tant qu'elle est partie du syllogisme, le terme en tant qu'il est partie de la proposition, et le syllogisme est étudié en tant qu'il est le but visé <par le livre>.²⁵

Les six autres points sont ceux-ci: qu'est-ce que le syllogisme parfait? qu'est-ce que le syllogisme imparfait? qu'est-ce que "universel" et qu'est-ce que "non universel"? qu'est-ce que <être dit> de tout et <être dit> d'aucun?²⁶

Certains sont dans le doute, se demandant pourquoi il a placé la proposition en première position, puis le terme, puis le syllogisme. Pourquoi, en effet, n'a-t-il pas commencé par les choses simples, pour en venir ensuite aux composées, ou bien pourquoi, ayant commencé par les composées, n'a-t-il pas d'abord terminé son exposé sur les composées, pour en venir ensuite aux simples?²⁷

À ce doute, nous répondons par trois solutions. D'abord qu'il s'est servi de manière inusitée du mot "terme" pour <désigner> la partie de partie du syllogisme, non point en effet que ce mot "terme" soit inusité, mais lui le premier s'en est servi ainsi de manière inusitée, et c'est pourquoi il ne l'a pas placé en première position.²⁸

Deuxièmement nous disons que *thūmo* ["terme"] est homonyme et se dit de choses multiples. On appelle *thūmo*, en effet, le discours définitionnel qui porte sur la nature <de la chose>, et aussi la délimitation des terres, et les extrémités et limites des figures. Et il ne convenait pas qu'il commençât par un mot homonyme.²⁹

Troisièmement nous disons que, lorsqu'il fait porter son enseignement sur le terme, il a besoin de la proposition, de même que nous nous avons besoin de "animal" lorsque nous exposons la définition de "homme". C'est pourquoi il a d'abord mentionné la proposition avant le terme.³⁰

Certains encore sont dans le doute, <pensant> qu'Aristote, aimant la concision, n'aurait point dû parler des mêmes choses à plusieurs reprises, alors qu'ayant traité des voix simples dans les *Catégories* et dans le *Peri Hermeneias*, il en traite encore ici.³¹

Nous répondons que dans les *Catégories* il ne les a pas prises comme parties, mais seulement comme vocables simples,³² et dans le *Peri Hermeneias* comme parties de l'affirmative et de la négative, et c'est pourquoi il y nomme *phasis* le nom et le verbe.³³ Mais ici il comprend le nom et le verbe comme partie de partie du syllogisme.³⁴

La définition de la proposition est: "phrase affirmative et négative <disant> quelque chose de quelque chose, qu'elle soit universelle ou particulière ou indéfinie".³⁵

Certains blâment cette définition comme défectueuse selon la qualité et la quantité. La qualité est défectueuse car, lorsqu'il a dit "quelque chose de [= sur] quelque chose", il n'a pas ajouté "quelque chose [séparée] de quelque chose", ce qui est le propre de la négation.³⁶

Nous répondons que premièrement il a mentionné la négation, en disant "négative"; que deuxièmement ce qu'il a dit "quelque chose de quelque chose" est <à entendre> en commun de l'affirmation et de la négation. Celui en effet qui dit "Socrate marche" et celui qui dit "Socrate ne marche pas" prédisent <l'un et l'autre quelque chose> de Socrate, <l'un> qu'il marche, <l'autre> qu'il ne marche pas.³⁷

La quantité, d'autre part, est défectueuse parce que, lorsqu'il a dit "universelle ou particulière ou indéfinie", il aurait fallu qu'il dise "et singulière".³⁸

Nous répondons que peut-être, en disant "particulière", il y a inclus la singulière; ou bien, ce qu'il est vrai de dire, il n'a pas mentionné la singulière, parce que les philosophes s'occupent de choses générales, et les choses qui sont mentionnées à l'aide d'une particulière sont générales en quelque manière: "quelque", en effet, et "non tout" se disent en commun de "homme", de "taureau" et de "cheval".³⁹

Il nous enseigne d'autre part en quoi le syllogisme apodictique se différencie du syllogisme dialectique, et il dit qu'il s'en différencie par l'usage et par la fin.⁴⁰ Par l'usage, car l'apodictique assume des notions communes ou ce qui est connu à partir de notions communes,⁴¹ et fait ainsi le syllogisme, tandis que le dialectique, en questionnant, assume une partie d'une contradiction, et fait ainsi le syllogisme. Par la fin, <le syllogisme apodictique diffère du syllogisme dialectique>, car l'apodictique dit toujours vrai, tandis que le dialectique ne dit pas toujours vrai.⁴²

Certains recherchent pourquoi il n'a pas différencié le syllogisme sophistique du syllogisme apodictique, comme il a différencié le dialectique de l'apodictique.⁴³

Nous répondons que le syllogisme sophistique est très éloigné de l'apodictique, et que la différence en est évidente pour tous. Il appartient, en effet, à l'art <sophistique> de montrer l'unité des choses très éloignées les unes des autres, tout de même que la différence de celles qui sont très rapprochées.⁴⁴

Après avoir fait porter son enseignement sur la proposition, <Aristote> cherche à nous enseigner ce qu'est le terme, et il dit: "j'appelle terme ce en quoi se résout la proposition, ainsi ce qui est prédiqué et ce dont cela est prédiqué, que "est" ou "n'est pas" réalise soit l'adjonction <d'un terme à l'autre> soit leur séparation".⁴⁵ Le fait qu'il a dit "j'appelle" montre que, même s'il n'a pas lui-même institué le nom "terme", il l'a le premier utilisé pour <désigner> la partie de la proposition.⁴⁶

Il a fait cela, d'autre part, à l'imitation des géomètres; puisqu'en effet il a nommé les syllogismes figures, il était juste qu'il appellât "termes" leurs extrémités et leurs limites. Les géomètres, en effet, nomment "termes" les limites des figures.⁴⁷ Ainsi Euclide dit: "j'appelle figure ce qui est circonscrit par un ou par plusieurs 'termes'".⁴⁸ Ce nom d'ailleurs est emprunté aux "termes" des terres: de même, en effet, que les "termes" sont les limites des terres, de même ici aussi ces "termes" sont des limites, et il n'y a rien à assumer hors d'elles.⁴⁹ En effet, le syllogisme composé se résout en syllogisme simple,⁵⁰ le syllogisme simple en propositions, et la proposition en termes; on ne peut résoudre le terme en autre chose, même si les grammairiens divisent la *lexis*⁵¹ en vue de l'examen des écrits. Les philosophes, en effet, font porter leur attention sur les significations des choses, et non sur les écrits.⁵²

Quant à ce qu'il a dit: "que 'est' ou 'n'est pas' réalise soit l'adjonction <d'un terme à l'autre> soit leur séparation", Alexandre dit que par là il signifie l'affirmation et la négation.⁵³ Certains disent que ce n'est pas vrai, car s'il avait voulu signifier cela, il aurait suffi qu'il dise: "lorsque 'est' ou 'n'est pas' est ajouté". Lorsqu'en effet "est" est ajouté, cela produit une affirmation, et "n'est pas" produit une négation, comme <lorsqu'on dit>: "Socrate est philosophe", "Socrate n'est pas philosophe".⁵⁴

Certains disent qu'Alexandre a bien dit. Lorsque "est" ou "n'est pas" est ajouté, une affirmation ou une négation est produite, qui a pour troisième <élément> ce qui est co-prédiqué.⁵⁵ Lorsque <"est" ou "n'est pas"> est séparé, une affirmation ou une négation métathétique est produite, comme <lorsqu'on dit> par exemple "Socrate est non-juste" et "Socrate n'est pas non-juste". Par cela, effet, que l'on a dit: "Socrate est non-juste", le fait d'être juste est séparé de lui, et si c'est l'autre cas, c'est l'inverse.⁵⁶

D'autres expliquent autrement la phrase <d'Aristote> et disent qu'il a écrit cela par amour de la concision.⁵⁷ Puisque, en effet, il y a deux couples d'opposés, l'addition et la soustraction <d'un côté>, la composition et la séparation <de l'autre>, il lui a suffi que de chaque couple il prît un <membre> opposé, puisqu'au moyen de l'un il amène l'autre; en effet, en disant addition, il amenait aussi la soustraction, et en disant séparation, il amenait la composition, c'est-à-dire l'union. Grâce à ce que nous avons dit, toutes les propositions sont incluses.⁵⁸ En effet, lorsque "est" ou "n'est pas" est ajouté, sont produites les propositions qui ont comme troisième <élément> ce qui est co-prédiqué; lorsque "est" ou "n'est pas" est soustrait, sont produites les propositions <constituées> du sujet et du prédicat seulement.⁵⁹ En outre, lorsque "est" ou "n'est pas" est composé, sont produites les propositions métathétiques et celles que nous avons appelées modales:⁶⁰ "Socrate est utilement non-injuste", "Socrate n'est pas utilement non-injuste",⁶¹ et les non modales métathétiques.⁶² Lorsque "est" ou "n'est pas" est séparé, sont produites les propositions simples modales.⁶³

Certains définissent autrement le "terme"⁶⁴, et disent: "le terme est ce sans quoi il n'y a pas de proposition". Ils ont raison de dire que sans lui il n'y a pas de proposition, mais cela ne nous suffit pas pour définir le terme, de même qu'il ne suffit pas qu'on dise que la définition de "homme" est "animal", sans lequel il n'est pas possible que soit produite la définition de "homme". En effet, "animal" ne suffit pas pour poser <la définition de> "homme"; de même, les termes, de quelque manière qu'il soient pris, ne suffisent pas pour poser la proposition: il est nécessaire, en effet, que l'un ait la position de sujet, l'autre celle de prédicat.⁶⁵

Ainsi donc il faut dire que, par les mots "est" ou "n'est pas" est ajouté", <Aristote> signifie toute proposition qui a un troisième <élément> co-prédiqué; et par les mots "est séparé", il signifie toute proposition qui n'a pas "est" ou "n'est pas".⁶⁶

Après avoir parlé de la proposition et du terme, <Aristote> veut nous enseigner le syllogisme et il dit: "le syllogisme est un discours dans lequel, certaines choses ayant été posées, quelque autre chose que les choses posées survient nécessairement, du fait qu'elles sont".⁶⁷ Il dit "posées" pour "assertées", et par là il a distingué le syllogisme de la proposition. En effet, même si la proposition est un discours, et même si y sont posées plusieurs choses, à savoir les termes, pourtant ces choses ne sont pas des assertions, du fait qu'elles ne signifient pas le vrai ou le faux.⁶⁸

<Certains> disent: pourquoi dit-il "assertées" et n'a-t-il pas dit "assertée"? Nous répondons: pour distinguer son syllogisme de celui des rhéteurs,⁶⁹ et du syllogisme hypothétique. Les rhéteurs, en effet, posent une chose seulement et aussitôt forment leur syllogisme. Par exemple, Eschine,⁷⁰ disent-ils, a reçu des biens de Philippe, donc il est un traître; un tel est très soigneux de sa personne, donc il est adultère.⁷¹ Ils font cela, ou bien parce qu'ils prétendent que pour l'accusation comme pour la défense il n'y a guère de place pour s'étendre beaucoup en longueur et que par conséquent ils seraient contraints d'abrégier leurs discours;⁷² ou bien parce qu'ils ne chercheraient pas à montrer qu'ils forment des syllogismes, afin de n'être pas supposés vaincre par l'art des paroles ou par l'artifice, et non parce qu'ils détiennent la vérité;⁷³ ou bien parce qu'ils honorent les juges, en sorte qu'il ne convient pas qu'ils leur disent ce qui est généralement connu;⁷⁴ ou bien, ce qui est plus vrai, parce qu'il ne convient pas <qu'ils énoncent> des généralités, car leur point faible est dans la prémisse majeure, la réfutation de ce qui est général étant trop aisée. Ils ne peuvent dire, en effet, que quiconque a reçu des biens de Philippe est un traître, ou que quiconque est soigneux de sa personne est adultère.⁷⁵

D'autre part, <Aristote> distingue son propre syllogisme des syllogismes hypothétiques, en ceci que les hypothétiques, même s'ils contiennent plusieurs énoncés, n'assument qu'une seule assertion, par exemple: "si le soleil est au-dessus de la terre, il fait jour". Ainsi, en prenant une seule assertion, on a formé un syllogisme; on dit, en effet: "si le soleil est au-dessus de la terre, il fait jour".⁷⁶

"Quelque autre chose survient du fait que ces choses sont".⁷⁷ "Quelque autre chose", dit-il, <premièrement> afin de distinguer son syllogisme du syllogisme qui mentionne les mêmes propos, par exemple "si le soleil est au-dessus de la terre, il fait jour", et "s'il fait jour, le soleil est au-dessus de la terre".⁷⁸ Deuxièmement, parce que les prémisses sont comme la matière, la conclusion comme la forme.⁷⁹ Troisièmement, parce que les prémisses sont en vue d'autre chose, tandis que la conclusion est ce que l'on cherche; c'est en vue de la conclusion, en effet, que sont prises les prémisses.⁸⁰ Quatrièmement, parce que les prémisses sont des assertions, la conclusion ce que l'on cherche.⁸¹

"Quelque autre chose nécessairement survient". Il faut savoir que tout ce qui se démontre, ou bien est démontré par consécution, c'est-à-dire par une règle, ou par la nature des choses, ou bien par les deux à la fois.⁸² Par exemple, "tout homme est pierre; toute pierre est substance; tout homme est substance"; ceci est montré au moyen d'une règle, qui dit que de deux affirmatives universelles, suit une affirmative universelle. Selon la nature des choses, d'autre part, <la conclusion> ne suit pas, en raison de la fausseté qui se trouve dans cet <argument>.⁸³ De la nature des choses, d'autre part, il suit par exemple que: "Socrate est doué de raison; une chose douée de raison est mortelle; Socrate donc est mortel". Nous disons que ceci est démontré à partir de la nature des choses et non par une règle, parce que sont vraies d'une part <...>,⁸⁴ d'autre part, à partir de particulières seulement il ne se produit pas de conclusion de façon nécessaire, comme nous l'enseignerons.

<Une chose peut être démontrée>, d'autre part, des deux <manières> à la fois, par exemple: "tout homme est animal, tout animal est substance, tout homme donc est substance"; ici la prescription de la règle est observée, et de même la nature des choses se trouve vérifiée.

<Il faut savoir> en second lieu que toute démonstration,⁸⁵ quelle qu'elle soit, procède ou bien d'universels qui sont égaux, ou bien de ceux qui sont plus universels, mais ne procède pas de ceux qui sont inférieurs. De ceux qui sont égaux, elle procède par exemple <ainsi>: "tout homme est capable de rire, tout <être> capable de rire est capable de pensée⁸⁶ et de connaissance,⁸⁷ tout homme donc est capable de pensée et de connaissance".⁸⁸ À partir de <termes> qui sont plus universels, elle procède <ainsi>: "tout homme est animal, tout animal est substance, tout homme donc est substance".⁸⁹

Si quelqu'un veut montrer une <chose> particulière à partir d'une chose particulière, par exemple que "un tel qui a marché pendant la nuit a été reconnu voleur", et donc toi aussi qui as marché pendant la nuit tu es un voleur, ceci n'est pas une démonstration, mais on l'appelle un exemple.⁹⁰

En outre, si quelqu'un démontre l'universel à partir de particuliers, par exemple que, "puisque Pythagore le philosophe, et Socrate le philosophe, et tel et tel philosophe, ont été tués, tous les philosophes sont tués", ou bien "puisque le taureau et l'âne et le chameau, lorsqu'ils mangent, font mouvoir leur mâchoire inférieure, tout animal donc, lorsqu'il mange, fait mouvoir sa mâchoire inférieure", ce type <d'argument> est appelé induction, et non pas démonstration.⁹¹

"Par cela qu'elles sont", dit-il, car il ne faut pas que la conclusion requière un terme en dehors de ceux qui sont posés; ainsi: "tout homme est rationnel, tout <être> rationnel est un vivant, donc tout homme est un vivant". Mais si tu dis: "tout homme est rationnel, tout <être> rationnel est un vivant, tout homme donc est substance", cette conclusion ne suit pas de ce qui a été posé, mais elle requiert un autre terme qui soit assumé dans une prémisses, et de cette manière est produite la conclusion.⁹²

Or il faut que nous sachions que les Pyrrhoniens s'élèvent contre cela et disent: si c'est au moyen du syllogisme qu'est produite toute démonstration et saisie de ce qui est cherché, nous vous demandons: tel syllogisme, il est montré qu'il produit cette <démonstration> ou bien cela n'est pas montré, et si cela n'est pas montré, vous ne parvenez pas à saisir qu'il produit <cette démonstration>, mais si c'est montré, c'est montré au moyen d'un autre syllogisme, et encore cela est montré ou n'est pas montré, et les mêmes choses adviennent et ainsi à l'infini.⁹³

Quant à nous, en retournant d'abord leur doute contre eux, nous disons: vous avez démontré ce que vous avez dit ou non, et si vous ne l'avez pas démontré, vous vous rendez vous-mêmes non crédibles, et si vous l'avez démontré, vous l'avez démontré au moyen d'une autre démonstration, et cette démonstration à son tour à l'aide d'une autre démonstration, et ainsi à l'infini.⁹⁴

Ensuite nous disons que, lorsqu'on établit en termes généraux la doctrine du syllogisme, le syllogisme se comprend aussi lui-même dans cette opération. De même, en effet, que la parole qui dit que toute parole est audible, s'applique aussi à elle-même en même temps qu'aux autres, de même la chose se voit-elle dans le cas présent.⁹⁵

On recherche ensuite ce qu'est le syllogisme parfait, et <Aristote> dit: "j'appelle donc syllogisme parfait celui qui n'a besoin de rien d'autre, en dehors de ce qui a été assumé, pour faire apparaître la nécessité".⁹⁶ Il a dit très justement "qui n'a besoin de rien d'autre, en dehors de ce qui a été assumé, pour faire apparaître la nécessité". Dans tout syllogisme, en effet, se trouve <ce caractère> de nécessité, mais il n'est pas évident dans tout syllogisme, à moins que n'y soit ajouté quelque chose, c'est-à-dire une conversion, ou bien plusieurs choses, c'est-à-dire des conversions et la réduction à l'impossible. Par "quelque chose", en effet, il veut dire une conversion, et par "plusieurs choses" il veut dire des conversions et la réduction à l'impossible. Le syllogisme parfait n'a pas besoin de l'une de ces choses pour faire apparaître la nécessité qui est en lui. Le syllogisme imparfait en a besoin pour faire apparaître ce qui est en lui.⁹⁷

"Qu'une chose soit dans une autre tout entière et qu'une chose soit prédiquée d'une autre tout entière, c'est la même chose".⁹⁸ C'est une même chose, dit-il, qu'une chose soit dans une autre tout entière et qu'une chose soit prédiquée d'une autre tout entière, parce que les <deux formules> se disent de la même proposition. Lorsque, en effet, on commence par le bas, il faut que le sujet participe de la totalité du prédicat, et non pas d'une partie seulement, par exemple: "tout homme est animal, tout animal est substance", tout homme participe de l'animal tout entier, c'est-à-dire de la respiration et de la sensation et de l'être. Lorsqu'à l'inverse on commence par le haut, il faut que le prédicat soit prédiqué de tout le sujet.⁹⁹ Il faut toujours, en effet, que le prédicat soit égal au sujet ou qu'il soit plus grand que lui; dans le cas où il serait plus petit que lui, tout <le prédicat> ne <se dirait> pas <de> tout <le sujet>.¹⁰⁰

Fin de la copie du commentaire de la première section.

Je transcris maintenant le commentaire de la deuxième section du livre des *Analytiques*.

<Les propositions> qui se convertissent¹⁰¹ sont au nombre de trois: la négative universelle, l'affirmative universelle, l'affirmative particulière. La négative particulière, en effet, ne se convertit pas. La négative universelle se convertit en elle-même;¹⁰² par exemple, "aucun homme n'est pierre" se convertit ainsi: "aucune pierre n'est homme". La négative particulière ne se convertit pas en elle-même; par exemple, "non tout vivant est homme"; et si quelqu'un la convertit et dit "non tout homme est vivant", il dit faux. Elle ne se convertit donc ni en une autre <proposition>¹⁰³ ni en elle-même, parce qu'elle ne se convertit jamais.

L'affirmative universelle se convertit en une particulière, par exemple, "tout homme est vivant" se convertit ainsi: "quelque vivant est homme", et elle est vraie. Mais si l'on disait "tout vivant est homme", on dirait faux.

L'affirmative particulière se convertit en elle-même, par exemple "quelque homme est vivant", se convertit ainsi: "quelque vivant est homme", et elle est vraie.¹⁰⁴

Toute proposition, quelle qu'elle soit, a deux <éléments>, le sujet et le prédicat. Le sujet et le prédicat sont appelés "termes", et le prédicat est le majeur, le sujet le mineur.¹⁰⁵

Tout syllogisme est <formé> de deux propositions,¹⁰⁶ et il a trois termes. On demande: si toute proposition a deux termes, pourquoi le syllogisme n'a-t-il pas quatre termes? Nous disons que l'un de ces trois termes, celui qui est le moyen, se trouve dans les deux propositions, parce qu'il est le moyen et occupe la position moyenne. Par exemple, "tout homme est animal", "tout animal est substance": ici "animal" est repris dans les deux propositions et il est moyen <terme>.¹⁰⁷

Il y a trois figures du syllogisme.¹⁰⁸ On a la première figure lorsque le moyen est prédiqué d'un <terme> et sujet pour l'autre,¹⁰⁹ comme lorsque nous disons "homme est animal, animal est substance": ici, "animal" est prédiqué de "homme", et sujet pour "substance".

On a la deuxième figure lorsque le moyen est prédiqué des deux <autres termes>¹¹⁰. Il est prédiqué comme ceci: "tout homme est animal" et "aucune pièce de bois n'est animal"; ici "animal" est prédiqué de "homme" et de ce qui est inanimé.

On a la troisième figure lorsque les deux <autres termes> sont prédiqués du <moyen>. Il sont prédiqués comme ceci: "tout homme est animal" et aussi "tout homme est substance".

On demande pourquoi les figures sont dans cet ordre.¹¹¹ Nous disons qu'à juste titre le premier rang revient à la figure dans laquelle le terme moyen est prédicat et sujet. En effet, il garde alors proprement la position moyenne, lorsqu'il n'a pas seulement la position de majeur du fait qu'il est prédicat, mais aussi la position de mineur du fait qu'il est sujet; de cette manière, en effet, il participe des deux extrêmes, en ce qu'il possède leurs deux propriétés. C'est pourquoi il est <dit> proprement moyen, et c'est pourquoi la première figure est celle dans laquelle le moyen se trouve être tel <que nous l'avons dit>.

Puisque, d'autre part, le moyen, qu'il soit prédiqué des deux <autres termes> ou qu'il soit sujet relativement aux deux <autres termes>, tombe alors hors de sa position de moyen au sens propre, c'est à juste titre que la deuxième figure est celle dont le moyen est prédiqué des deux <autres termes>, c'est-à-dire celle dans laquelle il se trouve en position supérieure.¹¹² Au dernier rang est placée la figure dont le moyen est sujet relativement aux deux <autres termes>.

Tout syllogisme a donc deux propositions, l'une majeure et l'autre mineure.¹¹³ Laquelle est la majeure? Celle qui a le terme majeur. Le terme majeur est celui qui est prédiqué dans la conclusion. Laquelle est la mineure? Celle qui a le terme mineur. Le terme mineur est celui qui est sujet dans la conclusion.¹¹⁴ Par exemple, "tout homme est animal, tout animal est substance"; la conclusion est "tout homme est une substance"¹¹⁵; ici "homme" est sujet, et "substance" est prédiquée; donc "substance" est le terme qui est majeur, "homme" le terme mineur; c'est pourquoi la proposition qui dit "tout animal est substance" est la majeure, celle qui dit "tout homme est animal" est la proposition mineure.¹¹⁶

Les caractères communs des figures sont que ce qui se trouve d'inférieur dans les prémisses se trouve dans la conclusion.¹¹⁷ Or la négative est inférieure à l'affirmative, et la particulière inférieure à l'universelle. Si donc il y a une prémisses particulière, la conclusion se trouve être particulière, et si une prémisses est négative, la conclusion est négative. Si alors l'une des prémisses est une négative universelle, et l'autre une affirmative particulière, la conclusion se trouve être une négative particulière. Un autre caractère commun des figures est qu'aucune conclusion n'est produite, ni à partir de deux particulières, ni à partir de deux négatives.¹¹⁸

C'est le propre de la première figure que la prémisses mineure soit affirmative, et que la prémisses majeure soit universelle.¹¹⁹ Ces propriétés de la première figure, fais-en le partage entre la deuxième et la troisième figure.¹²⁰ La deuxième figure reçoit <la propriété> que sa prémisses majeure soit universelle, et la troisième figure reçoit <la propriété> que sa prémisses mineure soit une affirmative. D'autre part, une propriété de la deuxième figure est que ses deux <prémisses> ne soient pas semblables l'une à l'autre par la forme, c'est-à-dire qu'elles ne soient point toutes deux ou affirmatives ou négatives, mais que si l'une est affirmative, l'autre soit nécessairement négative.¹²¹

Toute proposition à propos de laquelle on te demande: "convertis-la et vois si elle est vraie et si tu l'admet", si on te le demande de telle manière que tu l'admettes, reçois <la> sans crainte¹²²

Dans la première figure il y a quatre modes.¹²³

A Premier mode: d'une mineure universelle affirmative, et d'une majeure universelle affirmative, on conclut une affirmative universelle. Par exemple: si A est dans B tout entier, et B dans G tout entier, A est dans G tout entier; et encore autrement: tout homme est animal, tout animal est substance, tout homme est substance. Mais si l'on commence par ce qui est prédiqué de manière à intervertir <l'ordre des termes>, on dit ainsi: substance <est prédiquée> de tout animal, animal de tout homme, substance de tout homme.

B Deuxième mode: d'une mineure universelle affirmative et d'une majeure universelle négative, on conclut une négative universelle. Par exemple: si A n'est dans aucune instance de B, et B dans G tout entier, A n'est dans aucune instance de G; et encore autrement: tout homme est animal, aucun animal n'est pierre, et l'on conclut: aucun homme n'est pierre. Si l'on commence par ce qui est prédiqué, en sorte d'intervertir <l'ordre des termes>, on dit ainsi: pierre ne <se prédique> d'aucun animal, animal de tout homme, pierre d'aucun homme.

G Troisième mode: d'une mineure particulière affirmative et d'une majeure universelle affirmative, on conclut une affirmative particulière. Si A est dans B tout entier, et B dans quelque instance de G, A est dans quelque instance de G; et encore autrement: quelque rationnel est homme, tout homme est mortel, et l'on conclut: quelque rationnel est mortel. Si l'on commence par ce qui est prédiqué, en sorte d'intervertir <l'ordre des termes>, on dit ainsi: mortel <se prédique> de tout homme, homme de quelque rationnel, mortel de quelque rationnel.

D Quatrième mode: d'une mineure particulière affirmative et d'une majeure universelle négative, on conclut une négative particulière. Si A n'est dans aucune instance de B, B dans quelque instance de G, A n'est pas dans G tout entier; et encore autrement: quelque homme est philosophe, aucun philosophe n'est inculte,¹²⁴ et l'on conclut: non tout homme est inculte. Si l'on commence par ce qui est prédiqué, en sorte d'intervertir <l'ordre des termes>, on dit ainsi: inculte ne se <prédique> d'aucun philosophe, philosophe de quelque homme, et l'on conclut: inculte ne <se prédique> pas de tout homme.

Dans la deuxième figure il y a quatre modes.

A Premier mode: d'une majeure universelle négative et d'une mineure universelle affirmative, on conclut une négative universelle. Soit le <terme> majeur N, à savoir pierre, le <terme> moyen M, à savoir animal, et le <terme> mineur S,¹²⁵ à savoir homme. On le montre à l'aide d'une conversion: par exemple, si M n'est dans aucune instance de N, et M dans S tout entier, N n'est dans aucune instance de S. La conversion se fait comme ceci: si M n'est dans aucune instance de N, il est manifeste que N non plus n'est dans aucune instance de M. Et si N n'est dans aucune instance de M, et M dans S tout entier, ce qui se trouve être le deuxième mode de la première figure: N n'est dans aucune instance de S. Et encore autrement: tout homme est animal,

et aucune pierre n'est animal; ici animal est prédiqué des deux <autres termes>, et l'on conclut: aucun homme n'est pierre. Si l'on dit que ce n'est pas concluant, convertis la négative qui dit: aucune pierre n'est animal, et dis: aucun animal n'est pierre; et dis ensuite: aucun animal n'est pierre, tout homme est animal, et conclus: aucun homme n'est pierre. Ce qui se trouve être le deuxième mode de la première figure.

B Deuxième mode: d'une majeure universelle affirmative et d'une mineure universelle négative, on conclut une négative universelle. On le montre à l'aide de deux conversions. Si M est dans N tout entier, et M dans aucune instance de S, S n'est dans aucune instance de N. On le montre comme ceci: si M n'est dans aucune instance de S, S n'est dans aucune instance de M; et si S n'est dans aucune instance de M, et M dans N tout entier,¹²⁶ on retrouve le deuxième mode de la première figure: il est manifeste que S non plus n'est dans aucune instance de N. Mais la conclusion ne requiert pas que S ne soit dans aucune instance de N, car c'est là encore une prémisse mineure,¹²⁷ mais que N ne soit dans aucune instance de S, parce que la conclusion provient de celle qui est la prémisse majeure, et cela encore est manifeste à l'aide de la deuxième conversion, que si S n'est dans aucune instance de N, N non plus n'est dans aucune instance de S. Et encore autrement: tout homme est animal, et aucune pierre n'est animal; et l'on conclut: aucune pierre n'est homme. Si l'on dit que ce n'est pas concluant, convertis la négative qui dit: aucune pierre n'est animal, et dis: aucun animal n'est pierre. Ensuite résous <le syllogisme> comme ceci: tout homme est animal, aucun animal n'est pierre, et conclus: aucun homme n'est pierre; puis convertis encore la conclusion qui dit: aucun homme n'est pierre,¹²⁸ et dis: si aucun homme n'est pierre, alors aucune pierre n'est homme. C'est là en effet ce qui était cherché, et non la <proposition> qui dit: aucun homme n'est pierre. Ce qui se trouve être le deuxième mode de la première figure.

G Troisième mode: d'une majeure universelle négative et d'une mineure particulière affirmative, on conclut une négative particulière. On le montre à l'aide d'une conversion. Si M n'est dans aucune instance de N, et M dans quelque S, N n'est pas dans S tout entier. On le montre alors comme ceci: si M n'est dans aucune instance de N, alors N n'est dans aucune instance de M; et si N n'est dans aucune instance de M, et que M est dans quelque instance de S, on trouve le quatrième mode de la première figure: N n'est pas dans S tout entier. Et encore autrement: aucun homme n'est cheval, quelque mortel est cheval, et l'on conclut: non tout mortel est homme. Et si l'on dit que ce n'est pas concluant, convertis la négative qui dit: aucun homme n'est cheval, et dis: aucun cheval n'est homme; et ensuite résous <le syllogisme>: aucun cheval n'est homme, quelque mortel est cheval, et conclus: non tout mortel est homme, ce qui se trouve être le quatrième mode de la première figure.

D Quatrième mode: d'une majeure universelle affirmative et d'une mineure particulière négative, on conclut une négative particulière. On le montre à l'aide de l'impossible seulement, et non point à l'aide d'une conversion, parce qu'il ne résulte pas de conclusion de deux particulières.¹²⁹ Si M est dans N tout entier, et si M n'est pas dans S tout entier, N n'est pas dans S tout entier. À supposer que non, qu'il soit dans S tout entier: puisque M est dans N tout entier, et N dans S tout entier, M se trouve dans S tout entier. Mais <il a été posé que> M n'était pas dans S tout entier; or que M soit dans S tout entier et qu'à la fois il ne soit pas dans S tout entier, cela est impossible. Et encore autrement: tout homme est rationnel, non tout animal est rationnel, et l'on conclut: non tout animal est homme. Si quelqu'un dit que ce n'est pas concluant, réponds lui: à raison de la contradiction, il est nécessairement vrai que ou bien non tout animal est homme ou bien tout animal est homme; donc en suivant ce que tu dis, <on aurait>: tout animal est homme, tout homme est rationnel, et l'on conclut: tout animal est rationnel, ce qui se trouve être le premier mode de la première figure, <à savoir> que de deux affirmatives universelles on conclut une affirmative universelle. Mais il a été assumé que non tout animal est rationnel, et il est impossible que soient vrais ensemble <les deux membres de> la contradiction: tout animal est rationnel, non tout animal est rationnel.

Dans la troisième figure il y a six modes.

A Premier mode: d'une majeure universelle affirmative et d'une mineure universelle affirmative, on conclut une affirmative particulière. Soit le <terme> majeur P, le <terme> mineur R, le <terme> moyen S. Si P et R sont dans S tout entier, P est dans quelque instance de R. On le montre à l'aide d'une conversion, comme ceci: si R est dans S tout entier, S est dans quelque instance de R, et l'on trouve le troisième mode de la première figure: P est dans S tout entier, et S est dans quelque instance de R, <donc> P est dans quelque instance de R. Et encore autrement: tout homme est mortel, tout homme est rationnel, et l'on conclut: quelque rationnel est mortel. Si quelqu'un dit que ce n'est pas concluant, convertis l'affirmative qui dit: tout homme est rationnel, et dis: alors quelque rationnel est homme; et ensuite résous <le syllogisme>: quelque rationnel est homme, tout homme est mortel, et conclus: quelque rationnel est mortel, ce qui se trouve être le troisième mode de la première figure.

B Deuxième mode: d'une mineure universelle affirmative et d'une majeure universelle négative, on conclut une négative particulière. Si R est dans S tout entier, P dans aucune instance de S, P n'est pas dans R tout entier. On le montre à l'aide d'une conversion, car si R est dans S tout entier, S est dans quelque instance de R; et l'on trouve le quatrième mode de la première figure: P n'est dans aucune instance de S, S est dans quelque instance de R, <donc> P n'est pas dans R tout entier. Et encore autrement: tout homme est mortel, et aucun homme n'est cheval, et l'on conclut: non tout mortel est cheval. Si quelqu'un dit que ce n'est pas concluant, convertis l'affirmative qui dit: tout homme est mortel, et dis: quelque mortel est homme, et ensuite résous <le syllogisme>: quelque mortel est homme, et aucun homme n'est cheval, et conclus: non tout mortel est cheval. Ce qui se trouve être le quatrième mode de la première figure.

G Troisième mode: d'une mineure universelle affirmative et d'une majeure particulière affirmative, on conclut une affirmative particulière. Ainsi, si R est dans S tout entier, et P dans quelque instance de S, P est dans quelque instance de R. On le montre à l'aide de deux conversions, comme ceci: si P est dans quelque instance de S, S est dans quelque instance de P, et l'on trouve le troisième mode de la première figure: si R est dans S tout entier, et S dans quelque instance de P, R est dans quelque instance de P. Mais il n'a pas été posé que d'une prémisses mineure soit conclue une proposition majeure, mais la majeure l'emporte sur la mineure, et celle-ci est la première <dans la formule dite>, que si R est dans quelque instance de P, P est dans quelque instance de R. Et encore autrement: tout homme est mortel, quelque homme est rationnel, et l'on conclut: quelque mortel est rationnel. Si quelqu'un dit que ce n'est pas concluant, convertis l'affirmative qui dit: quelque homme est rationnel, et dis: quelque rationnel est homme, et ensuite résous <le syllogisme>: quelque rationnel est homme, tout homme est mortel, et conclus: quelque rationnel est mortel. Et maintenant convertis la conclusion qui dit: quelque rationnel est mortel, et dis: quelque mortel est rationnel; et l'on trouve le troisième mode de la première figure. Si quelqu'un demande pourquoi l'affirmative universelle n'a pas été convertie, réponds lui: parce que l'universelle se convertit en particulière, et que de deux particulières ne résulte pas de conclusion.

D Quatrième mode: d'une mineure particulière affirmative et d'une majeure universelle affirmative, on conclut une affirmative particulière. Par exemple, si R est dans quelque instance de S, et P dans S tout entier, P est dans quelque instance de R. On le montre à l'aide d'une conversion: si R est dans quelque instance de S, S est dans quelque instance de R, et l'on trouve le troisième mode de la première figure: P est dans S tout entier, S est dans quelque instance de R, <donc> P est dans quelque instance de R. Et encore autrement: quelque homme est rationnel, tout homme est mortel, et l'on conclut: quelque rationnel est mortel. Si quelqu'un dit que ce n'est pas concluant, convertis l'affirmative qui dit: quelque homme est rationnel, et dis: quelque rationnel est homme, et résous <le syllogisme>: quelque rationnel est homme, tout homme est mortel, et conclus: quelque rationnel est mortel, ce qui se trouve être le troisième mode de la première figure.

H Cinquième mode: d'une mineure universelle affirmative, et d'une majeure particulière négative, on conclut une négative particulière. On le montre à l'aide de l'impossible. Si R est dans S tout entier, et que P n'est pas dans S tout entier, P n'est pas dans R tout entier. Sinon, que P soit dans R tout entier; et puisque R est dans S tout entier, il se trouve que P est dans S tout entier. Mais il a été assumé qu'il n'est pas dans S tout entier. Et que P soit et ne soit pas, à la fois, dans S tout entier, c'est impossible. Et encore autrement: tout homme est mortel, non tout homme est philosophe, et l'on conclut: non tout mortel est philosophe. Si quelqu'un dit que ce n'est pas concluant, <on répond que>, à raison de la contradiction, <le prédicat philosophe> est nécessairement vrai ou bien de tout ou bien de non tout <mortel>; puisque <à supposer la conclusion fautive par hypothèse> il n'est pas vrai de non tout, il est vrai de tout. Donc tout homme est mortel, tout mortel est philosophe, et l'on conclut: tout homme est philosophe. Mais il a été assumé que non tout homme est philosophe, et voici que l'on conclut: tout homme est philosophe; survient donc une contradiction qui dit: tout homme est philosophe, non tout homme est philosophe, ce qui est impossible.

W¹³⁰ Sixième mode: d'une mineure particulière affirmative, et d'une majeure universelle négative, on conclut une négative particulière. Si R est dans quelque instance de S, P dans aucune instance de S, P n'est pas dans R tout entier. On le montre à l'aide d'une conversion. Si R est dans quelque instance de S, S est dans quelque instance de R, et l'on trouve le quatrième mode de la première figure: P n'est dans aucune instance de S, S dans quelque instance de R, donc P n'est pas dans R tout entier. Et encore autrement: quelque homme est mortel, et aucun homme n'est cheval, et l'on conclut: non tout mortel est cheval. Si quelqu'un dit que ce n'est pas concluant, convertis la prémisse qui dit: quelque homme est mortel, et dis: si quelque homme est mortel, quelque mortel est homme, et ensuite résous <le syllogisme>: quelque mortel est homme, et aucun homme n'est cheval; et l'on conclut: non tout mortel est cheval; ce qui se trouve être le quatrième mode de la première figure.

<Formules ne produisant pas de syllogismes>¹³¹

Première figure.

A De deux affirmatives particulières qui ne tiennent pas¹³²: quelque homme est mortel, quelque mortel est cheval, et l'on conclut: quelque homme est cheval.¹³³

B De deux négatives universelles qui ne tiennent pas: aucun homme n'est pierre, aucune pierre n'est animal, et l'on conclut: aucun homme n'est animal.¹³⁴

G De deux négatives particulières qui ne tiennent pas: non tout mortel est rationnel, non tout rationnel a une vie bornée; et l'on conclut: non tout mortel a une vie bornée.¹³⁵

Deuxième figure.

A De deux affirmatives particulières qui ne tiennent pas: quelque cheval est animal, quelque homme est animal, et l'on conclut: quelque cheval est homme.

B De deux négatives universelles qui ne tiennent pas: aucun homme n'est pierre, aucun animal n'est pierre, et l'on conclut: aucun homme n'est animal.

G De deux négatives particulières qui ne tiennent pas: non tout homme est philosophe, non tout <être> capable de rire est philosophe, et l'on conclut: non tout homme est capable de rire.

Troisième figure.

A De deux affirmatives particulières qui ne tiennent pas: quelque mortel est cheval, quelque mortel est homme, et l'on conclut: quelque cheval est homme.

B De deux négatives universelles qui ne tiennent pas: aucune pierre n'est homme, aucune pierre n'est capable de rire, et l'on conclut: aucun homme n'est capable de rire.

G De deux négatives particulières qui ne tiennent pas: non tout animal est homme, non tout animal est capable de rire, et l'on conclut: non tout homme est capable de rire.

Fin du commentaire du livre des *Analytiques* composé par le savant Proba.

Notes à la traduction

¹ Dans la recension anonyme du commentaire d'Ammonius sur les *Premiers Analytiques*, l'énumération des points principaux à examiner, en commençant la lecture de tout ouvrage, vient après que l'auteur a défini le but visé par le philosophe comme étant l'examen des réalités (ἡ τῶν πραγμάτων ἐξέτασις), qu'il atteint par l'étude des voix (φωναί) signifiantes. Le classement de ces voix, selon l'ordre croissant de complexité syntaxique, permet d'ordonner les ouvrages du corpus logique en *Catégories* (traitant des mots isolés), *Peri Hermeneias* (traitant des mots composés en phrase simple), *Premiers Analytiques* (traitant des phrases composées en syllogismes), puis selon la nature des syllogismes, en *Seconds Analytiques*, *Topiques* et *Réfutations sophistiques*. C'est au terme de cette analyse que le commentateur s'estime en mesure d'énumérer les points en question, en même temps que de donner les réponses les concernant. Cf. Ammon., *In An. Pr.*, p. 1.3-5.9 Wallies (*CAG* IV.6, Berlin 1899). Dans la recension du commentaire d'Ammonius rédigée par Philopon, au contraire, les points principaux sont énumérés dès les premières lignes du commentaire, comme dans le traité de Proba: cf. Philop., *In An. Pr.*, p. 1.5-10 Wallies (*CAG* XIII.2, Berlin 1905).

² Il s'agit, selon toute vraisemblance, du commentaire composé par Proba sur le *Peri Hermeneias*, qui contient, en effet, l'énumération des sept points que l'on retrouve dans le présent commentaire: cf. Hoffmann, *De Hermeneuticis apud Syros Aristoteleis* (cité plus haut, p. 106 n. 8), p. 83.23-30 (syr.), p. 90 (trad.) et la note p. 113.

³ Ammon., *In An. Pr.*, p. 4.36-5.5 Wallies, énumère les six points suivants: le but, l'ordre de lecture, l'utilité, l'authenticité, la partie (de la philosophie) à laquelle l'ouvrage se rapporte, le titre. Philopon, *In An. Pr.*, p. 1.4-10 Wallies, déclare pour sa part qu'il a déjà énuméré, dans les traités antérieurs, les six points qu'il faut traiter avant la lecture de chacun des ouvrages d'Aristote, et il les rappelle, à savoir: le but, l'utilité, l'ordre de lecture, la raison du titre, l'authenticité, la division en chapitres. Puis, il précise aussitôt (p. 1.9-10), qu'il va ajouter un septième point: à quelle partie de la philosophie le traité se rattache, et s'il se place, ou non, sous l'une des parties de celle-ci. Par cette dernière précision, il annonce évidemment la fameuse discussion sur la question de savoir si la logique est partie ou instrument de la philosophie. Proba énumère les mêmes points que Philopon, et dans le même ordre, à la seule exception de l'interversion des points touchant l'authenticité et la raison du titre.

⁴ L'objet visé par les *Premiers Analytiques* est présenté par Ammonius (nous désignerons ainsi désormais la recension anonyme) au moyen de l'expression περί συλλογισμού ἀπλῶς (p. 4.36), et par Philopon au moyen de l'expression περί τοῦ ἀπλῶς καὶ καθόλου συλλογισμού (p. 4.20). Le mot syriaque *kullonoyo*, par lequel Proba qualifie le syllogisme qui est l'objet visé par les *Premiers Analytiques*, correspond bien, pour le sens, au mot grec καθόλου, employé par Philopon.

⁵ Cette division devenue traditionnelle des sortes de syllogismes se rencontre, par exemple, chez Alexandre, *In An. Pr.*, p. 7.7-9 Wallies (*CAG* II.1, Berlin 1883): συλλογισμού δὲ ὄντος οὐ πάντως ἔστιν ἀπόδειξις διὰ τὸ συλλογισμόν εἶναι καὶ διαλεκτικόν τινα καὶ σοφιστικόν; cf. *Alexander of Aphrodisias, On Aristotle Prior Analytics 1.1-7*, transl. Barnes (cité plus haut, p. 108 n. 22) [désormais: trad. Barnes], p. 49 (et la note 49, où d'autres références sont signalées): "but if there is a syllogism, there need not be a demonstration, because there are also dialectical and sophistical syllogisms". La division est reprise par Ammonius, *In An. Pr.*, p. 2.10-16 Wallies, et par Philopon, *In An. Pr.*, p. 2.22- 4.14. Sur la division des syllogismes, voir un exposé d'ensemble dans notre introduction, p. 117-20.

⁶ Les trois chapitres, qui étaient décrits dans la partie perdue du texte de Proba, devaient correspondre aux trois chapitres dont les titres, d'après les explications d'Ammonius portant (à propos du titre du traité) sur les notions d'analyse et de synthèse dans les syllogismes, devaient être (*In An. Pr.*, p. 6.31 Wallies): Συνθετικά, Εὐρετικά, Ἀναλυτικά. Philopon omet le second titre, mais il note que, si le syllogisme est synthèse et rassemblement de plusieurs énoncés, le traité devrait

plutôt être intitulé *Συνθετικά* (*In An. Pr.*, p. 5.21-24). La même tripartition du traité est décrite en des termes un peu différents aussi bien par Ammonius (*In An. Pr.*, p. 6.14-17 Wallies) que par Philopon (*In An. Pr.*, p. 5.25-28), que nous citons: *διαριεῖται τοῦτο τὸ βιβλίον εἰς κεφάλαια τρία, καὶ διδάσκει ἡμᾶς τὸ μὲν πρῶτον μέρος τὴν γένεσιν τοῦ συλλογισμοῦ, τὸ δὲ δεύτερον τὴν εὐπορίαν τῶν προτάσεων, τὸ δὲ τρίτον τὴν εἰς τοὺς συλλογισμοὺς ἀνάλυσιν* (“Ce traité se divise en trois chapitres: sa première partie nous enseigne la production du syllogisme, la deuxième la bonne fourniture des prémisses, et la troisième l’analyse des syllogismes”). La même division se trouve dans le commentaire de David conservé en arménien: cf. David the Invincible, *Commentary on Aristotle’s Prior Analytics*. Old Armenian Text with an English Translation, Introduction and Notes by A. Topchyan, Brill, Leiden-Boston 2010 (*Philosophia Antiqua*, 122; *Commentaria in Aristotelem Armeniaca*, 2), p. 45. Que les trois chapitres mentionnés par Proba aient été nommés d’après les titres cités plus haut, ou d’après la division en termes de *γένεσις*, *εὐπορία* et *ἀνάλυσις*, c’est bien à la tradition de cette tripartition que font allusion ses propos.

⁷ Le titre des *Analytiques* est emprunté au chapitre le plus scientifique et le plus précieux (*ἀπὸ τοῦ ἐπιστημονικωτέρου καὶ τοῦ τιμιωτέρου*) selon Ammonius, *In An. Pr.*, p. 6.32 Wallies, qui note aussi que celui qui sait analyser scientifiquement, sait aussi faire la synthèse correspondante. Philopon, *In An. Pr.*, p. 5.29 Wallies, note également que la troisième partie du traité est la plus importante et la plus achevée (*κυριωτέρας καὶ τελειωτέρας*), et il ajoute, p. 5.30-6.1, la précision que, l’analyse une fois effectuée, la synthèse n’est pas difficile, alors qu’il n’en va pas de même dans le cas inverse.

⁸ Ces lignes sur la difficulté comparée de la composition et de la résolution, qui visent à montrer que la résolution est en définitive d’un ordre de difficulté plus élevé que la composition, sont sans parallèle dans les commentaires d’Ammonius et de Philopon, *ad. loc.* Voir toutefois la note précédente à propos de la brève remarque faite par Philopon, sur la facilité avec laquelle la synthèse s’effectue après la réalisation de l’analyse.

⁹ La question “à quoi se rapporte” (en grec: *ὑπὸ ποῖον τῆς φιλοσοφίας μέρος ἀνάγεται*) le traité des *Premiers Analytiques* est traditionnellement le lieu de la discussion sur ce qu’est la logique, partie ou instrument de la philosophie: voir, en particulier, Ammon., *In An. Pr.*, p. 8.15-11.21 Wallies; Philop., *In An. Pr.*, p. 6.19-9.20 Wallies. Le débat est exposé par Alexandre d’Aphrodise au tout début de son commentaire: cf. *In An. Pr.*, p. 1.7-2.33 Wallies; voir aussi la traduction, et ses notes, dans *Alexander of Aphrodisias, On Aristotle Prior Analytics*, p. 41-43. La discussion de cette question avait été introduite par le philosophe syriaque Sergius de Reš’aina († 536), dans son commentaire sur les *Catégories*: voir la traduction (et son commentaire) dans H. Hugonnard-Roche, *La logique d’Aristote du grec au syriaque*. (cité plus haut, p. 106 n. 1), p. 197-202 et 221-31. Les trois positions, représentées par les Stoïciens, Aristote et Platon, sont celles que décrivent les commentateurs grecs à propos du débat, dont Proba va donner un exposé très abrégé.

¹⁰ Proba donne un exposé fidèle, mais très sommaire, de la structure de l’argument stoïcien, tel qu’il est décrit chez Ammonius, *In An. Pr.*, p. 9.5-35 Wallies, et Philopon, *In An. Pr.*, p. 6.25-7.7 Wallies. Toutefois, l’exemple de l’astronomie est propre à Proba, et si la médecine est mentionnée par Ammonius, c’est pour expliquer que, étant donné qu’aucune autre technique que la médecine n’utilise la chirurgie comme partie ou partie de partie d’elle-même, la chirurgie est partie de la médecine. L’exemple est donc employé à des fins différentes de celles de Proba. Quant au sujet et à la fin de la partie théorique de la philosophie, ils sont définis par Proba en termes proches, mais non point identiques à ceux que l’on rencontre chez Ammonius et Philopon; s’agissant du sujet et de la fin de la partie pratique, ils en diffèrent en ce que seul Proba mentionne les âmes humaines. Pour une comparaison de Proba avec Ammonius et Philopon, ainsi qu’avec Sergius de Reš’aina, sur ces sujets, voir Hugonnard-Roche, *La logique d’Aristote*, p. 224-26.

¹¹ Une semblable démarche réfutative d’ensemble se trouve dans Ammon., *In An. Pr.*, p. 9.36-10.7 Wallies, qui emprunte son contre-exemple, non pas à la médecine comme Proba, mais à l’art du forgeron, dont l’enclume n’est pas une partie, mais un instrument; il présente en outre l’argument stoïcien comme un paralogisme, à savoir celui d’une énumération incomplète des membres de la disjonction dans la prémisse majeure. Même démarche réfutative d’ensemble encore dans Philop., *In An. Pr.*, p. 7.10-22 Wallies, qui ne donne pas de contre-exemple.

¹² Il faut comprendre que le nouvel élément ajouté à la division arrangée par les stoïciens ne permet pas de soutenir leur argument.

¹³ Cet argument est le premier dans la présentation d’Ammonius, *In An. Pr.*, p. 9.1-2 Wallies, qui le réfute aussi à l’aide d’un contre-exemple, non point tiré toutefois de l’art de la médecine, mais de celui du forgeron, dont l’enclume n’est pas une partie, mais un instrument (p. 9.36-10.1).

¹⁴ On peut lire un passage parallèle et un argument semblable dans Ammonius, *In An. Pr.*, p. 10.9-20 Wallies, où l’on trouve également l’exemple de la comparaison entre l’art de la fabrication du mors et celui de l’équitation. Voir de même Philop., *In An. Pr.*, p. 7.17-8.16 Wallies, où se trouvent aussi, parmi divers autres exemples soutenant le même argument, ceux de la fabrication du mors comparée à l’équitation, et de la rhétorique comparée à la philosophie. La grammaire et la rhétorique ensemble (jointes à la médecine) se trouvent prises comme exemples également dans le même contexte par

Olympiodore, *Proleg.*, p. 16. 3-4 Busse (*CAG XII*, Berlin 1902). On peut lire également une argumentation et des exemples semblables chez Sergius de Reš'aina, cf. Hugonnard-Roche, *La logique d'Aristote*, p. 199-200, et p. 226-27, où l'on trouvera d'autres références sur les sources de ce type d'argumentation.

¹⁵ Une même formulation de cette règle est donnée en exemple, également à propos de la position platonicienne dans la discussion en cours, par Philopon, *In An. Pr.*, p. 9.9-10 Wallies.

¹⁶ Ammonius, *In An. Pr.*, p. 10.38-11.20 Wallies, et Philopon, *In An. Pr.*, p. 9.5-17 Wallies, expriment autrement l'objet de la logique, en tant qu'elle est partie de la philosophie: à l'opposé de la logique prise comme instrument qui considère les règles dépouillées des réalités, la logique prise comme partie considère les règles en même temps que les choses. L'exemple en est clairement exposé par Ammonius, *In An. Pr.*, p. 11.6-11 Wallies, qui donne d'abord un syllogisme du premier mode de la première figure (Barbara), formulé à l'aide des lettres A, B, G, puis le même syllogisme, dans lequel les lettres de schéma ont été remplacées par les termes "âme", "automotrice", "toujours mue", "éternelle". Philopon, dans le lieu cité ci-dessus, expose la même distinction, en précisant que c'est l'addition ou la soustraction de la matière qui distingue les deux rôles de la logique (p. 9.15-17): εἰ μὲν μεθ' ὕλης λαμβάνοιτο, ἔσται μέρος τοῦ μετρούμενου, εἰ δὲ ἄνευ ὕλης, τουτέστιν αὐτὸ τὸ μέτρον, ἔσται ὄργανον. οὕτω καὶ ἡ διαλεκτικὴ παρὰ τῷ Πλάτῳ. On ne trouve chez aucun des deux auteurs la caractérisation formulée par Proba, ni d'ailleurs chez Olympiodore, Élias ou David.

¹⁷ La reprise de la division triple du syllogisme, à la fin du *prooemium*, se retrouve également chez Ammonius, *In An. Pr.*, p. 11.22-38 Wallies, mais sous une forme différente: le commentateur grec se borne à mettre en relation les trois espèces du syllogisme, apodictique, dialectique et sophistique, avec les traités qu'Aristote est censé avoir consacrés à chacune de ces espèces, *Seconds Analytiques*, *Topiques* et *Réfutations sophistiques*, et il caractérise en outre la *Rhétorique* et la *Poétique* comme traitant des espèces non syllogistiques de la logique. Philopon omet cette division à la fin du *prooemium*. Sur cette division du syllogisme et sur les trois autres divisions qui ci-après mettent en jeu les syllogismes apodictique, dialectique et sophistique, voir l'introduction p. 117-20.

¹⁸ La présentation des deux dernières espèces est différente chez Ammonius, *In An. Pr.*, p. 2.14-16 Wallies, qui déclare que les syllogismes dialectiques sont tantôt vrais, tantôt faux, et que les syllogismes sophistiques sont faux. C'est une thèse proche qu'expose aussi Philopon, *In An. Pr.*, p. 2.24-35 Wallies. En revanche, la tripartition de Proba fait partiellement écho à la division qui se trouve dans le fragment conservé du commentaire d'Élias sur les *Premiers Analytiques*, éditée par L.G. Westerink, "Elias on the Prior Analytics", *Mnemosyne* 24 (1961), p. 126-39, à la p. 139, dont voici le texte: πενταχῶς δὲ λεγόμενου τοῦ συλλογισμοῦ· ἡ γὰρ πάντη ἀληθεῖς εἰσὶν αἱ προτάσεις, καὶ γίνεται ὁ ἀποδεικτικὸς· ἡ πάντη ψευδεῖς καὶ μυθώδεις, καὶ γίνεται ὁ ποιητικὸς· ἡ πῆ μὲν ἀληθεῖς πῆ δὲ ψευδεῖς, καὶ τοῦτο τριχῶς· ἡ γὰρ μᾶλλον ἀληθεῖς, καὶ γίνεται ὁ διαλεκτικὸς καὶ ἔνδοξος· ἡ μᾶλλον ψευδεῖς, καὶ γίνεται ὁ σοφιστικὸς· ἡ ἐξ ἴσου ἀληθεῖς καὶ ψευδεῖς, καὶ γίνεται ὁ ῥητορικὸς. La même division se trouve dans Élias, *In Cat.*, p. 116.35-117.8 Busse (*CAG XVIII*, Berlin 1900); cf. le texte cité ci-dessus dans notre introduction, p. 118. Si l'on met de côté les syllogismes poétiques et rhétoriques, on voit que les qualifications des syllogismes, non seulement apodictiques, mais aussi dialectiques et sophistiques, sont exprimées en des termes voisins chez Proba et chez Élias, encore que chez ce dernier les critères de vérité et de fausseté s'appliquent aux propositions, et non au syllogisme construit à l'aide de celles-ci. Une division des cinq sortes de syllogismes, identique à celle d'Élias, se trouve également dans le commentaire arménien de David: cf. la traduction anglaise du passage dans David the Invincible, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 35 Topchyan.

¹⁹ Une triple division, parallèle à celle de Proba, est décrite par Ammonius, *In An. Pr.*, p. 2.29-31 Wallies, selon qui la prise en considération des trois éléments de cette division que sont τὸ γινώσκον, τὸ γινωσκόμενον, τὴν μεταξύ τούτων γνῶσιν, permet de mieux montrer la différence entre les diverses sortes de syllogismes. Voir de même Philop., *In An. Pr.*, p. 1.14-18 Wallies.

²⁰ Dans son commentaire sur la *Peri Hermeneias*, Ammonius énumère les cinq facultés de l'âme mentionnées par Proba: cf. Ammon., *In De Int.*, p. 5.4 Busse (*CAG IV.5*, Berlin 1897): νοῦν διάνοιαν δόξαν φαντασίαν αἴσθησιν. Mais dans son commentaire *In An. Pr.*, p. 2.33 Wallies, il ne mentionne que trois facultés, la dianoétique, la doxastique, l'imaginative (τὸ διανοητικόν, τὸ δοξαστικόν, τὸ φανταστικόν), et il précise un peu plus loin (p. 3.17-19) que la faculté noétique a été laissée de côté, parce qu'elle ne connaît pas par syllogisme, mais par appréhension directe (ἀπλάτεις ἐπιβολαῖς); il omet d'autre part de parler du sens. Pour sa part, Philopon, *In An. Pr.*, p. 1.19-20 Wallies, énonce une division de "ce qui connaît" (τὸ γινώσκον) semblable à celle que donne Proba, soit: νοῦς, διάνοια, δόξα, φαντασία, αἴσθησις. Il précise aussi (p. 1.20-2.2) que ni l'intellect ni le sens ne procèdent par syllogisme, le premier parce qu'il est plus fort que le raisonnement syllogistique, le second parce qu'il est plus faible. Philopon, *In An. Pr.*, p. 2.2-11 Wallies, ajoute encore que l'imaginative non plus ne forme pas de syllogismes, parce qu'elle est lieu d'arrêt et de garde des apparences reçues de la sensation, tandis que le syllogisme est mouvement d'un donné vers ce qui ne l'a pas été; quant à la δόξα, elle ne forme pas non plus de syllogisme, car elle n'est rien d'autre qu'une conclusion obtenue par la διάνοια. Selon Philopon, donc, tous les syllogismes sont produits par la διάνοια, mais ils sont apodictiques, dialectiques ou sophistiques, selon que la διάνοια reçoit les prémisses de

ces syllogismes dialectiques respectivement du νοῦς, de la δόξα ou de la φαντασία. Une division proche de celle de Philopon, mais non point identique à elle, – et différente de celle de Proba –, se trouve dans David the Invincible, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 37 Topchyan.

²¹ La division de la connaissance par Proba est formulée en des termes différents de ceux d'Ammonius, *In An. Pr.*, p. 3.26-29 Wallies, qui exprime la relation entre les trois sortes de syllogismes et les trois sortes de connaissances à l'aide des notions sémantiques du toujours vrai (syllogisme apodictique), toujours faux (syllogisme sophistique), tantôt vrai tantôt faux (syllogisme dialectique): πᾶσα γνώσις ἢ ἀεὶ ἀληθῆς ἐστὶν ἢ ἀεὶ ψευδῆς ἢ ποτὲ μὲν ἀληθῆς ποτὲ δὲ ψευδῆς· ὁ ἀποδεικτικὸς συλλογισμὸς ἀεὶ ἀληθῆς ἐστὶν, ὁ σοφιστικὸς ἀεὶ ψευδῆς, ὁ διαλεκτικὸς ποτὲ ἀληθῆς ποτὲ ψευδῆς. Voir de même Philop., *In An. Pr.*, p. 4.9-12 Wallies: on notera toutefois qu'il ajoute à la caractérisation de la connaissance toujours vraie celle d'ἀπταιστος, qui paraît relever du même type de classement que celui que l'on trouve dans Proba. La division des syllogismes selon la connaissance ne se trouve pas dans le texte d'Élias, ni dans celui de David.

²² La division correspondante d'Ammonius, *In An. Pr.*, p. 3.19-25 Wallies, n'est pas exprimée en termes de modalités logiques, mais en termes de modalités temporelles: ce qui existe toujours est l'objet du syllogisme apodictique, ce qui n'existe jamais est l'objet du syllogisme sophistique, ce qui tantôt existe et tantôt n'existe pas (comme les êtres soumis à la génération et à la corruption) est l'objet du syllogisme dialectique: ἀπὸ δὲ τοῦ γινωσκομένου εἰλήφθω· ἢ ὄντα ἐστὶν καὶ ἀεὶ ὡσαύτως ἔχοντα, ὡς τὰ νοητά, τὰ οὐράνια, ἢ μὴ ὄντα ἐστὶν, ὡς ὁ τραγέλαφος καὶ ὁ σκινδαψὸς καὶ τὸ βλίτυρι καὶ ὅσα τοιαῦτα, ἢ πῆ μὲν ὄντα πῆ δὲ οὐκ ὄντα, ὡς τὰ ἐν γενέσει καὶ φθορᾷ. ὁ μὲν οὖν ἀποδεικτικὸς συλλογισμὸς περὶ τὰ ὄντα καὶ ἀεὶ ὡσαύτως ἔχοντά ἐστιν· ὁ δὲ σοφιστικὸς περὶ τὰ μὴ ὄντα, ὡς καὶ ὁ θεῖος Πλάτων λέγει ἐν τῷ Σοφιστῆ ὅτι περὶ τὸ μὴ ὄν ἔχει· ὁ δὲ διαλεκτικὸς ἔχει περὶ τὰ ποτὲ μὲν ὄντα ποτὲ δὲ μὴ ὄντα. Division semblable chez Philopon, *In An. Pr.*, p. 4.4-9 Wallies. Cette division ne se trouve pas dans les commentaires d'Élias, ni de David, sur les *Premiers Analytiques*.

²³ Ce but a été mentionné, rappelons-le, au début du commentaire, cf. ci-dessus, p. 129 et n. 4. Quant à la divergence apparente entre le but annoncé par Aristote, qui serait de traiter du syllogisme apodictique, en grec περὶ ἀπόδειξιν (*An. Pr.* I, 1, 24 à 10-11), et le but effectivement visé par l'ouvrage, qui serait de traiter du syllogisme en général, cette divergence est notée par les commentateurs grecs, Ammon., *In An. Pr.*, p. 12.10-14 Wallies, et Philop., *In An. Pr.*, p. 10.4-7 Wallies. Voir aussi Élias, *In An. Pr.*, p. 138.18-19 Westerink.

²⁴ Ammonius, *In An. Pr.*, p. 12.14-27 Wallies, distingue, pour l'ensemble des *Analytiques*, une fin plus proche, le syllogisme pour les *Premiers Analytiques*, et une fin plus éloignée, la démonstration (ἀπόδειξις) pour les *Seconds Analytiques*, mais il prend pour point de comparaison un exemple différent de celui de Proba, à savoir celui de l'homme vertueux dont la fin proche est la vertu (ἀρετή), et la fin éloignée le bonheur (εὐδαιμονία). Philopon, *In An. Pr.*, p. 10.9-25 Wallies, développe, en des termes un peu différents, une argumentation semblable quant au fond, et il donne comme illustration du double but visé par la recherche sur le syllogisme l'exemple de l'agriculteur qui donnerait comme but à l'agriculture la confection du pain, ou le charpentier qui dirait viser la construction des navires. Voir, dans le même sens, Élias, *In An. Pr.*, p. 138.18-26 Westerink, qui donne entre autres exemples celui de la saignée qui a pour fin la santé. Voir, de même encore, David the Invincible, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 31-33 Topchyan, où se retrouve également l'exemple de la saignée, effectuée en vue de la santé.

²⁵ On peut lire une justification comparable qu'il faille examiner ces trois points, par exemple chez Ammon., *In An. Pr.*, p. 13.15-17 Wallies.

²⁶ Les neuf points énumérés par Proba reprennent le contenu des questions dont l'examen est annoncé par Aristote dès le début des *Premiers Analytiques* I, 1, 24 à 11-15: εἶτα διορίσαι τί ἐστὶ πρότασις καὶ τί ὅρος καὶ τί συλλογισμὸς, καὶ ποῖος τέλειος καὶ ποῖος ἀτελής, μετὰ δὲ ταῦτα τί τὸ ἐν ὅλῳ εἶναι ἢ μὴ εἶναι τὸδε τῷδε, καὶ τί λέγομεν τὸ κατὰ παντὸς ἢ μηδενὸς κατηγορεῖσθαι. La présentation par Proba d'un double dénombrement en trois et six points n'apparaît pas explicitement dans les commentaires d'Ammonius, Philopon ou Élias. On notera que, dans l'énumération donnée par Proba, les deux points se rapportant à l'universel et au non universel reprennent ceux qui dans le texte d'Aristote sont exprimés par l'expression τὸ ἐν ὅλῳ εἶναι ἢ μὴ εἶναι τὸδε τῷδε (24 à 12-13). Par comparaison, observons que cette expression est traduite de manière littérale dans la version syriaque anonyme ancienne: voir notre introduction, ci-dessus p. 108.

²⁷ La même question, comportant une semblable alternative, est posée par Ammonius, *In An. Pr.*, 14.5-11 Wallies, et par Philopon, *In An. Pr.*, p. 10.31-11.2 Wallies.

²⁸ Ammonius, *In An. Pr.*, p. 14.13-18 Wallies, explique que, si d'autres auteurs avant Aristote – dont Platon –, avaient déjà employé le mot "proposition" (πρότασις), Aristote est le premier qui utilisa le mot "terme" (ὅρος) pour désigner ce qu'il entendait par ce mot.

²⁹ Cette explication se rapporte à la signification du mot syriaque *thūmo* qui signifie, dans cette langue, "terme", mais aussi "définition", "extrémité", "limite". Cette deuxième solution de l'aporie, relative à l'homonymie du mot "terme", en syriaque *thūmo*, n'a pas d'équivalent dans les commentaires d'Ammonius et de Philopon. Le mot grec ὅρος cependant

pouvait donner lieu à une semblable remarque, et il n'est pas impossible que Proba l'ait rencontrée dans une autre version du commentaire issu de l'enseignement d'Ammonius.

³⁰ Ammonius, *In An. Pr.*, p. 14.18-27 Wallies, et Philopon, *In An. Pr.*, p. 11.7-9 Wallies, exposent, de manière plus explicite que Proba, qu'Aristote définit le terme comme "ce en quoi se résout la prémisse" (Ammon., *In An. Pr.*, p. 14.21-22: λέγει γὰρ "ὅρον δὲ καλῶ εἰς ὃν διαλύεται ἡ πρότασις"; cf. Aristote, *An. Pr. I*, 1, 24 b 16). Ammonius et Philopon présentent l'un et l'autre cette explication comme la plus vraie, et Ammonius dit aussi la plus persuasive. La comparaison proposée par Proba ne se trouve pas chez les deux commentateurs grecs.

³¹ Cette aporie ne figure pas dans les commentaires d'Ammonius et de Philopon, du moins *ad locum*. On pourrait penser qu'elle a été forgée par un ou des commentateurs pour introduire aux remarques de vocabulaire qui suivent dans le texte de Proba, et que l'on retrouve, plus longuement développées chez Philopon, *In An. Pr.*, p. 11.19-36 Wallies, sans y être introduites par une aporie.

³² En réalité, il n'est pas question dans les *Catégories* de la φωνή (équivalent grec du mot syriaque *qolo*) au sens où l'entend Proba, et le mot n'y apparaît qu'une fois avec le sens d'émission vocale (*Cat.*, 6, 4 b 34). Mais c'est par construction de l'architecture de l'*Organon* que les commentateurs en sont venus à considérer que les *Catégories* traitaient des voix simples (ἀπλᾶ φωναί), et le *Peri Hermeneias* des mots composés en énoncés; cf., par exemple, Ammon., *In De Int.*, p. 9.28-29 Busse, remarquant qu'Aristote a traité des voix simples tout au long des *Catégories*.

³³ Arist., *Peri Hermeneias* 5, 17 a 17-18. Voir Ammon., *In De Int.*, p. 10.12-15 Busse, et Ammon., *In An. Pr.*, p. 16.9-13 Wallies; Philop., *In An. Pr.*, p. 11.19-24 Wallies.

³⁴ Alors que l'aporie dont ces lignes sont censées apporter la solution ne figure pas chez Ammonius ni Philopon, le contenu de la réponse est bien dans Philopon, où il apparaît sous forme de remarques faisant suite aux considérations sur la définition de "terme", et la place où il convient d'en traiter (cf. ci-dessus n. 30). Selon Philopon, *In An. Pr.*, p. 11.19-25 Wallies, ὅρος, φάσις, ἀπλῆ φωνή, ὄνομα, ἔξιμα, sont même chose par le substrat (τῷ ὑποκειμένῳ), mais différent par la forme (τῇ σχήσει): ὅρος est utilisé pour désigner la partie du syllogisme, φάσις pour désigner la partie de la proposition, ὄνομα pour le sujet de la proposition, ἔξιμα pour le prédicat. Notons toutefois que Philopon ne se réfère pas explicitement à propos de cette leçon de vocabulaire aux *Catégories*, ni au *Peri Hermeneias*. On peut lire une semblable leçon dans Ammon., *In An. Pr.*, p. 16.9-22 Wallies.

³⁵ Cf. Arist., *An. Pr. I*, 1, 24 a 16-17. La définition de Proba suit de près le texte grec, sauf par l'emploi de la conjonction de coordination "et" (w-) avant "négative", au lieu de la particule disjonctive aw ("ou"). La traduction anonyme est identique au texte de Proba, si ce n'est qu'elle contient aw. Observons que la particule ἢ a fait difficulté pour Philopon. En effet, considérant à juste titre que l'extension du *definiendum* πρότασις devait être égale à celle du *definiens*, il suggérait d'interpréter ἢ dans le sens de καί: τὸν γὰρ 'ἢ' σύνδεσμον οὐ διαζευκτικὸν ἀλλὰ παραδιαζευκτικὸν ληψόμεθα ἀντὶ τοῦ 'καί', ἕνα ἄμφω κατὰ τοῦ γένους κατηγορεῖται τῆς ἀποφάνσεως ἢ προτάσεως (*In An. Pr.*, p. 17.24-26 Wallies). Ainsi, le *definiens* devrait être composé tout à la fois de l'affirmative et de la négative τὸ γὰρ καταφατικὸς ἢ (= καί) ἀποφατικὸς (*ibid.*, p. 17.22 Wallies). Sur ce sujet, lire l'analyse critique de la position de Philopon dans Tae-Soo Lee, *Die griechische Tradition der aristotelischen Syllogistik in der Spätantike. Eine Untersuchung über die Kommentare zu den analytica priora von Alexander Aphrodisiensis, Ammonius und Philoponus*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1984 (Hypomnemata, 79), p. 60-61. On peut se demander si la traduction du texte d'Aristote donnée par Proba ne reflète pas la discussion par Philopon sur ce point. Par ailleurs, nous avons adopté la traduction "indéfinie", afin de conserver la parenté entre le mot syriaque ici utilisé et celui de même racine par lequel est désignée la définition.

³⁶ Nous avons ajouté les mots entre crochets pour tenter de rendre le texte syriaque, sans nous obliger à de longues périphrases: le mot "sur" traduit le mot syriaque *al*, qui rend κατὰ dans la traduction de τινος κατὰ τινος, tandis que le mot "séparé" sert à traduire le mot syriaque *men*, qui rendrait ἀπό dans la traduction de τινος ἀπό τινος. L'aporie mentionnée par Proba se rattache évidemment à la remarque faite par Ammonius, *In An. Pr.*, p. 16.29.31 Wallies, que la définition de la prémisse enveloppe la question de sa qualité et de sa quantité: ὥσπερ δὲ ἐν τῷ Περὶ ἐρμηνείας μεμαθήκαμεν, τὸ μὲν τί ἐστὶν ποσὸν τῶν προτάσεων, τὸ δὲ ποιὸν· ἀφ' ἑκατέρου οὖν ὀρίζεται τὴν πρότασιν, καὶ ἀπὸ τοῦ ποσοῦ καὶ ἀπὸ τοῦ ποιού. Et Ammonius poursuit en donnant, relativement à la qualité, la définition suivante, qui mentionne tout à la fois l'affirmative et la négative: ἀπὸ μὲν τοῦ ποιού εἰπὼν λόγος καταφατικὸς ἢ ἀποφατικὸς τινος κατὰ τινος ἢ τινος ἀπὸ τινος. Plus loin, Ammonius, *In An. Pr.*, p. 17.10-16 Wallies, observe que les éditions plus récentes comportent le texte entier cité, tandis que les éditions et les copies anciennes omettent la fin du texte, à savoir ἢ τινος ἀπὸ τινος. Proba n'avait manifestement connaissance que du texte des éditions "anciennes".

³⁷ Comparer sur ce point l'interprétation d'Alexandre, *In An. Pr.*, p. 11.22-26 Wallies: τὸ δὲ κατὰ τινος καὶ ἐπὶ τῆς ἀποφάσεως εἶπεν, ἐπεὶ καὶ ἐν τῇ ἀποφάσει ὑποκείμενός τις ὅρος ἐστὶ καὶ κατηγορούμενος· τὸ γὰρ κατὰ τινος νῦν οὐ τοῦ καταφατικοῦ δηλωτικὸν ἐστὶν ἀλλὰ τοῦ κατηγορουμένου, ὃ κατηγορεῖται ἢ καταφατικῶς ἢ ἀποφατικῶς (cf. trad. Barnes, p. 57). Selon Alexandre, dans le texte d'Aristote en question, l'expression κατὰ τινος ne signifie donc pas l'affir-

mation, mais la prédication, et elle s'applique aussi bien à la proposition affirmative qu'à la négative. Les exemples "Socrate marche" et "Socrate ne marche pas" se trouvent chez Philopon, lorsqu'il s'agit de montrer qu'on ne saurait concéder que l'affirmative serait plus simple tandis que la négative serait plus complexe: en effet, la négative ne contient pas le signifié de l'affirmative, c'est l'expression vocale qui est plus complexe, non le signifié; dans la phrase "Socrate ne marche pas", il n'y a pas la phrase "Socrate marche", mais de même que la phrase "Socrate marche" dit que la marche appartient à Socrate, la phrase "Socrate ne marche pas" dit que la marche ne lui appartient pas (cf. *In An. Pr.*, p. 16.9-16 Wallies). Par là Philopon rejoint le point de vue d'Alexandre, et c'est ce que dit aussi Proba.

³⁸ Le mot *kulhad* utilisé par Proba est une traduction imparfaite de l'expression grecque καθ' ἑκαστον, ου καθ' ἑκαστα, employée par Aristote et les commentateurs pour désigner les réalités singulières, et par suite les propositions singulières; cf. Arist., *De Int.* 7, 17 a 38-39: τὰ δὲ καθ' ἑκαστον. Ammon., *In De Int.*, p. 88.29-89.2 Busse, divise les prémisses en universelles et en singulières à partir de la nature signifiée par le sujet (ἀπὸ τοῦ ὑποκειμένου), selon qu'elle est dite d'une pluralité (κατὰ πλείονων οἷον ἄνθρωπος ἢ ζῷον) ou d'un seul individu (καθ' ἑνὸς οἷον Σωκράτης ἢ Πλάτων).

³⁹ Proba souligne que le sujet d'une prémisses attributive particulière est un universel. L'expression syriaque *lo kul* est la transposition littérale du grec μὴ παντί (dans une formule telle que: τὸ Α μὴ παντί τῷ Β), que nous avons choisi de rendre littéralement dans notre traduction. Cette négation "forte" exprimée à l'aide de la formule μὴ παντί signifie que le prédicat n'est pas attribué à tout le sujet, à la différence de la négation "faible" exprimée à l'aide de la formule μὴ τινί qui signifie que le prédicat n'est pas attribué au moins à quelque partie du sujet (cf. Arist., *An. Pr.* I 1, 24 a 18); voir, par exemple, sur ce sujet les explications claires de Granger, *La théorie aristotélicienne de la science* (cité plus haut, p. 121 n. 60), p. 122-5.

⁴⁰ Philopon, *In An. Pr.*, p. 21.25-22.3 Wallies, ne traite pas de la distinction entre deux types de syllogismes, mais de la distinction entre la proposition apodictique et la proposition dialectique, comme Aristote, *An. Pr.* I 1, 24 a 22-25. Quant aux critères de la distinction qu'il mentionne, ce sont, d'une part l'usage (χρησις) que l'on fait de ces propositions en vue soit de la réfutation d'un adversaire dans la discussion dialectique, soit de l'assomption d'une proposition vraie dans la démarche démonstrative, d'autre part la nature des choses (ἡ φύσις τῶν πραγμάτων): le dialecticien pose ce qui paraît recevable à ses adversaires, que ce soit vrai ou faux, tandis que celui qui démontre n'assume que ce qui est vrai. Ammonius, *In An. Pr.*, p. 19.13-20.9 Wallies, quant à lui, distingue la proposition apodictique de la dialectique selon les deux critères de la matière et de l'usage (ἀπὸ τε τῆς ὕλης καὶ ἀπὸ τῆς χρήσεως): selon la matière, la proposition apodictique porte sur des choses nécessaires (toujours semblables), tandis que la dialectique porte sur les choses apparentes (φαινόμενα) et les choses acceptées (ἐνδοξα); selon l'usage, la proposition dialectique est l'assomption d'une partie d'une contradiction, et la dialectique est d'abord une question, mais au moment de former un syllogisme elle est l'assomption d'une partie d'une contradiction. De même déjà Alexandre, *In An. Pr.* I 1, p. 12.6-19 Wallies, distinguait entre propositions démonstratives et propositions dialectiques à l'aide des critères de l'usage et de la matière, en remarquant que les différences entre propositions correspondaient aux différences entre syllogismes (trad. Barnes p. 58-9). Tout en substituant le critère de la fin à celui de la matière, Proba retrouve les caractéristiques essentielles des distinctions aristotéliciennes: le critère de l'utilité se rapporte à l'élément pragmatique de la description aristotélicienne, tandis que le critère de la fin retient l'élément sémantique de cette description, tel du moins qu'il a été interprété dans une partie de la tradition, à savoir dans les termes d'une quantification temporelle sur la notion de vérité. Sur ce point, cf. Aristotle, *Prior Analytics*, translated, with introduction, notes, and commentary, by R. Smith, Hackett Publishing Company, Indianapolis-Cambridge 1989, p. 107-8 (à propos de *An. Pr.* I 1, 24 a 22 - b 15).

⁴¹ Les mots *huššobe gawnoye* ("notions communes") sont l'équivalent syriaque des mots grecs κοινὰς ἐννοίας par lesquels Philopon, *In An. Pr.*, p. 24.8 Wallies glose le mot ὑποθέσεις utilisé par Aristote pour désigner les principes initiaux à partir desquels procède la déduction apodictique (*Anal. Pr.* I 1, 24 a 30 - b 10: διὰ τῶν ἐξ ἀρχῆς ὑποθέσεων). Même explication du passage d'Aristote chez Ammon., *In An. Pr.*, p. 21.5-6 Wallies: τῶν ἐξ ἀρχῆς ἀντὶ τοῦ 'τῶν ἀνωθεν ποθεν ἀπὸ κοινῶν ἐννοιῶν λαμβανομένων', et encore *ibid.* p. 21.9-10: ἐξ ὑποθέσεων τῶν ἐξ ἀρχῆς, ἀντὶ τοῦ 'ἀπὸ τῶν οικείων ἀρχῶν καὶ οἷον ἀπὸ κοινῶν ἐννοιῶν'. Dès le *proemium*, Philopon, *In An. Pr.*, p. 2.24-27 Wallies, notait que la διάνοια formait le syllogisme apodictique, toujours vrai, à partir de principes, qu'il disait s'appeler κοινὰς ἐννοιαί, elles-mêmes toujours vraies et certaines par elles-mêmes: ἢ γὰρ ἐκ τοῦ νοῦ τὰς ἀρχὰς δεξαμένη ἢ διάνοια συλλογίζεται, ἃς καὶ καλοῦμεν κοινὰς ἐννοίας, καὶ ποεῖ τὸν ἀποδεικτικὸν συλλογισμόν αἰεὶ ἀληθῆ ὄντα καὶ μηδέποτε ψευδόμενον, ἐπεὶ καὶ αἰ κοινὰς ἐννοιαί ἐξ ὧν ὁ συλλογισμὸς αἰεὶ ἀληθεῖς καὶ αὐτόπιστοι.

⁴² Voir ci-dessus, p. 131, le tableau de la division des syllogismes et les notes afférentes, ainsi que notre introduction, p. 117-20.

⁴³ Ammonius, *In An. Pr.*, p. 20.19-22 Wallies, se contente de signaler qu'Aristote n'a pas mentionné la proposition sophistique, parce que le syllogisme sophistique est à fuir, comme étant nuisible, et que s'il faut le connaître, c'est pour l'éviter. Plus brièvement encore, Philopon, *In An. Pr.*, p. 21.24-25 Wallies, dit qu'Aristote a omis la proposition sophistique comme totalement inutile.

⁴⁴ À propos de ces lignes, van Hoonacker, p. 133 note 3, renvoie au texte d'Aristote, *Top.* III 1, mais il s'agit là du lieu du préférable, qui n'a rien à faire avec la question ici envisagée.

⁴⁵ La citation d'Aristote, *An. Pr.* I 1, 24 b 16-18, est une traduction littérale du grec et elle est quasi identique à la traduction anonyme, (sauf le *haw* avant *d-alawbi*; cf. Nagy, "Una versione siriana", p. 323-4). On notera que le texte traduit comportait la variante ἡ διαρουμενου, absente des manuscrits selon les éditeurs Ross et Minio-Paluello (*Aristotelis Analytica Priora et Posteriora* (cité plus haut, p. 107 n. 13), p. 3, apparat critique), mais il est possible que Proba ait eu accès à un texte contenant cette variante, soit par une traduction existante, soit par un commentaire comportant cette variante, comme le font ceux d'Ammonius, *In An. Pr.*, p. 22.33-34 Wallies et de Philopon, *In An. Pr.*, p. 25.29 Wallies, et déjà avant eux celui d'Alexandre, *In An. Pr.*, p. 15.4-5 Wallies (trad. Barnes, p. 61).

⁴⁶ Le mot *someb* doit être compris au sens technique de l'institution des noms. Alexandre, *In An. Pr.*, p. 14.25-27 Wallies, fait observer qu'en disant "j'appelle terme", Aristote semble indiquer que le mot n'était pas, en son temps, d'usage commun, au moins dans l'acception qu'il lui donne. Cf. aussi Ammon., *In An. Pr.*, p. 14.13-18 Wallies, qui oppose le mot "terme" (ὄρος) qu'Aristote est le premier à poser dans le sens qu'il lui confère, au mot πρότασις déjà utilisé par Platon et d'autres; cf. de même Ammon., *In An. Pr.*, p. 22.14-18 Wallies, où Aristote est qualifié, pour l'emploi de ce nom de ὀνοματοθέτης. Dans le même sens, voir la remarque de Philopon, *In An. Pr.*, p. 25.4-8 Wallies, qui tire de l'expression d'Aristote l'idée qu'il semble avoir lui-même posé le nom de "terme".

⁴⁷ On ne rencontre ni chez Alexandre, ni chez Ammonius ou Philopon, ni non plus chez David, une telle justification de l'emploi du mot "terme" au moyen d'une comparaison avec le vocabulaire des géomètres. Et Euclide n'est pas cité par ces commentateurs grecs dans ce contexte. En revanche, Philopon expose que les figures (τὰ σχήματα) syllogistiques ont été ainsi désignées par analogie avec la désignation des figures géométriques, par Aristote qualifié à l'occasion de φιλοσοφώμετρος; cf. *In An. Pr.*, p. 66.27-32 Wallies. Dans son épître au périodeute Yonan, Sévère Sebokht explique à son tour de la même manière l'emploi par Aristote du mot σχήμα pour désigner les figures syllogistiques: cf. notre traduction dans Hugonnard-Roche, "Questions de logique", p. 67: "Si tu demandes d'autre part pourquoi il [Aristote] appelle simplement 'figure' une combinaison de la sorte que nous avons dite, il faut savoir qu'il a tiré ce nom de la géométrie, car lui aussi inscrit les liaisons des propositions sur certaines lignes géométriques, tout comme les géomètres font pour leurs démonstrations"; voir aussi notre commentaire *ibid.*, p. 90-91.

⁴⁸ Euclide, *Éléments* I, déf. 14: σχῆμά ἐστι τὸ ὑπὸ τινος ἢ τινῶν ὄρων περιεχόμενον; cf. aussi, par comparaison, la définition I, 13, du "terme": ὄρος ἐστίν, ὃ τινός ἐστι πέραις. Le fragment conservé d'une traduction syriaque du livre premier des *Éléments* d'Euclide ne comporte pas les définitions, et d'ailleurs la date de cette traduction, de fait inconnue, n'est pas antérieure à la fin du VIII^e siècle: voir, sur ce sujet, H. Hugonnard-Roche, "Mathématiques syriaques", dans É. Villey (éd.), *Les sciences en syriaque*, Geuthner, Paris 2014 (Études syriaques, 11), p. 67-106, en part. p. 80-83, 91-101. Proba a pu avoir connaissance du texte d'Euclide directement en grec, ou par une citation dans une version du commentaire d'Ammonius différente de celle qui nous a été conservée.

⁴⁹ Cette interprétation étymologique est également absente chez les commentateurs grecs, dont les œuvres sont conservées.

⁵⁰ L'expression est au singulier dans les manuscrits, mais il faudrait plutôt comprendre que le syllogisme composé se résout en plusieurs syllogismes simples.

⁵¹ Faute sans doute de trouver dans la langue syriaque un mot propre à exprimer le concept de "mot" entendu au sens qui est celui de λέξις pour le grammairien, Proba a transcrit simplement le mot grec, que nous transcrivons à notre tour.

⁵² Philopon, *In An. Pr.*, p. 25.8-12 Wallies note de même que le terme "circonscrit" l'analyse du syllogisme, du moins pour les philosophes qui, à l'opposé des grammairiens, font porter leur examen seulement sur les expressions significatives. Pour les grammairiens, voir en particulier le manuel scolaire de Denys le Thrace: cf. *La grammaire de Denys le Thrace*, traduite et annotée par J. Lallot, CNRS-Éditions, Paris 1989 (Sciences du langage), p. 48: λέξις ἐστὶ μέρος ἐλάχιστον τοῦ κατὰ σύνταξιν λόγου ("Le mot [léxis] est la plus petite partie de la phrase [lógos] construite", trad. Lallot, p. 49). Lallot précise, dans son commentaire, p. 120, que λόγος désigne, pour les grammairiens, la phrase comme ensemble de mots sémantiquement complet, et qu'il faut entendre λέξις comme la plus petite partie de la phrase signifiant un contenu de pensée; c'est cette partie qui se divise en syllabes ou en éléments ou lettres. Comme on l'a vu plus haut, le terme, en quoi se résout ici la proposition, peut aussi être appelé φάσις lorsqu'il est considéré comme partie de l'affirmative ou de la négative; il peut être dit λέξις, lorsqu'il est considéré comme unité linguistique significative minimale, et la considération des parties de la λέξις relève alors de la grammaire et non plus de la philosophie. Notons que le traité de Denys le Thrace a été traduit ou plutôt adapté, en syriaque par Joseph Huzaya, à une époque voisine de celle de Proba: édition par A. Merx, *Historia artis grammaticae apud Syros*, F.A. Brockhaus, Leipzig 1889 (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 9, 2), p. 50*-72* (texte), 9-28 (trad.). Pour une vue d'ensemble sur les problèmes d'authenticité et de datation que pose le texte de la *Technè*, voir F. Ildefonse, "Denys dit le Thrace", dans *DPhA*, Vol. II, Paris 1994, p. 742-7. Sur la version

syriaque, lire R. Contini, “Considerazioni interlinguistiche sull’adattamento siriano della TEXNH GRAMMATIKH di Dionisio Trace”, dans R.B. Finazzi - A. Valvo (éd.), *La diffusione dell’eredità classica nell’età tardoantica e medievale: il “Romanzo di Alessandro” e altri scritti*. Atti del seminario internazionale di studio, Roma-Napoli, 25-27 settembre 1997, Edizioni dell’Orso, Alessandria 1998 (L’eredità classica nel mondo orientale, 2), p. 95-111. On peut lire une traduction anglaise annotée du texte édité par Merx, faite par D. King, *Merx, History of the Syriac Grammatical Tradition*, à l’adresse suivante https://www.academia.edu/18999813/Merx_History_of_the_Syriac_Grammatical_Tradition, p. 67-83.

⁵³ Alexandre, *In An. Pr.*, p. 15.4-11 Wallies, expose que, lorsque “est” ou “n’est pas” est ajouté, il ne s’agit pas d’un troisième terme, mais “est” signifie alors la composition du prédicat et du sujet, et indique une affirmation, et d’autre part “est” dit négativement (entendons, sous la forme: “n’est pas”), sépare les termes l’un de l’autre et indique une négation: τὸ δὲ προστιθεμένου ἢ διαιρουμένου τοῦ εἶναι ἢ μὴ εἶναι προσέθηκεν, ἵνα μὴ τινες ἀγνοήσαντες, ὅταν τὸ ‘ἔστι’ τρίτον προσκατηγορῆται ἐν προτάσει, διαιροῦντες τὴν πρότασιν τὸ εἶναι ἢ μὴ εἶναι τρίτον ὅρον ἡγῶνται εἶναι. οὐ γὰρ ὅρος ἐν ταῖς τοιαύταις προτάσεσι τὸ ‘ἔστιν’, ἀλλὰ προστιθέμενον μὲν σύνθεσιν σημαίνει τοῦ κατηγορουμένου καὶ τοῦ ὑποκειμένου καὶ ἔστι καταφάσεως δηλωτικόν· ἀποφατικῶς δὲ λεγόμενον διαρεῖ καὶ χωρίζει τοὺς ὅρους ἀπ’ ἀλλήλων καὶ ἔστιν ἀποφάσεως δηλωτικόν; trad. Barnes, p. 61: “He adds ‘when you add or remove ‘is’ or ‘is not’ lest out of ignorance people should divide up propositions in which ‘is’ is co-predicated as a third item, and should think that ‘is’ or ‘is not’ is a third term. For in propositions of this kind ‘is’ is not a term. Rather, when it is added, it signifies a compounding of the predicate and the subject and betokens an affirmation; and when it is said in the negative form, it removes and separates the terms from one another and betokens a negation”.

⁵⁴ Selon la critique ici exposée, l’explication de texte donnée par Alexandre n’est pas exacte, car si Aristote avait voulu dire ce qu’Alexandre veut lui faire dire, il aurait suffi qu’il écrive προστιθεμένου τοῦ εἶναι ἢ μὴ εἶναι, comme cela est illustré par l’exemple suivant concernant Socrate. Alexandre, *In Anal. Pr.*, p. 15.23-28 Wallies, envisage la critique “inverse” selon laquelle l’addition de “n’est pas” est inutile, car il semble suffisant d’ajouter ou de retrancher “est”, puisque l’addition de “est” fait une affirmation et le retranchement de “est” fait une négation. Alexandre répond à la critique en expliquant qu’Aristote ajoute “n’est pas” pour montrer comment se forme la négation.

⁵⁵ L’expression employée par Proba, *tlitoyo haw d-akhdō metqatreg*, correspond précisément à la formule grecque τρίτον προσκατηγορηθῆναι utilisée par Aristote, *De Int.* 9, 19 b 19.

⁵⁶ Proba présente ici une défense de l’interprétation d’Alexandre au moyen d’un type d’argumentation qui ne correspond en rien à ce que dit le commentateur péripatéticien, mais il emprunte à la tradition des commentateurs néoplatoniciens, tels Ammonius et Philopon, les moyens de cette défense. D’après ces derniers, c’est Jamblique qui a interprété le difficile passage d’Aristote, comme faisant allusion à différentes espèces de propositions, cf. la discussion de l’interprétation d’Alexandre et son rejet par Ammonius, *In An. Pr.*, p. 22.34-24.24 Wallies; discussion et rejet, de même, par Philopon, *In An. Pr.*, p. 25.30-30.21 Wallies. La dénomination de métathétique, appliquée aux propositions ayant un prédicat nié (étudiée par Aristote, *De Int.*, 10), est attribuée à Théophraste par Ammonius, *In De Int.*, p. 161.9-11 Busse.

⁵⁷ D’après Philopon, *In An. Pr.*, p. 26.5 Wallies, c’est aussi la raison avancée par Jamblique pour expliquer qu’Aristote n’ait donné qu’une version abrégée de la double opposition qu’il va développer, et que Proba va reprendre à sa manière. Selon l’interprétation de Jamblique, rapportée par Ammonius (sous le nom de ὁ μέγας φιλόσοφος) et par Philopon (qui l’attribue explicitement à ὁ θεῖος Ἰάμβλιχος), l’explication qui va suivre n’est pas distincte de la précédente, mais l’une et l’autre font un même ensemble, dans lequel la phrase d’Aristote sert à introduire une classification des propositions simples, modales, et métathétiques, à partir d’une double opposition qui met en jeu l’addition et la soustraction d’un côté, la composition et la division de l’autre, de la copule affirmative (“est”) ou négative (“n’est pas”) relativement aux autres parties de l’énoncé propositionnel. Cf. Ammon., *In An. Pr.*, p. 23.8-25, et Philop., *In An. Pr.*, p. 26.4-7: les termes formant couples sont πρόσθεσις et ἀφαίρεσις, σύνθεσις et διαίρεσις.

⁵⁸ D’après Philopon, *In An. Pr.*, p. 26.2-10 Wallies, c’est précisément par le moyen de la double opposition susdite que, selon les meilleurs des interprètes, comme Jamblique, l’on retrouve toutes les sortes de propositions qu’Aristote fait connaître dans la *Peri Hermeneias*; après avoir rappelé en quoi consiste la double opposition en question: ἡ δὲ πρόσθεσις καὶ διαίρεσις οὐκ ἀντικείμεναι· τῇ μὲν γὰρ προσθέσει ἀντικείμεναι ἡ ἀφαίρεσις, τῇ δὲ διαίρεσει ἡ σύνθεσις, Philopon écrit ceci: οἱ δὲ γε ἀκριβέστεροι τῶν ἐξηγητῶν φασι, ὡς ὁ θεῖος Ἰάμβλιχος, διὰ βραχυλογίαν ἐξ ἐκατέρας ἀντιθέσεως ἐν εἰπῶν καὶ τὸ ἀντικείμενον ἐκατέρας ἐδήλωσε· τοῦτο δὲ σύνθεσε αὐτῷ ποιεῖν. ὥστε ἔσονται ἀντιθέσεις δύο, πρόσθεσις, ἀφαίρεσις, σύνθεσις, διαίρεσις. διὰ τούτων δὲ ἐδήλωσεν ἡμῖν πάσας τὰς προτάσεις τὰς παραδεδομένας ἐν τῷ Περὶ ἐρμηνείας· πᾶσα γὰρ πρότασις ἢ προστιθέμενον ἔχει τὸ ἔστιν ἢ ἀφαιρούμενον ἢ συντιθέμενον ἢ διαιρούμενον. Philopon développe la description de toutes les propositions qui naissent de ces oppositions dans les lignes suivantes (*ibid.*, p. 26.10-34). D’autre part, une explication du mot que nous avons traduit par “amène” est fournie par le commentateur de David, dont nous citons la traduction anglaise faite sur le texte arménien: “By saying then ‘with the addition’ to some [term] ‘or separation’ [from it] of [‘is’ or ‘is not’], [Aristotle] covered all premisses, as he explained in *On Interpretation*.”

For though there are two pairs of antitheses: addition and removal, separation and synthesis, by mentioning one [member of each pair] of the antitheses, he suggests the other too, meaning, by addition, [also] removal, and by separation, [also] synthesis” (David, *Commentary*, p. 83, le traducteur indiquant en note que le mot traduit par “suggests” a pour signification littérale “nods at”, *ibid.* note 144).

⁵⁹ C’est-à-dire, respectivement, les propositions de *tertio adiacente* et les propositions de *secundo adiacente*, selon la terminologie traditionnelle du moyen âge latin.

⁶⁰ Cf. Ammon., *In An. Pr.*, p. 24.10-11 Wallies: ἡ σύνθεσις οὖν τοῦ ‘ἔστιν’ σημαίνει τὰς μετὰ τρόπου προτάσεις; et de manière plus complète, Philop., *In An. Pr.*, p. 26.28-31 Wallies: πάλιν αἱ μετὰ τρόπου καταφατικαὶ ἀπλαῦ, ὡς ἡ ‘Σωκράτη δυνατὸν ἐστὶ περιπατεῖν’ λέγουσα, σύνθεσιν λέγεται ὑπομεῖναι τοῦ εἶναι· ἡ δὲ ἐκ μεταθέσεως σύνθεσιν τοῦ μὴ εἶναι, ὡς ἡ ‘Σωκράτη δυνατὸν ἐστὶ μὴ περιπατεῖν ἢ μὴ περιπατοῦντα εἶναι’. D’après l’exemple de Philopon, la σύνθεσις de εἶναι produit une proposition modale, et la σύνθεσις de μὴ εἶναι produit une proposition modale métathétique. Mais il n’apparaît pas que la σύνθεσις de εἶναι et de μὴ εἶναι puisse produire les propositions simplement méthathétiques, non modales, comme le texte de Proba semble le laisser entendre. La description de ce dernier est donc inexacte, ou au moins maladroite (à supposer que le texte syriaque soit transmis sans erreur), car l’exemple donné ensuite pas Proba est bien en accord avec celui de Philopon, puisqu’il porte sur des propositions à la fois modales et métathétiques. D’autre part, par l’expression “celles que nous avons appelées modales”, Proba fait probablement allusion à son propre commentaire sur le *Peri Hermeneias*, cf. Hoffmann, *De Hermeneuticis apud Syros Aristoteles*, p. 68.4-6 et la traduction, p. 94: *Capite autem quarto [s. libri de interpretationibus] docet nos [Aristoteles] de protasi cum modo e.g. Socrates pulchriter disputat.*

⁶¹ Les propositions modales données comme exemples par Ammonius et Philopon sont des propositions dans lesquelles la modalité est introduite par des expressions de la nécessité (ἐξ ἀνάγκης) ou du possible (δυνατόν). On notera que Proba utilise, pour sa part, un adverbe (*hoshoit*); en cela, il se conforme d’ailleurs à la tradition logico-philosophique grecque; cf. Ammon., *In De Int.*, p. 214.25-29 Busse, qui explique qu’un mode est un mot (φωνή) qui signifie comment le prédicat appartient au sujet et donne pour exemple des adverbes: τρόπος μὲν οὖν ἐστὶ φωνὴ σημαίνουσα ὅπως ὑπάρχει τὸ κατηγορούμενον τῷ ὑποκειμένῳ, οἷον τὸ ταχέως, ὅταν λέγωμεν ‘ἡ σελήνη ταχέως ἀποκαθίσταται’, ἢ τὸ καλῶς ἐν τῷ ‘Σωκράτης καλῶς διαλέγεται’, ἢ τὸ πάνυ ἐν τῷ ‘Πλάτων Δίωνα πάνυ φιλεῖ’, ἢ τὸ αἰεὶ ἐν τῷ ‘ὁ ἥλιος αἰεὶ κινεῖται’. Sur ce sujet, voir J. Barnes, “Ammonius and Adverbs”, *Oxford Studies in Ancient Philosophy, Supplementary volume* (1991), p. 145-63.

⁶² Comme nous l’avons noté ci-dessus, n. 60, il n’apparaît pas que la σύνθεσις de εἶναι et de μὴ εἶναι produise les propositions non modales métathétiques. Au regard de ce qu’écrit Philopon, la description de Proba est donc inexacte.

⁶³ Cette description ne correspond pas non plus à celle de Philopon, *In An. Pr.*, p. 26.31-34 Wallies, selon laquelle la διαίρεσις produit toujours des propositions modales, soit négatives simples, soit négatives métathétiques.

⁶⁴ Nous avons corrigé, avec van Hoonacker, l’expression *l-lahmūto* (“agrément”) manifestement fautive qui figure dans les trois manuscrits consultés, par l’expression *l-thūmo* (“terme”).

⁶⁵ Cette définition du “terme” et sa critique ne se trouvent pas dans Ammonius ni dans Philopon, *ad loc.* ni non plus chez David. Elle pourrait provenir d’un autre commentaire néoplatonicien inconnu de nous, ou d’une autre rédaction que celle dont nous disposons du commentaire d’Ammonius ou de celui de Philopon.

⁶⁶ Proba ne conserve donc pas l’explication de Jamblique reprise par Ammonius et Philopon, mais il retient une interprétation plus simple de la partie de phrase aristotélicienne ici discutée: il fait de διαρουμένου l’opposé de προστιθεμένου, ce dernier terme signifiant l’addition de la copule dans les phrases de *tertio adiacente* (affirmatives ou négatives), tandis que le terme opposé, compris comme signifiant la séparation au sens de suppression (ainsi que l’explique Ammonius, *In De Int.*, p. 26.34-27.3 Busse: καὶ ὁ ἀναιρῶν μέντοι τὸ βαδίζειν ἀπὸ τοῦ Σωκράτους (ἢ ἀναιρεσιν αὐτὸς [= Ἀριστότελες] διαίρεσιν ἐκάλεσεν ὡς χωρίζουσιν τὸ κατηγορούμενον ἀπὸ τοῦ ὑποκειμένου διὰ τοῦ ἀρνητικοῦ μορίου διαιρετικοῦ τινος ὀργάνου χρεῖαν ἐν τῷ λόγῳ ποιούντος) [...]), signifie la suppression de la copule dans les phrases de *secundo adiacente* (affirmatives ou négatives).

⁶⁷ La traduction du texte d’Aristote, *An. Pr.* I 1, 24 b 18-20, est littérale, et ne diffère de la traduction anonyme que par des variantes mineures, cf. Nagy, “Una versione siriana”, p. 324.

⁶⁸ Ni Ammonius ni Philopon n’interprètent l’expression “sont posées” (τεθέντων) comme le moyen de distinguer le syllogisme de la proposition. Pour sa part, Ammonius, *In An. Pr.*, p. 26.30-27.14 Wallies, déclare que, par l’expression ἐν ᾧ τεθέντων, Aristote veut distinguer les syllogismes des discours non syllogistiques (tel le vocatif ou l’optatif), qui ne font pas l’objet d’une concession (ὁμολογηθέντων), mais il considère que par cette expression ne sont point exclus les syllogismes hypothétiques, dans lesquels des choses sont bien posées, sinon au sens propre, du moins d’une certaine manière (καὶ ἐκεῖ τιθέμεθα πως, p. 27.11). À la différence d’Ammonius, Philopon, *In An. Pr.*, p. 33.2-10 Wallies, déclare que, par l’expression τεθέντων, Aristote distingue le syllogisme, soit des autres discours, tel le vocatif et les autres dans lesquels rien n’est posé, c’est-à-dire concédé, soit des syllogismes hypothétiques, dans lesquels les prémisses sont

supposées (p. 33.7: ὑποτίθεσθαι μὲν λέγομεν τὰς προτάσεις), mais nullement posées (τίθεσθαι δὲ οὐδαμῶς). On notera qu'Ammonius et Philopon explicitent tous deux ce terme τεθέντων au moyen du verbe ὁμολογοῦμαι, qui signifie l'accord concédé qui touche les prémisses du syllogisme. Proba semble adopter une interprétation un peu différente, ou du moins marquer différemment l'accent, en interprétant le fait de poser les prémisses comme une assertion. Selon David, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 93, Aristote emploie l'expression "sont posées" en sorte d'embrasser à la fois les syllogismes catégoriques, pour lesquels il aurait suffi de dire "sont prédiquées", et les syllogismes hypothétiques, pour lesquels il aurait suffi de dire "sont supposées".

⁶⁹ Selon Ammonius, *In An. Pr.*, p. 27.14-33 Wallies, le mot grec τινῶν, dans la définition aristotélicienne, sert à distinguer le syllogisme à proprement parler des syllogismes à une seule prémisses, syllogismes incomplets (οὐ τέλειοι) dont font usage les rhéteurs; de même Philopon, *In An. Pr.*, p. 33.10-23 Wallies. Sur l'histoire du syllogisme rhétorique vu comme syllogisme incomplet, ou abrégé, voir l'important article de M.F. Burnyeat, "Enthymeme: Aristotle on the Logic of Persuasion", in *Aristotle's Rhetoric. Philosophical Essays*, ed. by D.J. Furley and A. Nehamas, Princeton U.P., Princeton 1994 (Proceedings of the twelfth Symposium Aristotelicum), p. 3-55.

⁷⁰ Le mot syriaque se lit, en transcription, *dsknīs*, et nous sommes portés à accepter la judicieuse correction de van Hoonacker (p. 141 n. 1), qui suggère que Proba (ajoutons: ou sa source) a lu dans le grec Δισχινης au lieu de Αισχινης. Il n'y a aucun doute, en effet, que l'exemple se rapporte, comme le signale van Hoonacker, à l'accusation de dorodochie élevée par Démosthène contre Éschine; cf. Démosthène, Περὶ τῆς παραπροσεβείας (*Sur l'ambassade infidèle*), 110-20. L'exemple relatif à Eschine ne se trouve ni chez Ammonius ni chez Philopon, mais Proba a pu le lire dans une autre version, ou copie, de tel ou tel commentaire issu de la tradition d'Ammonius. Un exemple faisant intervenir Eschine, à propos aussi du syllogisme rhétorique, se trouve chez David, mais il est tout différent, cf. David, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 95: "Now Aeschines used such syllogisms against Demosthenes, saying: 'Since he is a son-hater and a wicked father, then, a fortiori, he will never appear good and useful in public affairs'".

⁷¹ Le même exemple est donné par Ammonius, *In An. Pr.*, p. 27.22 Wallies, et par Philopon, *In An. Pr.*, p. 33.13 Wallies, ainsi que par David, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 95. Il se trouve déjà, sous une forme proche, chez Aristote, *Soph. El.* 5, 167 b 8-11, et *Rhet.* II 24, 1401 b 23-24, comme exemple d'enthymème apparent relativement à la consécution.

⁷² La même raison est avancée par Philopon, *In An. Pr.*, p. 33.10-12, 14-17 Wallies, pour expliquer l'omission de la prémisses majeure par les rhéteurs.

⁷³ Cette explication ne se trouve pas dans les commentaires d'Ammonius et de Philopon.

⁷⁴ Philopon, *In An. Pr.*, p. 33.17-21 Wallies, explique plus clairement que les rhéteurs peuvent utiliser des syllogismes incomplets pour paraître honorer les juges en leur attribuant la connaissance des méthodes dialectiques et en les jugeant capables d'ajouter la prémisses majeure manquante. Voir aussi Ammon., *In An. Pr.*, p. 27.17-22 Wallies.

⁷⁵ Cette interprétation, relative à l'omission de la prémisses majeure, ne se trouve pas dans le commentaire de Philopon, ni dans celui d'Ammonius. Philopon, toutefois, précise, au début de ses remarques sur le sujet, que la démarche des rhéteurs consiste à conserver la prémisses mineure et à laisser de côté la majeure pour mener à la conclusion (*In An. Pr.*, p. 33.11-12 Wallies: οὔτινες τὴν ἐλάττωνα τῶν προτάσεων λαβόντες τὴν δὲ μείζονα καταλιπόντες ἐπάγουσι τὸ συμπέρασμα).

⁷⁶ Selon Alexandre, *In An. Pr.*, p. 17.32-33 Wallies, dans le cas de "si c'est le jour, il fait clair", le conséquent suit nécessairement de l'antécédent, mais non pas syllogistiquement: ἐν γὰρ τῷ 'εἰ ἡμέρα ἐστί, φῶς ἐστίν', ἐξ ἀνάγκης ἔπεται τῷ ἡμέρα εἶναι τὸ φῶς εἶναι, ἀλλ' οὐ συλλογιστικῶς; c'est, en effet, une caractéristique du syllogisme qu'il prouve à partir d'une pluralité d'items (*ibid.*, p. 18.1-2): ἴδιον γὰρ συλλογισμοῦ τὸ διὰ πλείονων τὸ ἀναγκαῖον δεικνύναι (cf. trad. Barnes, p. 65: "It is the proper characteristic of a syllogism that it proves from a plurality of items"). Ni Ammonius ni Philopon, semble-t-il, ne prennent en considération la différence entre syllogisme catégorique et syllogisme hypothétique ici soulignée par Proba, à savoir que le syllogisme hypothétique ne comporte qu'une seule assertion constituée de sa prémisses conditionnelle. Proba semble réduire les prémisses du syllogisme hypothétique à une seule proposition, la conditionnelle, et il rejoint là le propos d'Alexandre qui, après avoir dit que la caractéristique du syllogisme est de prouver à partir d'une pluralité d'items, ajoute la précision suivante (*ibid.*, p. 18.2-4): διὸ οὐδ' ἂν αἱ μὲν λέξεις ὅσι πλείους τῶν τιθεμένων, ταῦτόν δὲ ταῦτα σημαίνῃ τῷ πρώτῳ, οὐδ' οὕτω συλλογισμὸς ἐκ τῶν τοιούτων ἔσται (trad. Barnes, p. 65-66: "That is when even if there is a plurality of expressions for what is posited, still, if the rest [reading *talla* for *tauta*] signify the same as the first, there will be no syllogism from them in such a case"). Proba applique cette remarque au cas de la proposition conditionnelle: si l'on ajoute à une proposition conditionnelle, un énoncé qui reproduit une partie de la conditionnelle, on n'obtient pas un syllogisme.

⁷⁷ Proba poursuit ici le commentaire de la définition aristotélicienne du syllogisme.

⁷⁸ Ammonius, *In An. Pr.*, p. 27.35-28.13 Wallies, expose que l'expression ἑτερόν τι τῶν κειμένων vise à distinguer le syllogisme aristotélicien des raisonnements appelés chez les stoïciens οἱ διαφορούμενοι συλλογισμοί et ἀδιαφόρως

περαίνοντες: les premiers disent deux fois la même chose (“s’il fait jour, il fait jour; or il fait jour; donc il fait jour”), et s’ils ont l’apparence de syllogismes, ils n’en sont pas; quant aux seconds, il s’agit aussi de pseudo-syllogismes qui procèdent de manière non différenciée (ἀδιαφόρως), dont l’exemple, chez Ammonius, est: “s’il fait jour, il ne fait pas nuit; or il fait jour; donc il fait jour”. Dans le cas de ces deux sortes d’arguments, la conclusion, déclare Ammonius, n’est pas différente de ce qui a été posé. Selon Philopon, *In An. Pr.*, p. 33.23-26 Wallies, le terme grec ἕτερον sert à distinguer le syllogisme aristotélicien des syllogismes dont la conclusion est semblable aux prémisses (διὰ τοὺς διαφορουμένους συλλογισμούς, οὔτινες τὸ αὐτὸ ἔχουσι συμπέρασμα τὰς προτάσεων), tels que “s’il fait jour, il fait jour; or il fait jour; donc il fait jour”, car la conclusion doit être autre que les prémisses. Alexandre déjà, *In An. Pr.*, p. 18.12-18 Wallies, expliquait que la conclusion devait être différente de ce qui avait été posé, en donnant pour exemple les arguments ἀδιαφόρως περαίνοντες, parmi lesquels sont inclus les διαφορούμενοι λόγοι. L’argument de Proba vise une autre sorte de syllogisme, ou déduction, à savoir celle qui lierait deux propositions s’impliquant mutuellement (non point formellement, mais matériellement selon le langage tardo-antique, c’est-à-dire en vertu des états de choses auxquels se rapportent les deux parties de la proposition conditionnelle implicative dans l’exemple donné); cf. Ammon., *In An. Pr.*, p. 28.3-5.

⁷⁹ Philopon dit, au début de son commentaire, *In An. Pr.*, p. 6.10-14 Wallies, que les prémisses sont la matière du syllogisme, dont la conclusion est la forme. Lorsqu’il aborde la question de la définition même du syllogisme, il rappelle cette distinction et il ajoute, p. 32.31-33.2, que les expressions d’Aristote, τεθέντων et τινῶν, se rapportent à la matière des syllogismes, c’est-à-dire aux prémisses, alors que l’expression ἕτερόν τι τῶν κειμένων ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει se rapporte à la forme, c’est-à-dire à la conclusion. Sur les diverses interprétations de la matière et de la forme dans la tradition logique grecque, voir J. Barnes, “Logical Matter and Logical Form”, dans A. Alberti (ed.), *Logica, mente e persona. Studi sulla filosofia antica*, Leo S. Olschki, Firenze 1990 (Accademia Toscana di scienze e lettere ‘La Colombaria’, Studi 60), p. 7-119.

⁸⁰ Même raison clairement exposée par Philopon, *In An. Pr.*, p. 33.27-33 Wallies, qui donne l’exemple de la relation réciproque du gouvernail et du navire: ἄλλο ἐστὶν ἕνεκά του καὶ τὸ οὐ ἕνεκα· οἷον πηδάλιον ἕνεκά του ἐστὶν· ἕνεκα γὰρ τοῦ πλοίου· τὸ δὲ πλοῖον οὐ ἕνεκα [...] τὸν αὐτὸν δὲ τρόπον ἔχει καὶ ἐπὶ τῶν προτάσεων· εἰσὶ γὰρ αἱ μὲν προτάσεις ἕνεκά του· τοῦ συμπέρασματος γὰρ ἕνεκα· τὸ δὲ συμπέρασμα οὐ ἕνεκα· ἕνεκα γὰρ αὐτοῦ αἱ προτάσεις· ὥστε αὐτὴ ἕτερον ἂν εἴη τὸ συμπέρασμα παρὰ τὰς προτάσεις.

⁸¹ Alexandre, *In An. Pr.*, p. 44.13-23 Wallies (trad. Barnes, p. 104-105) expose que ce qui est à prouver est appelé un problème (πρόβλημα), et il décrit les différentes espèces de propositions qui entrent sous le genre πρότασις: une fois prouvé, le problème (πρόβλημα) devient conclusion (συμπέρασμα); quant à la proposition prise en vue de prouver autre chose, c’est une assomption (λήμμα) ou un agrément (ὀμολόγημα). La raison invoquée par Proba paraît prendre son sens si l’on traduit le mot syriaque *mettawdyonyoto* par assertions (ou assomptions) plutôt qu’énoncés: Proba opposerait le statut épistémique des prémisses, d’une part, qui sont des propositions qui ont fait l’objet d’une assomption (λήμματα dans le langage d’Aristote) ou auxquelles l’assentiment a été donné (ὀμολογήματα dans le langage de Platon, cf. Ammon., *In An. Pr.*, p. 26.33-36 Wallies; Plat., *Théétète* 155 B 5), soit parce qu’elles sont premières ou parce qu’elles ont été démontrées, et le statut de la proposition, d’autre part, qui est à prouver, à savoir celle qui est un πρόβλημα, avant de devenir, au terme de la déduction, une conclusion, dont le statut épistémique est alors le même que celui des prémisses.

⁸² Alexandre, *In An. Pr.*, p. 20.30-21.1 Wallies (trad. Barnes, p. 71) souligne que la nécessité dont il s’agit, dans le texte d’Aristote, n’est pas celle de la conclusion (comme certains l’ont pensé, dit-il), mais la nécessité de la consécution, ou nécessité syllogistique de la relation entre conclusion et prémisses. Il ne mentionne aucunement une démonstration qui se ferait en vertu de la nature des choses. Ammonius, *In An. Pr.*, p. 28.23-29.19 Wallies, note que la mention de la nécessité vise à distinguer la conviction (πίστις) qui résulte du syllogisme, de deux autres types de convictions: l’une dite ἀπὸ τῶν ἴσων, utilisée par les rhéteurs, est celle qui va d’un singulier à un autre singulier, ou d’un particulier à un autre particulier; l’autre, dite ἐπαγωγική, est la conviction obtenue par induction du particulier à l’universel; seule la conviction produite par le syllogisme est nécessaire. À propos du mot συμβαίνει, Ammonius, *In An. Pr.*, p. 29.20-34 Wallies, introduit une remarque sur une double acception du nécessaire dans les syllogismes: l’un se dit κατὰ τὴν ὑπαρξιν τῶν πραγμάτων (selon l’existence des choses), l’autre κατὰ τὴν ἀκολουθίαν τῆς λέξεως (selon la consécution du discours). Ce dernier appartient à tout syllogisme, mais non pas le premier. C’est là, en fait, une manière de distinction entre forme et matière qui est proche de celle de Proba. Un syllogisme peut être nécessaire selon la consécution, non selon l’existence; tout syllogisme (valide) est nécessaire selon la consécution, mais tous ne le sont pas selon l’existence. Philopon, *In An. Pr.*, p. 34.10-35.2 Wallies, expose que ἐξ ἀνάγκης ne veut pas dire qu’une conclusion est nécessaire du fait que la matière est nécessaire, mais que cette expression vise à distinguer les syllogismes nécessaires des syllogismes dits paradigmatiques (p. 34.16-17: ἡ μὲν οὖν παραδειγματικὴ πίστις τὸ ἴσον ἐκ τοῦ ἴσου πιστοῦται) et épagogiques (inductifs), qui ne possèdent pas cette nécessité. Philopon reprend à ce propos les trois types de convictions énumérés par Ammonius: c’est dans la démonstration apodictique, qui fait connaître le particulier à partir de l’universel, que se produit la déduction nécessaire: ἡ δὲ γε ἀποδεικτικὴ δεῖξις αὐτὴ ἐστὶν ἢ ἐκ τοῦ καθόλου τὸ μέρος πιστουμένη ἔπεται πάντως τὸ ἐξ ἀνάγκης (p. 34.29-30). L’emploi de

συμβαίνει est là pour montrer que ce n'est pas seulement dans le cas où la matière est nécessaire que suit la conclusion, mais même lorsqu'elle est impossible ou possible (contingente). Ni Ammonius ni Philopon ne parlent de règles, ni ne distinguent, à la manière de Proba par référence à des règles, de la démonstration conduite selon une règle (*gonuno*), c'est-à-dire, en somme, une démonstration formellement valide, une démonstration qui serait validée par la nature des choses (ou encore matériellement valide). Sur l'interprétation de la nécessité syllogistique et les moyens de l'exprimer, chez les commentateurs grecs, voir Lee, *Die griechische Tradition* (cité ci-dessus à la n. 35), p. 103-6.

⁸³ On notera, en effet, que l'exemple a été choisi de manière à souligner la validité formelle de la déduction, puisque la première prémisse est fautive. Et par conséquent il n'est pas matériellement valide.

⁸⁴ Les manuscrits comportent ici une lacune, vraisemblablement occasionnée, comme le suggère van Hoonacker, p. 143, n. 2, par un saut du même au même, dans lequel une première particule *man* ("d'une part", dans les manuscrits Bdj et V) (ou *men*, "de", dans le manuscrit B) a été confondue avec une seconde particule *men*, placée un peu plus loin dans le texte. La restitution du sens proposée par van Hoonacker (qui traduit "parce que d'un côté c'est la vérité <qui est énoncée dans les propositions en question; mais d'autre part>") nous paraît vraisemblable: il faudrait comprendre, en somme, que la conclusion suit des deux prémisses parce qu'elles sont vraies, bien que, en règle générale, on ne puisse former une déduction syllogistiquement nécessaire à partir de deux prémisses particulières, comme le dit le reste de la phrase. La règle énoncée ici sera reprise plus loin, p. 143 (cf. n. 118).

⁸⁵ On notera que Proba utilise ici le terme grec ἀπόδειξις translittéré, ce qui est d'importance, comme le montrera la suite du texte (voir les notes à suivre).

⁸⁶ Le terme syriaque *hawno*, ici employé, est celui qui a été utilisé plus haut (cf. édition p. 130, trad. n. 20) pour signifier l'intellect dans la division des facultés cognitives.

⁸⁷ Le terme syriaque *ida'to*, employé ici, signifie la connaissance au sens large.

⁸⁸ Les termes du syllogisme pris pour exemple sont des termes universels d'égale extension, parce qu'ils signifient d'une part une substance, et d'autre part des propres de cette substance, qui sont entre eux réciprocaux. Ammonius, *In An. Pr.*, p. 28.23-31 Wallies, distingue (cf. ci-dessus n. 82) trois types de conviction: celle qui provient de choses égales, celle qui provient de l'induction, celle qui provient du syllogisme; celle qui provient de choses égales ne produit pas une démonstration selon Ammonius, mais c'est celle qui est utilisée par les rhéteurs. L'explication est semblable chez Philopon, *In An. Pr.*, p. 34.16-20 Wallies: la conviction qui provient de choses égales est dite par lui paradigmatique, c'est-à-dire qu'elle provient d'arguments appuyés sur des exemples, à savoir ceux dont se servent les rhéteurs. Manifestement Proba n'emploie pas le mot "égal" dans le même sens que les deux commentateurs grecs.

⁸⁹ Selon Ammonius, *In An. Pr.*, p. 29.7-17 Wallies, et Philopon, *In An. Pr.*, p. 34.14-30 Wallies, par opposition à la conviction (πίστις) qui caractérise la conclusion fondée sur la relation de l'égal à l'égal, ou du plus petit au plus grand, seule la conviction qui caractérise la conclusion fondée sur la relation du plus grand au plus petit est celle de la démonstration (ἀπόδειξις). Pour Proba, au contraire, la relation de l'égal à l'égal, et celle du plus universel au moins universel, se rapportent toutes deux à la démonstration proprement dite: comme le montrent les exemples, la première est celle où les deux termes sont dans une relation d'une substance à un propre ou d'un propre à un autre propre (d'une même substance); la seconde est celle où les termes sont dans des relations de genre à espèce, ou d'espèce supérieure à espèce inférieure. Proba interprète ainsi les relations d'égal ou de plus universel, dans le cadre des rapports entre prédicables décrits par l'interprétation porphyrienne des catégories.

⁹⁰ Philopon, *In An. Pr.*, p. 34.18-19 Wallies, emploie un exemple comparable, mais non identique ("un tel faisant route de nuit a rencontré des voleurs, toi aussi si tu faisais route de nuit tu rencontrerais des voleurs") pour montrer ce qu'est un "exemple" (παράδειγμα). Mais l'explication qu'il en donne est différente de celle de Proba. Dans la présentation qu'en donne Philopon, en effet, il s'agit d'un argument qui justifie l'égal à partir de l'égal (τὸ ἴσον ἐκ τοῦ ἴσου), alors que Proba, comme on l'a vu dans ce qui précède, a mis sous cette caractéristique un argument proprement démonstratif.

⁹¹ L'exemple d'induction se rapportant à la mâchoire inférieure mobile des animaux se trouve chez Ammonius, *In An. Pr.*, p. 28.32-29.2 Wallies, et chez Philopon, *In An. Pr.*, p. 34.21-22 Wallies, sans qu'aucun animal précis soit nommé, et déjà chez Alexandre, *In An. Pr.*, p. 43.28-29 Wallies, qui mentionne les hommes, les chevaux, les chiens, les bœufs et les brebis. Selon Ammonius, la conviction acquise par une telle induction n'est pas nécessaire, car on pourra trouver des animaux dont la mâchoire supérieure est mobile; Philopon précise que l'examen de milliers de cas particuliers ne suffit pas à établir une conclusion universelle, mais qu'en revanche il suffit d'un contre-exemple pour réfuter une telle conclusion: le contre-exemple usuel (non cité par Philopon) est celui du crocodile qui ne meurt que la mâchoire supérieure, cf. Arist., *Hist. An.* I 11, 492 b 23-24: κινεῖ δὲ πάντα τὰ ζῷα τὴν κάτωθεν γένυν, πλὴν τοῦ ποταμίου κροκοδείλου· οὗτος δὲ τὴν ἄνω μόνον; *De Part. an.* IV 11, 691 b 4-6.

⁹² Explication semblable, mais plus développée, chez Philopon, *In An. Pr.*, p. 35.2-15 Wallies, qui se réfère à l'explication donnée par Aristote lui-même: λέγω δὲ τῶ ταῦτα εἶναι τὸ διὰ ταῦτα συμβαίνειν, τὸ δὲ διὰ ταῦτα συμβαίνειν τὸ

μηδενός ἐξῶθεν ὄρου προσδεῖν πρὸς τὸ γενέσθαι τὸ ἀναγκαῖον (*An. Pr.* I 1, 24 b 20-22). Ammonius, *In An. Pr.*, p. 29.35-30.25 Wallies, propose un double commentaire de ce passage, en le mettant d'abord en relation avec l'opposition entre manifeste (σαφές) et non manifeste (ἀσαφές): la démonstration vise à rendre raison du non manifeste à partir du manifeste; puis il expose la raison que l'on trouve dans Philopon et dans Proba, en rapportant, comme Philopon, cette explication à la suite du texte d'Aristote. Remarquons que l'opposition entre manifeste et non manifeste est utilisée par Philopon dans son commentaire portant sur le mot ἔτερον dans la définition du syllogisme par Aristote (*In An. Pr.*, p. 33.34-35.7 Wallies). Notons encore que Proba emploie un exemple différent de celui que donnent Ammonius et Philopon, qui porte sur l'âme sous la forme: ἡ ψυχὴ αὐτοκίνητος, τὸ αὐτοκίνητον ἀκίνητον, ἡ ψυχὴ ἄρα ἀθάνατος.

⁹³ L'objection sceptique de la remontée à l'infini de la preuve ne se trouve pas dans les commentaires d'Alexandre et d'Ammonius. Elle se trouve, mise au compte des philosophes sceptiques (οἱ ἐφεκτικοί), au tout début du développement portant sur le syllogisme (et non pas là où la place Proba), dans le commentaire de Philopon, *In An. Pr.*, p. 30.29-31.2, sous une forme semblable à celle que lui donne Proba. Pour Philopon, il s'agit d'abord de répondre à la question εἰ ἔστιν ὁλως συλλογισμός, avant de traiter du τί ἐστι. Voir aussi, dans le même sens, David, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 89.5-16. Il est intéressant de remarquer que David rapporte que les sceptiques rejettent le syllogisme comme instrument de "saisie": "reject syllogism as an instrument of apprehension", selon la traduction de Topchyan, qui rapproche (p. 89 note 7) le mot arménien traduit par "apprehension" du grec κατάληψις; ce mot grec est probablement celui que Proba rend à l'aide du mot *madrkonutyō* (accolé à *methawyonuto*, "démonstration"), dans le syntagme que nous traduisons par "démonstration et saisie".

⁹⁴ Une réfutation semblable se lit chez Philopon, *In An. Pr.*, p. 31.2-7 Wallies. Voir aussi David, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 91.1-5.

⁹⁵ La seconde réponse à l'argument sceptique est seulement esquissée par Proba et, de ce fait, difficile à saisir. L'idée est que le syllogisme qui établit la doctrine du syllogisme, s'inclut lui-même dans cette opération, de la même façon que toute parole énonçant qu'une parole est audible est elle-même audible. Le point de départ de ce type d'argument se trouve vraisemblablement dans un développement comparable à celui que Philopon ajoute à sa première réfutation de l'argument sceptique: il y distingue le syllogisme (συλλογισμός) de ce qui est l'objet du syllogisme (συλλογιστόν); le premier est ce par quoi nous effectuons les démonstrations, le second est qui est en est l'objet (περᾶγμα). Devant l'objection que l'aporie se reproduit à propos du συλλογιστόν, Philopon expose que toute démonstration n'a pas pour point de départ une démonstration issue elle-même d'un syllogisme, mais que les principes ultimes des démonstrations ne sont pas syllogistiques, mais sont des κοινὰ ἔννοιαι: ainsi se trouve exclue la remontée à l'infini de la preuve. Voir aussi le développement de David, *Commentary on Aristotle's Prior Analytics*, p. 91.6-19, dont nous citons le début (trad. Topchyan): "Furthermore, we are not involved in an infinite regress, for the syllogism which showed that syllogism exists also showed itself, though not as syllogism but as syllogizable. Likewise, definition defines itself, though not as definition but as definable". Le texte de Proba apparaît comme une trace de ce type d'argumentation, reçue d'une tradition grecque.

⁹⁶ Cf. Arist., *An. Pr.* I 1, 24 b 22-24: la traduction syriaque est littérale.

⁹⁷ S'agissant de la distinction entre syllogismes parfaits et syllogismes imparfaits, le point examiné par Alexandre, *In An. Pr.*, p. 23.17-24.18 Wallies, est de savoir si les syllogismes imparfaits requièrent des assumptions extérieures aux suppositions initiales, ce qui exclurait qu'ils puissent être encore dits des syllogismes, en conformité avec les termes τῶ ταῦτα εἶναι de la définition du syllogisme par Aristote (termes qui excluent précisément que le syllogisme ait besoin d'un élément extérieur pour que soit affirmée sa nécessité); la réponse d'Alexandre est que, dans le cas des syllogismes imparfaits, ce qui est requis pour la manifestation de la nécessité est déjà potentiellement présent dans les choses posées, mais a besoin d'être révélé, par le moyen de conversions ou de réductions à l'impossible. Philopon, *In An. Pr.*, p. 36.19-37.2 Wallies, reprend la discussion en soulignant l'emploi par Aristote de l'expression πρὸς τὸ φανῆναι, qu'il oppose à πρὸς τὸ γενέσθαι: les syllogismes parfaits sont nécessaires d'une nécessité manifeste, tandis que les syllogismes imparfaits sont nécessaires d'une nécessité qu'il appartient à celui qui sait de la manifester. Il faut donc comprendre que l'introduction éventuelle d'éléments extérieurs (conversions) pour la manifestation du nécessaire ne va pas à l'encontre de la définition du syllogisme, puisque ces éléments ne se rapportent pas à la genèse même des syllogismes. Voir, dans le même sens, le commentaire d'Ammonius, *In An. Pr.*, p. 32.28-33.2 Wallies. À propos du cas particulier de la réduction à l'impossible, Philopon, *In An. Pr.*, p. 37.6-38.29 Wallies, fait état d'une aporie selon laquelle Aristote, contrairement à sa définition, recevrait comme syllogismes des arguments assumant des éléments extérieurs aux choses posées, et il résout cette aporie (comme Alexandre auparavant, cf. Barnes, p. 77 note 48) en exposant que les éléments extérieurs assumés dans la conduite à l'impossible ne relèvent pas de la partie déductive du syllogisme, mais de sa partie réfutative de l'hypothèse impossible. Dans son extrême brièveté, le commentaire de Proba apparaît comme un résumé minimal de ce qui doit être dit sur la question, à savoir que le syllogisme parfait est celui qui rend manifeste par soi la nécessité qui est en lui, sans l'aide de conversions ou de réductions à l'impossible, indispensables aux syllogismes imparfaits.

⁹⁸ Le texte syriaque est une traduction mot pour mot du grec d'Aristote, *An. Pr.* I 1, 24 b 26-28, à l'exception de la précision apportée en grec par la reprise, en ordre inverse, des deux premiers ἔτερον ἑτέρω exprimée au moyen des formes θατέρου θάτερον.

⁹⁹ Alexandre, *In An. Pr.*, p. 24.27-25.5 Wallies, explique, en paraphrasant Aristote, "<dit> de tout" par cela que rien du sujet ne peut être pris dont le prédicat ne soit pas dit, et "dans le tout" par cela que rien de ce qui est dit être dans quelque chose comme dans un tout ne tombe en dehors de cela dans quoi il est dit être comme dans un tout (cf. l'introduction, p. 120-1). Ammonius, *In An. Pr.*, p. 33.22-34.17 Wallies, explique que la proposition catégorique universelle affirmative (et il transpose aussi l'explication aux universelles négatives) peut être considérée de deux façons, à partir du terme sujet ou à partir du terme prédicat: "dans le tout" se dit lorsque la proposition est considérée du point de vue de l'inclusion du sujet dans le prédicat tout entier, qui le circonscrit; inversement, "prédié de tout" se dit lorsque la proposition est considérée à partir du prédicat (cf. déjà Alex., *In An. Pr.*, p. 25.9-11 Wallies). Philopon, *In An. Pr.*, p. 38.32-39 Wallies, dit, plus brièvement, que les deux expressions d'Aristote sont les mêmes (ταὐτά εἰσι) quant au substrat (τῷ ὑποκειμένῳ), et ne diffèrent que par la forme (τῆ σχέσει), et il indique, en utilisant la même image que Proba, et le même exemple, que si l'on monte du sujet au prédicat, on dit que l'homme est "dans l'animal tout entier" (ce qui montre l'inclusion du premier dans le second tout entier), tandis que si l'on descend du prédicat au sujet, on dit "prédié de tout". Il paraît vraisemblable que cette image de "montée" et de "descente" devait se rattacher à une pratique scolaire de figuration graphique des rôles et places respectives des sujets et prédicats dans les propositions catégoriques de la logique aristotélicienne (sur ce point, voir l'introduction, p. 114-17). On notera, d'autre part, que Proba ne traite pas explicitement le cas des propositions négatives, comme le fait Philopon. En revanche, le terme que nous avons traduit par "participe" (*msbawtaf*) n'a pas d'équivalent dans les commentaires grecs.

¹⁰⁰ Le texte syriaque, ici particulièrement elliptique (littéralement "non tout dans tout") paraît incomplet, et nous l'avons interprété *ad sensum*, en le comprenant comme van Hoonacker, qui traduit les deux derniers membres de phrase comme ceci: "(le prédicat) qui serait d'extension plus restreinte ne s'appliquerait pas tout entier au sujet tout entier (?)". On remarque que Proba admet que, dans la prédication "dit de tout", le prédicat est égal au sujet ou plus grand que lui, comme le font Alexandre, *In An. Pr.*, p. 25.7-9 Wallies, et Philopon, *In An. Pr.*, p. 39.15-24 Wallies, mais que Philopon seul distingue le cas de "est dans tout", en considérant qu'alors le sujet est d'extension plus petite que celle du prédicat, et non pas égale à celle-ci, contrairement à ce que devrait impliquer l'équivalence annoncée des deux formules aristotéliciennes.

¹⁰¹ Proba ne traitera dans la suite de son commentaire que des propositions d'attribution pure (catégoriques non modales). D'autre part, Proba ne donne qu'une brève description des modes de conversion des propositions quantifiées, en relation avec la construction de la syllogistique qui suivra, mais sans traiter de la conversion en elle-même comme objet propre de recherche ainsi que l'ont fait les commentateurs grecs: sur ce dernier sujet, voir Lee, *Die griechische Tradition*, p. 79-94.

¹⁰² C'est-à-dire en une proposition de même forme, une négative universelle.

¹⁰³ C'est-à-dire une proposition de forme différente, par la qualité ou la quantité.

¹⁰⁴ À propos du bref exposé de Proba sur la conversion, on peut faire la remarque suivante. Les commentateurs grecs ont traité de la conversion, plus ou moins longuement, et Philopon en particulier (à la suite d'Ammonius, dont le texte s'arrête en ce point du commentaire) a cherché à donner un exposé systématique des diverses sortes de conversions qu'il distingue, conversions des termes, des syllogismes, et des propositions: cf. *In An. Pr.*, p. 39.27-45.20 Wallies, et les analyses de Lee, *Die griechische Tradition*, p. 79-94. Proba ne retient rien des tentatives de définition et des divisions instituées par Philopon (ou la tradition qu'il représente), mais il ne considère, implicitement, les conversions qu'il énumère que comme des instruments nécessaires à la construction de la syllogistique, qu'il exposera dans la suite. Il ne se soucie pas d'explicitement la conversion, ni en termes de relation entre les deux propositions, par exemple, ni comme règle. Il importe seulement que la proposition obtenue par l'opération de conversion à partir d'une proposition vraie soit également vraie. Les conversions décrites sont celles d'Aristote, *An. Pr.* I 2, 25 a 5-13.

¹⁰⁵ Proba a déjà commenté plus haut la définition du terme par Aristote (en 24 b 16-18), comme ce en quoi se résout la proposition; il s'arrêterait, en particulier, à la question posée par l'addition de "est" ou "n'est pas" au couple formé par le sujet et le prédicat. Ici, il a en vue le rôle des termes sujet et prédicat dans la constitution de la forme syntaxique de la proposition, mais il superpose un peu rapidement les deux caractérisations de sujet et prédicat d'une part, de majeur et de mineur de l'autre: il n'est pas exact que le prédicat soit toujours le majeur, et le sujet le mineur, dans toutes les figures. Aristote lui-même définissait le majeur et le mineur séparément pour chaque figure. Mais c'est par une convention que, dans la tradition tardo-antique, par analogie avec ce qui est le cas dans le premier mode de la première figure (Barbara), le majeur sera caractérisé, de manière commune à toutes les figures, comme le prédicat dans la conclusion, et le mineur comme le sujet dans la conclusion; cf. Philop., *In An. Pr.*, p. 67.27-29 Wallies: *χρηστότεον οὖν κοινῶ κανόνι ἐπὶ τῶν τριῶν σχημάτων τούτῳ, ὅτι μείζων ἐστὶν ὄρος ὁ ἐν τῷ συμπεράσματι κατηγορούμενος, ἐλάττων δὲ ὁ ἐν τῷ συμπεράσματι ὑποκείμενος*. Proba

se conforme à cette tradition, mais il omet d'expliquer cet usage, qui ne correspond pas à ce que l'on peut lire dans Aristote (cf. W. Kneale - M. Kneale, *The Development of Logic*, Oxford U.P., Oxford 1962, 1975², p. 69-71).

¹⁰⁶ On notera que le syllogisme est formé, selon Proba, de deux prémisses seulement (à l'exclusion de la conclusion). Alexandre (*In An. Pr.*, p. 41.2-8 Wallies) et Philopon (*In An. Pr.*, p. 72.2-10 Wallies, par exemple) déjà notaient que les syllogismes résultaient de deux prémisses, mais ils n'affirmaient pas aussi nettement qu'ils étaient formés de deux prémisses. La même caractérisation du syllogisme s'est retrouvée chez des auteurs postérieurs, par exemple al-Fārābī, cf. J. Lameer, *Al-Fārābī and Aristotelian Syllogistics. Greek Theory and Islamic Practice*, Brill, Leiden-New York-Köln 1994 (Islamic Philosophy and Science, 20), p. 83.

¹⁰⁷ Deux caractérisations du moyen terme semblent conjuguées dans l'explication sommaire de Proba, comme dans la description donnée par Aristote, *An. Pr.* I 4, 25 b 35-36. Le moyen est d'abord moyen selon un critère sémantique, en ce que son extension est moyenne entre celle du majeur et celle du mineur; le moyen est aussi, selon un critère syntaxique, en position moyenne dans les deux prémisses, qui sont liées par lui en vue de produire une conclusion; cf. la note *ad loc* de Smith, *Prior Analytics*, p. 113. Ces deux critères sont précisément réunis dans l'exemple canonique du premier mode de la première figure (Barbara) donné par Proba. Sur les difficultés de la description d'Aristote, voir des explications plus détaillées dans J. Lukasiewicz, *La syllogistique d'Aristote dans la perspective de la logique formelle moderne*, présentation et traduction française de F. Caujolle-Zaslavsky, Armand Colin, Paris 1972; réimpr. Vrin, Paris 2010, p. 46-8; G. Patzig, *Die aristotelische Syllogistik. Logisch-philologische Untersuchungen über das Buch A der "Ersten Analytiken"*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1969, p.104-6; trad. anglaise G. Patzig, *Aristotle's Theory of the Syllogism. A logico-philological Study of book A of the Prior Analytics*, translated from the German by J. Barnes, D. Reidel, Dordrecht 1968 (Synthese Library), p. 97-9; W. Kneale - M. Kneale, *The Development of Logic*, p. 68-71.

¹⁰⁸ On notera que la question de la quatrième figure n'est pas posée par Proba. La question de l'absence d'une quatrième figure dans la syllogistique d'Aristote est longuement examinée par Patzig, *Aristotle's Theory of the Syllogism*, p. 109-27, où est expliquée la raison de cette absence; voir aussi Granger, *La théorie aristotélicienne*, p. 126-7.

¹⁰⁹ Description comparable chez Alex. Aphr., *In An. Pr.*, p. 46.30-32: ἐν ἣ γὰρ συζυγία ὁ μέσος καὶ δις λαμβανόμενος τοῦ μὲν κατηγορεῖται τῶν ἐν τῷ προβλήματι ὅρων τῷ δὲ ὑπόκειται, τοῦτο τὸ σχῆμα πρῶτον καλεῖται; de même Philop., *In An. Pr.*, p. 65.1-2 Wallies: ὅταν μὲν γὰρ ὁ μέσος ὅρος τῷ μὲν ὑπόκειται τῶν ἄκρων, τοῦ δὲ κατηγορεῖται, γίνεται τὸ πρῶτον σχῆμα.

¹¹⁰ Comme l'avait fait Aristote, Proba caractérise différemment le moyen pour chacune des deuxième et troisième figures, en abandonnant la comparaison des extensions comparées des termes, pour ne s'en tenir qu'aux positions respectives du moyen; cf. Kneale, *The Development of Logic*, p. 69-71. Mêmes définitions des deuxième et troisième figures encore par Philopon, *In An. Pr.*, p. 65.2-4 Wallies.

¹¹¹ Cette question est traitée par Philopon, *In An. Pr.*, p. 65.4-66.26 Wallies, dans un long développement où il offre diverses raisons, dont on ne trouve chez Proba qu'un bref sommaire de la première et la plus simple d'entre elles (*ibid.*, p. 65.5-9); l'explication de Proba est proche, dans sa simplicité, de celle d'Alexandre, *In An. Pr.*, p. 47.20-22 Wallies: εἰκότως γὰρ πρῶτον τοῦτο, ἐν ᾧ ὁ μέσος οὐ τῇ πρὸς τοὺς ἄκρους σχέσει μόνον ἀλλὰ καὶ τῇ τάξει μέσος ἐστὶ καὶ τῇ θέσει (trad. Barnes, p. 108: "It is reasonable for that figure to be first in which the middle term is middle non only in its relation to the extremes but also in order and in position").

¹¹² Allusion à la représentation graphique des figures, cf. ci-dessus notre introduction, p. 114-17.

¹¹³ Sur l'idée que le syllogisme, selon Proba, serait composé de deux propositions, voir ci-dessus n. 106.

¹¹⁴ Sur les termes majeur et mineur comme prédicat et sujet, respectivement, dans la conclusion, cf. la référence à Philopon, ci-dessus note 105.

¹¹⁵ Dans la formulation de la conclusion, Proba ajoute le mot *hdo* ("une") devant *usia*, ce qu'il ne fait pas d'ordinaire: peut-être est-ce une manière de marquer que "homme" est inclus dans "substance", en soulignant que les deux termes n'ont pas la même extension.

¹¹⁶ Exemple et explication identiques chez Philopon, *In An. Pr.*, p. 67.30-35 Wallies, si ce n'est que les propositions ne sont pas quantifiées dans l'exemple de Philopon. En outre, Philopon ajoute ensuite des exemples avec les explications correspondantes pour les deuxième et troisième figures.

¹¹⁷ Cette règle, dite dans la scolastique latine *peïorem semper conclusio sequitur partem*, avait été formulée pour les modales par Théophraste, cf. I.M. Bochenski, *La logique de Théophraste*, Librairie de l'Université, Fribourg en Suisse 1947 (Collectanea Friburgensia, fasc. 32), p. 79, qui remarque que cette règle était appliquée par Aristote aux modes assertoriques. On en trouve une brève formulation appliquée aux propositions assertoriques d'Aristote, chez Alex. Aphr., *In An. Pr.*, p. 51.7-8: ἔτι οὕτως γίνεται τὸ τῷ χειρόνι τῶν λαμβανομένων ὁμοιον γίνεσθαι τὸ συμπέρασμα (trad. Barnes, p. 113: "Further, in this way it turns out that the conclusion is similar to the inferior assumption"). Une formulation plus développée, voisine de celle de Proba, se trouve chez Philop., *In An. Pr.*, p. 71.12-17 Wallies: δεῦ δὲ πάλιν καθόλου ἐπὶ τῶν τριῶν

σχημάτων εἰδέναι καὶ τοῦτο, ὅτι ἐπὶ πάντων τῶν σχημάτων τῇ χειρόνι τῶν προτάσεων ἔπεται τὸ συμπέρασμα· οἷον ἐὰν αἱ δύο ὡσι καθόλου ἢ δὲ ἑτέρα ἀποφατική, ἀποφατικὸν συνάγεται τὸ συμπέρασμα· πάλιν ἐὰν μερική εἴη ἢ ἑτέρα τῶν προτάσεων, μερικὸν· ἐὰν δὲ ἡ μὲν εἴη μερική ἢ δὲ ἑτέρα ἀποφατική, μερικὸν ἀποφατικὸν, ἐπειδὴ κἀνταῦθα τὰ χείρονα νικᾷ.

¹¹⁸ Ce caractère ressort de la liste des modes concluants passés en revue par Aristote, *An. Pr.* I 4-6; cf. aussi la remarque d'Aristote, *An. Pr.* I 24, 41 b 6-7: ἔτι τε ἐν ἅπαντι δεῖ κατηγορικὸν τινα τῶν ὄρων εἶναι καὶ τὸ καθόλου ὑπάρχειν (" dans tout syllogisme, il faut que l'un des termes soit affirmatif, et qu'il y ait une attribution universelle"), c'est-à-dire que l'une des prémisses soit affirmative et que l'une d'elles soit universelle. Cf. Philop., *In An. Pr.*, p. 70.1-3 Wallies: κοινῶς μὲν οὖν ἐπὶ τῶν τριῶν σχημάτων δεῖ παραφυλάττεσθαι τὸ μήτε τὰς δύο προτάσεις εἶναι ἀποφατικὰς μήτε τὰς δύο μερικὰς.

¹¹⁹ Cf. Philop., *In An. Pr.*, p. 70.3-8: εἰ γὰρ μέλλοι ἢ συζυγία τῶν συμπλεκόμενων ἀλλήλαις προτάσεων γίνεσθαι συλλογιστική, δεῖ τὴν ἑτέραν τῶν προτάσεων κεκοσμηθῆσθαι κατὰ τε τὸ ποσὸν καὶ τὸ ποιόν [...] ἰδίᾳ δὲ ἐπὶ μὲν τοῦ πρώτου σχήματος τὸ τὴν μὲν μείζονα εἶναι καθόλου τὴν δὲ ἐλάττωνα καταφατικήν; Philopon ajoute la remarque, omise par Proba, que la qualité (affirmative ou négative) de la majeure est indifférente, tout comme la quantité (universelle ou particulière) de la mineure (*ibid.*, p. 70.8-10): ἀδιαφορεῖ γὰρ ἢ μὲν μείζων κατὰ τὸ ποιόν, ἢ δὲ ἐλάττων κατὰ τὸ ποσόν· αἱ δὲ μὴ οὕτως ἔχουσαι συζυγία ἀσυλλόγιστοί εἰσιν.

¹²⁰ Philopon, *In An. Pr.*, p. 70.10-11 Wallies, fait suivre le texte cité dans la note précédente de la remarque suivante, où l'on trouve une formule comparable (mais non identique) à celle de Proba: ταῦτα δὲ τὰ ἴδια τοῦ πρώτου σχήματος ἔμεριστο τὰ ἄλλα δύο.

¹²¹ S'agissant de la deuxième figure, Philopon, *In An. Pr.*, p. 70.11-17 Wallies, énumère les caractéristiques suivantes, que l'on retrouve avec des formulations voisines dans Proba: ἐν μὲν γὰρ τῷ δευτέρῳ δεῖ φυλάττειν τὴν μὲν μείζονα καθόλου ὡσπερ ἐν τῷ πρώτῳ, τὴν δὲ ἐλάττωνα ἀνομοιοσχέμονα τῇ μείζονι κατὰ τὸ ποιόν, τουτέστιν ἴνα, εἰ ἢ μείζων εἴη καταφατική, ἢ ἐλάττων ἐστὶν ἀποφατική, καὶ ἔμπαλιν, εἰ ἢ μείζων ἀποφατική, ἢ ἐλάττων καταφατική, δῆλον ὡς τῆς μείζονος ἀδιαφόρως ἐχούσης περὶ τὴν ποιότητα τῆς δὲ ἐλάττωνος περὶ τὴν ποσότητα· αἱ γὰρ μὴ οὕτως ἔχουσαι συζυγία καὶ ἐν τούτῳ τῷ σχήματι ἅπασαι ἀσυλλόγιστοί εἰσιν. Quant à la troisième figure, Philopon, *In An. Pr.*, p. 70.17-21 Wallies, indique que, outre les caractéristiques communes à toutes les figures, une seule est à observer, à savoir que la mineure soit affirmative: ἐν δὲ τῷ τρίτῳ σχήματι τί δεῖ παρατηρεῖν; πρὸς τῷ φυλάττειν τὰ κοινῶς ἐπὶ τῶν τριῶν σχημάτων παρατετηρημένα, λέγω δὴ τὸ μήτε τὰς δύο εἶναι μερικὰς μήτε τὰς δύο ἀποφατικὰς, ἔτι παρατηρεῖν ἴδιον ἐν μόνον, τὸ τὴν ἐλάττωνα εἶναι καταφατικήν. Sur ces règles chez Philopon, cf. Lee, *Die griechische Tradition*, p. 119-20.

¹²² Notre traduction ne se démarque guère de celle de van Hoonacker, p. 153, car, comme ce dernier l'observe, il ne semble pas possible de traduire autrement le texte syriaque. Lui-même traduit ainsi: "Toute proposition au sujet de laquelle on te demande: 'Convertis-la, et vois si elle est vraie et si tu l'admets?' – si on te pose la question en présentant la proposition sous une forme où tu l'admets, accepte l'offre sans crainte". Selon l'interprétation de van Hoonacker, la conversion d'une proposition universelle affirmative fautive peut produire une proposition vraie ou une proposition fautive, mais si la proposition à convertir est vraie, on peut effectuer la conversion car celle-ci, effectuée selon les règles, produit une proposition vraie. Il est à noter que Proba présente curieusement cette remarque concernant la conversion d'une proposition, en l'insérant dans une démarche dialectique entre un questionneur et son répondant, auquel il est demandé d'effectuer une conversion et de vérifier sa validité, pour recevoir ensuite comme vraie la proposition issue de la conversion. La démarche dialectique n'est pas celle qui est appropriée aux *Premiers Analytiques*, et si Proba adopte souvent une forme dialogique dans sa présentation des critiques adressées aux thèses aristotéliennes, c'est là un trait purement rhétorique, qui est clairement distinct de la démarche dialectique suggérée dans le présent passage (sur ce sujet, voir notre introduction, p. 111-13).

¹²³ On observera que Proba se borne à la description des modes valides, et qu'il ne mentionne pas, à la différence d'Aristote, les schémas qui ne permettent pas une déduction valide. En conséquence de ce choix, rien n'est dit de la méthode qui use de contre-exemples (triplets de termes concrets), destinés à montrer qu'aucune déduction ne peut être construite à partir de tel ou tel mode "syllogistique". On observera, d'autre part, que Proba ne fait pas mention, dans son commentaire, des cinq modes "indirects" ajoutés par Théophraste aux quatre modes valides de la première figure aristotélienne, – modes de Théophraste auxquels Alexandre fait allusion en précisant qu'Aristote lui-même les mentionne dans son ouvrage (*In An. Pr.*, p. 69.27-70. Wallies): Θεόφραστος δὲ προστίθησιν ἄλλους πέντε τοῖς τέσσαρσι τούτοις οὐκέτι τελείους οὐδ' ἀναποδείκτους ὄντας, ὧν μνημονεύσει καὶ ὁ Ἀριστοτέλης, τῶν μὲν ἐν τούτῳ τῷ βιβλίῳ προελθόντων, τῶν δὲ ἐν τῷ μετὰ τοῦτο τῷ δευτέρῳ κατ' ἀρχάς (...); trad. Barnes, p. 135: "To these four Theophrastus adds five more, which are no longer perfect or indemonstrable. Aristotle, too, will mention these, some at a later point in this book and some at the beginning of the next, i.e. the second, book". Ces modes sont brièvement mentionnés par Philopon, *In An. Pr.*, p. 79.10-20 Wallies, sans que le nom de Théophraste

soit cité. Sur ces modes, voir notamment Bochenski, *La logique de Théophraste*, p. 56-61; Patzig, *Aristotle's Theory*, p. 109-14.

¹²⁴ Le terme syriaque *bedyūto*, ici employé, est la transposition du mot grec *ἰδιώτης*.

¹²⁵ Les lettres de schéma utilisées par Proba pour représenter les termes répondent, dans l'alphabet syriaque, aux lettres grecques utilisées par Aristote, à l'exception du *semkath* (s), qui remplace le *khi* grec (X), dans les modes de la deuxième figure. Le même *semkath* répond au *sigma* grec (Σ) dans les modes de la troisième figure.

¹²⁶ Comme l'a noté van Hoonacker dans sa traduction p. 156 n. 1, le sens impose d'omettre la particule *lo* qui précède "dans tout" dans le texte syriaque de tous les manuscrits.

¹²⁷ Ainsi que le remarque van Hoonacker, p. 157 n. 1, c'est le terme "extrême" dans la prémisse majeure universelle, c'est-à-dire N, qui doit être prédicat dans la conclusion, laquelle doit donc être de la forme "N n'est dans aucune instance de S"; la proposition à laquelle on a abouti jusqu'à présent, "S n'est dans aucune instance de N", est donc considérée par Proba comme une mineure, dont la conversion produit la conclusion cherchée: "N n'est dans aucune instance de S".

¹²⁸ La phrase "puis convertis encore la conclusion qui dit: aucun homme n'est pierre" est omise dans la traduction de van Hoonacker, p. 157.

¹²⁹ La mineure, étant une négative particulière, n'est pas convertible (cf. la règle énoncée plus haut par Proba, p. 141), et la majeure, étant une universelle affirmative, se convertit en une particulière. À supposer qu'on la convertisse, on aurait deux particulières, qui ne peuvent produire aucune conclusion (cf. encore la règle énoncée plus haut par Proba, p. 143).

¹³⁰ Les lettres qui servent à désigner les modes dans les différentes figures sont celles de l'alphabet syriaque (*ōlaph*, *bēth*, *gōmal*, *dōlath*, *bē*, *waw*), et non point des lettres transposées à partir des lettres de l'alphabet grec, comme le rend manifeste ici la lettre *waw*.

¹³¹ Il ne s'agit pas, dans ce qui suit, des "syllogismes non concluants", ou plus précisément des paires de propositions qui ne peuvent servir de prémisses à des syllogismes valides, celles dont la première occurrence est mentionnée par Aristote, *An. Pr.* I 4, 26 a 2-4: le philosophe y considère une paire dans laquelle "le premier terme suit le moyen entier et le moyen n'appartient à rien du dernier terme", car on ne peut alors inférer aucune conclusion, c'est-à-dire il ne peut y avoir syllogisme des extrêmes: *εἰ δὲ τὸ μὲν πρῶτον παντὶ τῷ μέσῳ ἀκολουθεῖ, τὸ δὲ μέσον μηδενὶ τῷ ἐσχάτῳ ὑπάρχει, οὐκ ἔσται συλλογισμὸς τῶν ἄκρων*. Il peut en effet se faire alors que le premier terme appartienne au dernier entier ou à rien de lui, comme le montrent les exemples: "animal se dit de tout homme, homme d'aucun cheval, animal se dit de tout cheval", "animal se dit de tout homme, homme d'aucune pierre, animal ne se dit d'aucune pierre". Les prémisses de formes AaB et BeC sont ainsi compatibles soit avec une conclusion de forme AaC, soit avec une conclusion de forme AeC, mais elles n'impliquent nécessairement aucune des deux. Ces paires de prémisses sont celles qu'Alexandre, *In An. Pr.*, p. 55.11-13 Wallies, nomme *συζυγία ἀσυλλογιστοῖ*, expression reprise par Philopon, *In An. Pr.*, p. 74.32 Wallies. Sur les problèmes posés par l'interprétation des explications données de ces "combinaisons non concluantes" chez les commentateurs anciens, Alexandre et Philopon en particulier, mais aussi modernes, voir Patzig, *Die aristotelische Syllogistik*, p. 180-97, trad. Barnes, p. 168-92. Comme on va le voir, les cas présentés par Proba ne relèvent pas de ces "combinaisons non concluantes" d'Aristote, reprises par Alexandre et Philopon.

¹³² Tous les pseudo-syllogismes énoncés par Proba présentent une même difficulté qui se rapporte à l'emploi du mot *qoymon*, participe formé sur la forme verbale *qom* (radical: *qwm*), dont la signification la plus générale est "se dresser, se tenir droit". La phrase est traduite par van Hoonacker comme ceci: "de deux affirmatives particulières, la conclusion ne tient pas: Quelque homme est mortel, quelque mortel est cheval; conclusion: quelque homme est cheval". Il s'agit là d'une traduction interprétative, qui a le mérite de donner un sens acceptable, mais qui a le défaut de ne pas rendre exactement le texte syriaque, dont nous avons donné une version volontairement littérale. La forme *qoymon* est un pluriel, qui semble s'accorder avec les mots qui désignent les deux affirmatives, et elle ne se rapporte à aucun mot qui désignerait la conclusion que van Hoonacker lui donne pour sujet. La répétition de la même formule dans tous les pseudo-syllogismes fait douter qu'il s'agisse d'une simple corruption du texte, même si le style extrêmement elliptique des dernières lignes du commentaire suggère de ne les recevoir qu'avec précaution. Il reste que le sens n'est pas immédiatement clair. On peut observer que, dans chacune des figures, les trois pseudo-syllogismes énoncés sont composés, respectivement, de deux affirmatives particulières, de deux négatives universelles, et de deux négatives particulières, c'est-à-dire les trois formules qui sont à rejeter en vertu de la remarque rapportée plus haut, à la suite d'Aristote, que "un autre caractère commun des figures est qu'aucune conclusion n'est produite, ni à partir de deux particulières, ni à partir de deux négatives" (ci-dessus p. 143 et n. 118) L'expression "qui ne tiennent pas" pourrait alors signifier le fait que les couples de prémisses ainsi qualifiées ne produisent pas de conclusion. Les pseudo-conclusions sont alors formées, à ce qu'on peut lire, par la pure et simple reprise, dans lesdites conclusions, de la qualité et de la quantité des prémisses.

¹³³ Outre le renvoi au texte de Proba cité dans la note précédente, cf. aussi Arist., *An. Pr.* I 4, 26 b 21-22: *οὐδὲ ἐὰν ἀμφο τὰ διαστήματα κατὰ μέρος ἢ κατηγορικῶς ἢ στερητικῶς, ἢ τὸ μὲν κατηγορικῶς τὸ δὲ στερητικῶς λέγεται (...)* οὐκ

ἔσται συλλογισμὸς οὐδαμῶς (“il n’y aura pas non plus, d’aucune façon, de syllogisme lorsque les deux intervalles sont énoncés de façon particulière, que ce soit avec des affirmations ou des négations, ou avec une affirmations et une négation (...); cf. Aristote, *Premiers Analytiques*, trad., introd., notes, commentaire et bibliographie par M. Crubellier, GF Flammarion, Paris 2014, p. 61, trad. modifiée).

¹³⁴ Voir encore le texte de Proba, ci-dessus p. 143 et n. 118; cf. aussi Arist., *An. Pr.* I 4, 26 a 9-11: οὐδ’ ὅταν μήτε τὸ πρῶτον τῷ μέσῳ μήτε τὸ μέσον τῷ ἐσχάτῳ μηδενὶ ὑπάρχη, οὐδ’ οὕτως ἔσται συλλογισμὸς (“Pas davantage, lorsque le premier n’appartient à aucun moyen, ni le moyen à aucun dernier, il n’y aura de cette façon syllogisme”).

¹³⁵ Cf. les références données ci-dessus n. 133.